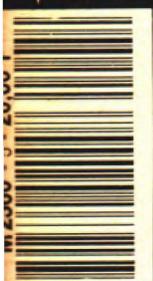


MORFIDICUS



JUILLET 1991 • NOMBRE CINQ



LA LIBERTÉ, SI JE VEUX...



SOMMAIRE

Page 3	Les pauvres la ramènent, les bouffons se démènent
Page 4	Forteresse Europe
Page 6	Val-Fourré
Page 8	La guerre n'est pas finie
Page 9	La seringue et le fusil
Page 10	Lettre à une astronaute
Page 11	Grain de sable
Page 12	L'ultime frisson
Page 14	Le temps des catastrophes
Page 15	Fuites
Page 16	Le jeu des sans-loi
Page 18	L'amour captif
Page 20	Vive l'a-mur
Page 22	L'emploi du temps (2)
Page 24	Travail en taule : la double peine
Page 26	Le retour du temps perdu
Page 28	Ces maladies qui nous gouvernent
Page 30	Le sida de la médecine



Chiures quadrichromes

J'en ai assez de trouver ma boîte à factures encombrée de kilos de papier maculé de l'obscène camelote du béant Casino; alors que, quand j'ai besoin de papier à maculer moi-même, je dois me presser en ce lieu et l'acheter. Monsieur Euromarché se moque bien que nos rues restent jonchées de ses chiures quadrichromes, le soir, après que le troupeau a reflué en poussant les caddies obèses sous la pression courtoise des gorilles vachers. Alors, tant qu'à les retirer de mon urne de Pandore, plutôt que d'inhumér bêtement les enluminures épicières dans la poubelle qu'ensuite je devrai redescendre, je les collectionne en une liasse dévote que j'immolerais, lors de mon prochain sacrifice au temple marchand, sur l'autel en formica du Grand Distributeur : « Auchan d'épandage, recycle tes chiantes écritures ! » Et ne pas oublier, tant que j'y serai, d'acheter du papier-cul.

Olivier Llorca



Bouse

En faisant le délicat sur l'odeur du « basané », il semblerait que Chirac n'ait pas pensé mûrement aux enseignements de Luther. Voici un de ses édifiants préceptes : « Je suis surpris que Dieu ait mis dans les excréments des remèdes si importants et si utiles. On sait par expérience que la fiente de truie arrête le sang, et le crottin de cheval sert pour la pleurésie. La matière fécale de l'homme guérit les blessures et les pustules noires. Les déjections de l'âne, mêlées à d'autres selles, s'emploient dans le cas de dysenterie ; la bouse de vache, mêlée avec des roses, est un fort bon remède de l'épilepsie qui attaque les enfants (...) »

Quand je pense que la plupart des adeptes de Luther sont loin d'être basanés, mais plutôt hâves ou rubiconds !

Malangatana



Bouseux

Que vous abordiez les problèmes du monde agricole dans vos colonnes m'a plutôt fait plaisir, étant moi-même un peu plouc à mes heures. C'est donc en tant que tel et aussi à moitié prolo que j'ajoute ces quelques remarques à votre article. Isolement et inculture des bouseux : ce n'est que malheureusement trop vrai, mais je fréquente aussi l'usine, et si l'isolement y est moins aigu (les contacts existent mais sont en fait si superficiels...), l'inculture n'y est pas moins crasse. (...)

Le découpage du temps des ploucs n'est pas moins arbitraire que celui de l'usine. Pour ma part, j'ai toujours ignoré les week-ends et autres jours fériés (j'avoue même que ce sont les jours où je préfère aller à l'usine : ils sont mieux payés et les petits et grands chefs ne sont pas là). Quant à ne pas compter son temps et à ce que le paysan soit le moins rétribué à l'heure de tous les producteurs, j'en conviens aisément ; c'est un constat que j'ai fait depuis longtemps... Mais la compensation existe : quand, comme en ce moment, je vois fleurir le verger et que je sais que c'est le fruit de mon travail, alors j'oublie aisément les heures passées à trimmer. C'est une joie que ne ressentira jamais le prolo qui surveille une chaîne d'emballage de morceaux de sucre. Quelle joie pourrait-on ressentir devant un kilo ou une palette de sucre alors qu'il s'en fabrique chaque année des millions tous pareils ? (...)

Yonel



Bien le bonjour de Bujumbura

(...) Dans le cadre d'un débat « parallèle et complémentaire », j'entends un joyeux parler dans la télé de « démocratie directe et démocratie semi-directe ». Il semble donc que la démocratie omnibus soit dépassée. Bientôt, la démocratie express (avec méthodes expéditives). Le croco de la page 11 (de Mordicus 4) serait-il celui-là même qui, en avril dernier, s'est régélé de la femme du conseiller culturel de l'Ambassade d'URSS au voisinage de l'hôtel Tanganyika ?

Gérard Lalau



Va y avoir du sport...

20 h — Début de la finale de la Coupe de France qui oppose l'équipe de Tapie-Dozeille à celle du Prince-Croupier. Son Excrémence est flanquée du flasquissime monarque Mitterrand, qui dès son entrée dans le stade, se fait copieusement siffler par le bas-peuple. A chaque dégagement du goal, la foule crie en chœur : « Ho-hisse, enculé ! »

21 h 44 — A quarante secondes de la fin du temps réglementaire, Basile Boli balise, Diaz centre en retrait et Passi se paie la lucarne. Question triomphe, le Tapie peut aller se brosser.

1 h 45 — Dribble autour de la place Sainte-Anne à Mantes. Voulant échapper à la défense adverse, le n° R9 s'enfoncé dans le tas et envoie sur la touche une joueuse qui n'a pas su éviter la charge. L'équipe de Coup-Fourré mène un à zéro à la mi-temps.

2 h 03 — Encouragée par ses supporters qui crient « Po-lice, enculés ! », et ne voulant pas se contenter de ce score pourtant honorable, l'équipe de Coup-Fourré se heurte à l'équipe de Balle-Fourrée, redoutable en contre. « Il faut tirer ! Tirez ! », leur avait dit leur entraîneur, le spectaculaire Marchand, pendant la pause. L'avant-centre de Coup-Fourré veut placer une tête, mais la balle, propulsée par le n° 357, n'a pas rebondi...

Un partout, égalité ! Coup-Fourré et Balle-Fourrée devront donc jouer les prolongations et si elles s'achèvent par un nul, le match sera, comme le veut le règlement, à rejouer.

Entre ces deux buts, l'entraîneur des Potes-à-Tonton, continuant de se prendre pour une réalité, s'adressait à l'État : « Assez de paroles ! Des actes ! »

3 h 02 — L'équipe B de Coup-Fourré, en stage nocturne sur l'esplanade de Vincennes, s'empresse d'exaucer ce Désir en chargeant l'équipe des Potes-à-Tonton — un simple match d'entraînement. Et demain, c'est-à-dire tout à l'heure, c'est la finale de Roland-Garros, toujours sur fond de racket... Grassatura



L'aile ou le pilon ?

Hosanna ! L'événement vaut d'être salué !... Il semble qu'on étudie des solutions pour envoyer massivement en Afrique Noire francophone les 15 % de la production des livres qui, chaque année, fait une apparition au Salon du Pilon. L'idée est bonne, mais elle serait succulente si on glissait entre les pages de chacun de ces livres quelques tranches de jambon, de fromage, de saucisson à l'ail ou sec. Quelques exemplaires pourraient même être soigneusement tartinés de rillettes, le tout agrémenté de fines lamelles de cornichon. Une telle pitance uniquement pour ceux de nos Noirs qui ne rechignent pas à bâfrer du cochon. Pour les autres, de la confiture, beaucoup de confiture et autres marmelades. Qu'est-ce qu'on dit quand on a été si bien conseillé ?... Hein ?

Abbé Caillou, spécialiste en appâts

Mordicus B. P. 11 75622 Paris cedex 13 / 43 37 03 98
Responsable : Serge Quadruppani
Impression : ROTO 61 La Loupe
ISSN 1155-407X — CPPAP AS 72790

L'OR DE MORDICUS ?

Les enfants qui donnent des somnifères aux parents pour taxer leur carte de crédit, les parents qui piquent les grands-parents pour toucher l'héritage, les grands-parents qui empoisonnent la famille pour rafler la mise, envoient leurs sous à :

LES MORDICANTS, B.P. 11, 75622 Paris cedex 13
Abonnement 100 F. Soutien : 500 F.

LES PAUVRES LA RAMENENT,



“ Dis-moi donc, bouffon, pourquoi mon règne se voile de tant d’ombres qu’il paraît proche de sa fin.

— Les incertitudes de ce temps, Sire, sont hélas plus insondables que l’opinion de vos sujets.

Nous nous flattions pourtant d’avoir dompté les classes dangereuses. Quand les esclaves les plus remuants prétendaient ronger leurs chaînes, nous avons certes su décourager ces vellétés en achetant les tièdes et en bâtonnant les autres. Puis, tout en remodelant l’activité servile, nous avons imposé le culte de l’écran et affermi l’apologie de l’échange marchand. Or voilà que notre monde est confronté à de nouveaux fléaux, que les époques précédentes portaient seulement en germe. Son existence même se trouve menacée par les dérèglements de notre industrie, et la terreur douce que nous faisons régner engendre chez tous une humeur morbide contagieuse.

Plus grave encore, nos réserves de main-d’œuvre, aux portes des cités, sont tentées par la sédition, tandis que les fausses oppositions, que nous savons si bien entretenir, montrent leurs limites. Vous vous consolerez peut-être, Sire, en pensant que leur agitation incessante reste vaine et désespérée ; mais prenez garde, cette absence de sens n’est peut-être qu’apparente...

— Voilà qui est fâcheux... Ne pourrait-on traiter avec ces agités ?

— Croyez-moi, Sire, ils n’ont rien à négocier. Ils ne désirent qu’une chose : notre disparition. Certains attaquent déjà notre système dans ses aspects les plus admirables : ses supermarchés, ses usines écologiques, ses centrales nucléaires, ses policiers, sa médecine, ses frontières... L’hédonisme tarifé et ses pauvres joies compensatoires — ce *fun* que nos publicitaires leur font miroiter — ne semble plus suffire à contenir leurs pernicieuses passions. Ils cherchent les voies d’une autre vie à la lueur des incendies qu’ils allument sans crier gare : ils parlent d’amour, ils jouent, ils rêvent — et, parfois, se souviennent.

— Mais ce sont des criminels ! Il faut les empêcher de nuire !

— Je crois qu’il serait sage, ô vieux monarque, de laisser se consumer les brasiers isolés. Efforçons-nous plutôt, en traquant les furieux et en menant grand vacarme, de briser leurs lignes de communication. Car lorsque les pauvres *se parlent*, Sire, l’Ordre est en grand péril... ”



LES BOUFFONS SE DEMENENT

Forteresse Europe

Il y a de plus en plus d'étrangers dans le monde...

Le 25 mai, dix ou vingt mille personnes, dans leur immense majorité non françaises, défilaient dans les rues de Paris pour appuyer leurs camarades en grève de la faim réclamant le statut de réfugiés. Ces Maliens, Guinéens, Kurdes, Turcs, etc., qui sont souvent aujourd'hui un appoint précieux aux défilés syndicaux, formaient, sous leur propre bannière, un cortège infiniment moins sinistre que ceux de la CGT, où le cerceuil de la vieille classe ouvrière est chaque fois plus lourd à porter. Si les quelques « compatriotes » que leurs chiens promenaient sur les trottoirs nous étaiement infiniment plus étrangers que les « étrangers » qui occupaient la chaussée, ce n'est pas seulement parce que ces derniers savent encore chanter, danser et se battre en même temps.

CERTES, nous ne pouvons nous reconnaître dans la forme de lutte adoptée — grève de la faim, portraits brandis des grévistes —, dans cette technique du martyr, qui est bien dans la ligne des organisations de soutien françaises et des groupes marxistes-léninistes nationaux. Il n'en demeure pas moins que ces « déboutés », ces « demandeurs d'asile », ces « clandestins » constituent la seule force de résistance collective à l'instauration d'un système d'isolement et de flicage, qui concerne tous ceux qui vivent en Europe de l'Ouest.

C'est grâce à la résistance des « étrangers » qu'on peut prendre la mesure des projets de la démocratie pour l'Europe.

Les principes de la démocratie

HÉRITAGE des révolutions bourgeoises, le droit d'asile était censé garantir l'accès aux territoires de la démocratie à ceux qui fuyaient l'arbitraire. Il servait à affirmer la supériorité de la démocratie capitaliste sur les dictatures réactionnaires ou stalinienne. Mais aujourd'hui, à l'heure de son triomphe planétaire, le capitalisme démocratique est confronté aux conséquences migratoires de sa mise à sac du globe. La priorité devient de contrôler l'afflux des pauvres dans les pays riches, et de rassurer l'électorat de ces derniers. Contre les migrants qui continuent de l'invoquer, les gouvernements s'occupent de réduire le droit d'asile à l'état de respectable et inutilisable relique, au motif que la démocratie régnera bientôt partout, et que les réfugiés ne seraient plus que des « réfugiés économiques ».

La construction du blockhaus européen s'effectuera suivant les vieilles recettes du droit démocratique, qui n'affirme une liberté que pour mieux la limiter. Les travaux du groupe Trevi visent officiellement à assurer « la liberté de circulation des personnes et des biens ». Approuvés à

une large majorité par les députés français le 3 juin dernier, les accords de Schengen sont eux aussi définis comme un accord sur la liberté de circuler et ont été présentés comme tel, sans aucun recul critique, par les médias unanimes. Moyennant quoi, l'effet premier de ces textes sera d'instaurer de nouvelles entraves à la liberté de certaines catégories de population, de prévoir des exceptions pour la liberté des autres, et de créer des procédures de contrôle qui menacent tout le monde. Concrètement : fichiers à l'intérieur, bouclage des frontières vers l'extérieur, rétrécissement de la camisole réglementaire, développement d'un nouveau pouvoir occulte.

Les fichiers

LE GROUPE de Trevi prépare une banque de données permettant l'échange d'informations entre les services de police et de renseignements de ses membres et des pays alliés. Les ministres des Douze chargés de l'émigration annonçaient une étude sur l'informatisation « des personnes auxquelles l'accès au territoire de nos Etats doit être refusé parce que leur présence pourrait compromettre la sécurité ou l'ordre public pour l'un de nos Etats ». Le Système d'Information Schengen (SIS), prévu par les accords du même nom devrait répertorier les « indésirables », c'est-à-dire aussi bien ceux qui entrent dans la définition précédente que les demandeurs d'asile déboutés : « délinquants » expulsés, « terroristes » présumés, et réfugiés rejetés se retrouveraient donc tous dans le même sac, avec les « personnes recherchées » (mineurs en fugue, invidius dont les papiers ont été perdus, etc.). L'ensemble de ces projets ne ferait évidemment que systématiser et rendre officielle la pratique déjà existante de l'échange de données entre polices.

La prolifération totalitaire du fichage est bien illustrée par le cas des demandeurs d'asile. Les renseignements sur eux seront étendus aux membres de leurs familles : empreintes digitales, photographies, lieux de séjour et itinéraires, motifs invoqués à l'appui de la demande, pourront

servir à la constitution de « profils », bien utiles aux opérations de police. Par exemple, demain, à la suite d'un quelconque événement politique, les sympathisants présumés d'une même organisation, ou les habitants d'une même région du tiers monde, les membres d'une famille, d'un clan, d'une ethnie, pourront être traités en suspects et rafiés à travers l'Europe. Le champ d'action des fichiers est sans limite : on sait par exemple que les Allemands ont testé à Berlin un système de contrôle des personnes sur le seul examen des photos (mesures anthropométriques du crâne et du visage comparées aux renseignements donnés par les papiers d'identité).

Quant à l'interconnexion des fichiers, en principe interdite, c'est si facile à réaliser et si difficile à prouver, qu'on peut considérer que c'est déjà fait. Les données fournies par les demandeurs, théoriquement conservées dans un fichier spécial, nourriront le SIS. Comme les informations le concernant vont se balader à travers l'Europe, le réfugié verra se multiplier le risque qu'elles passent les frontières des Douze pour échouer dans le pays qu'il vient de fuir.

Les frontières

LES TRAVAUX du groupe Schengen prévoient un renforcement des contrôles aux frontières, en utilisant une partie du personnel libéré à l'intérieur. La généralisation des visas pour tous les ressortissants du tiers monde sera mise en œuvre sous le nom de « politique d'harmonisation ». On va aussi transformer en flics les employés des compagnies aériennes. L'accord de Schengen prévoit en effet des sanctions à l'égard des transporteurs qui acheminent des étrangers non pourvus de papiers en règle. De telles mesures existent déjà en Belgique, au Danemark, en Allemagne et en Grande-Bretagne. Elles visent à répondre au flux toujours croissant de demandeurs d'asiles qui arrivent sans visa d'entrée ou munis de faux documents. Infectes mesures : quand on fuit un pays où on est persécuté, on a toutes les chances de ne pas avoir de papiers en règle ! Après avoir refusé de raquer et

DE QUELQUES ORGANES DE LA TECHNOCRATURE

Les accords de Schengen, ainsi dénommés d'après la localité du Luxembourg où ils ont été ébauchés en 1985, regroupent la France, les pays du Bénélux, l'Allemagne et l'Italie. L'entrée de l'Espagne et du Portugal s'est effectuée le 25 juin 1991. Ils réglementent l'abolition des contrôles aux frontières internes. L'application de ces accords dépendra d'un comité exécutif composé de représentants des gouvernements.

Le groupe Trevi, né en 1976 et portant le nom d'une fontaine romaine, rassemble les ministres des Douze chargés de la sécurité (ministres de l'Intérieur — c'est le cas de la France — ou de la Justice). Son domaine d'activité se divise en : Trevi I (violence politique et terrorisme), Trevi II (échange d'informations en matière d'équipement et de formation des flics), Trevi III (lutte contre la grande criminalité — drogue, grand banditisme) et Trevi 1992 (mesures policières à venir en 1992). Lieu de rencontre aussi bien entre ministres qu'entre

fonctionnaires spécialisés, le groupe entretient des relations privilégiées avec des États observateurs qui assistent aux réunions ministérielles : Etats-Unis, Canada, Australie, Norvège, Suisse et Maroc. Remarquable, le statut de notre ami le roi ! A l'actif officiel du groupe Trevi : la constitution de fichiers européens de police scientifique, dont l'intéressante collection des explosifs installée au Laboratoire central de Paris.

Le groupe *ad hoc* immigration, fondé en 1986 à l'initiative de Londres, est composé de représentants des ministères de l'Intérieur des Douze. Il est à l'origine d'une convention sur le traitement des demandes d'asile qui a été signée à Dublin le 15 juin 1990. Il prépare un autre texte traitant de tous les aspects du contrôle frontalier.

Le groupe chargé de créer un système d'informatique centralisé, est composé des experts en flicage du groupe Trevi, du groupe *ad hoc* immigration et d'un autre groupe qui s'occupe des douanes.



plaidé leur cause devant les tribunaux, un nombre croissant de compagnies aériennes ont fini par passer des compromis inavouables. Ainsi, la Lufthansa a cessé d'avoir des amendes à partir du moment où des flics allemands déguisés en employés de la compagnie ont été placés dans certains aéroports étrangers pour interdire l'embarquement d'« indésirables ». Des employés de British Airways et d' Air Egypt ont empêché des Tamouls, à leur arrivée à Londres, de déposer une demande d'asile. Littéralement enlevés par les équipages, ces passagers ont été ramenés de force au pays. En France, où n'existe pas encore le principe des amendes, il arrive qu'on ne laisse même pas débarquer les Tamouls et qu'ils retournent au pays avec l'appareil. Dans cet aéroport, l'humanisme proclamé par tous les projets est d'ores et déjà illustré par la séquestration arbitraire des demandeurs d'asile à l'hôtel Arcade, dans un étage réservé, bouffonnement déclaré « zone internationale ». Nous n'oublierons pas que toutes ces saloperies ne pourraient avoir lieu sans la complicité active des employés des compagnies et des hôtels.

La camisole réglementaire

A PEINE la frontière européenne franchie, l'individu qui aspire à goûter « notre » liberté doit suivre une série de démarches et se soumettre à des règlements compliqués à souhait. Pour bénéficier de la Convention de Genève, qui définit le statut de réfugié, le demandeur doit faire la preuve de persécutions individuelles, chose pas toujours facile quand il suffit parfois d'appartenir à une population (Kurdes, Tamouls, etc.) pour être obligé de fuir une région du globe. Avec Schengen, la camisole réglementaire va se rétrécir encore plus. Le premier principe sera qu'une fois refusé dans un pays, le débouté ne pourra plus présenter de demande dans aucun autre : ses chances d'entrer légalement en Europe diminuent énormément. Les critères d'attribution du statut de réfugié et les procédures sont laissés à l'appréciation de chaque Etat, mais comme aucun pays ne voudra passer pour le plus accessible, les possibilités d'entrée seront nivelées par le bas.

L'harmonisation de la politique des visas étant ce qu'elle est, les étrangers désireux de se promener en Europe risquent d'avoir besoin d'un passeport valide dans les pays communautaires, ou seulement dans certains d'entre eux, plus d'un visa pour les Douze, ou seulement pour l'espace Schengen, ou encore de visas pour un ou plusieurs autres pays communautaires. En l'absence de contrôle aux frontières internes, à votre avis, comment vérifiera-t-on que les étrangers supposés sont bien en règle ? Au faciès, bien sûr.

Les instances européennes traditionnelles, ouvertes aux députés et aux journalistes, ne donnent évidemment au pékin moyen aucune possibilité de contrôle sur l'essentiel. Mais, par des interventions judiciaires, politiques ou médiatiques, on pouvait toujours espérer avoir une influence sur des détails qui, pour les individus ou certaines catégories de population, prennent parfois une importance vitale.

Or, d'après les projets cités, la surveillance des étrangers sera du ressort de comités exécutifs ou *ad hoc* qui n'auront de comptes à rendre qu'aux gouvernements. Dans la pratique quotidienne, la démocratie, gouvernement des politiciens, s'efface devant la technocratie, gouvernement des experts..

Le réfugié est l'avenir de l'homme

EVIDEMMENT, ça ne marchera pas aussi bien que le prétendent les gouvernements. Parce que, contre le flicage, l'ingéniosité humaine est sans limite ; que cette jungle de fichiers et de règlements sera difficile à gérer ; et enfin que les intérêts nationaux joueront. L'extension de l'espace Schengen aux Douze est difficile : l'Angleterre veut rester une île, et le Danemark, lié par traité aux autres pays nordiques, doit surveiller sa frontière avec l'Allemagne. En outre, suivant la Convention de Dublin (*voir encadré*), il reviendra au pays dans lequel le réfugié est entré en premier, de traiter sa demande d'asile et donc de l'héberger en attendant. L'Italie, lieu de passage d'une grande partie de l'immigration, risque d'être embouteillée. Vu le développement

du racisme dans la botte (à Milan, des chauffeurs de bus ont fait grève contre un campement de Maghrébins qui leur déplaisait, et à Ancône, le temps de la charité est fini pour les réfugiés albanais : les flics les matraquent sous les applaudissements de la foule), le gouvernement italien commence à soulever des objections.

La prétention des gouvernements à interdire l'immigration n'est que baratin électoral. Les frontières seront toujours plus trouées et les immigrés plus nombreux. Pour les Etats, l'essentiel est de garder un minimum de contrôle sur un mouvement irrépressible et d'affirmer leur pouvoir par le développement de systèmes de surveillance et d'exclusion. Cela concerne évidemment tous ceux qui vivent sur le sol européen. La fusion des fichiers Trevi et Schengen a de quoi inquiéter les dissidents occidentaux. Affublés d'une étiquette éliminatoire : « terroristes », « délinquants », « dangers pour la paix publique », ils risquent de découvrir qu'à l'intérieur des Douze, les frontières existent encore, pour eux.

Les associations de soutien aux immigrés et réfugiés en sont réduites aux arguments juridiques et humanitaires. Sur ce terrain, elles doivent respecter l'hypocrisie fondamentale qui consiste à invoquer des raisons politiques à la demande d'asile, et accepter implicitement le dogme jésuitique énoncé par le mauvais Kouchneur : « Nous ne pouvons pas accueillir toute la misère du monde. »

Il était donc regrettable que dans le mouvement des déboutés, nous n'ayons pas pris les moyens d'affirmer notre point de vue à nous, qui nous sentons étrangers partout en ce monde. Nous nous réjouissons que des dizaines de milliers d'hommes aient détourné le carcan du droit d'asile pour en faire un instrument à forcer les frontières. Il nous faudra bien quelque jour prendre les moyens de rappeler que la richesse des pays développés se nourrit de la pauvreté des autres régions du globe. Tant qu'il y aura de l'argent, il n'y en aura jamais assez pour tout le monde : ce principe vaut à l'échelle du globe. En attendant l'abolition des lois de l'Etat et de l'économie, nous ne pouvons qu'encourager les pauvres qui viennent, toujours plus nombreux, s'inviter chez les riches. Et tant mieux s'ils ont de mauvaises manières.

CM



Val-Fourré

« On voit la liberté sortir sans cesse des feux de la sédition. »

Samedi 1^{er} juin, quinze heures, Val-Fourré. Un rassemblement est organisé par la famille d'Aïssa, que les flics ont laissé crever d'une crise d'asthme, après l'avoir tabassé à coups de battes de base-ball lors de son arrestation, durant les affrontements du 26 mai.

DEUX À TROIS cents personnes subissent le discours du cousin d'Aïssa, qui de fait est l'unique orateur autorisé. Son but manifeste est de se substituer à la colère générale et de se poser comme seul intermédiaire face aux autorités. Comme il le répétera à satiété aux journalistes présents, il ne s'agit nullement d'une manifestation, mais d'une initiative visant à rétablir l'ordre. C'est pourquoi il a décidé de ne pas faire de publicité pour le rassemblement. La mort d'Aïssa ? Il faut faire confiance à la justice. Les jeunes arrêtés avec lui ? Ils seraient déjà libérés si ceux des Mureaux n'avaient pas attaqué en solidarité le centre commercial. Mais il promet de les faire libérer sans tarder¹⁾. Tout contact avec les médias, toute manifestation, toute action ne relevant pas de son initiative doivent cesser. Les journalistes doivent être respectés²⁾. Profitant de l'aubaine, ceux-ci mitraillent à qui-mieux-mieux et promettent aux enfants de leur envoyer des photos. Le cousin menace de « descendre » les semeurs de trouble et précise qu'il en a les moyens. Il invite l'assistance à se recueillir dans la paix, remercie les églises, les mosquées et les synagogues et annonce pour terminer qu'il intentera un procès à Le Pen et proposera une loi pour la défense des asthmatiques.

La foule médusée se disperse lentement, tandis qu'une rumeur annonce une assemblée au gymnase de la cité. Les journalistes, et plus généralement toute personne inconnue de la centaine de participants, sont priés d'aller voir ailleurs. Le ton a changé. Le cousin a disparu. Ici, tout le monde peut prendre la parole. Des représentants d'autres banlieues sont là. Quelle riposte à la mort d'Aïssa, comment obtenir la libération des prisonniers, quelle suite à donner au mouvement ? On se souvient de Malik Oussekine, de Thomas Claudio et de tant d'autres.

JE NE SAURAI DIRE CE QUI ME REND LE PLUS TRISTE, de l'impuissance du discours associatif ou de la révolte désespérée. Certains, parmi les plus vieux, répondront, non sans raison, qu'au jeu du désespoir, les flics sont toujours gagnants. D'autres, souvent parmi les plus jeunes, rétorqueront, avec raison également, que ce monde les a condamnés et qu'il ne leur reste que la haine.

Les deux ont raison et les deux ont tort. Les uns sont prisonniers du discours et les autres de son absence. L'impuissance des uns se nourrit du désespoir des autres et réciproquement. Les associatifs, qui voudraient réformer les banlieues, doivent savoir qu'en enfermant la révolte dans l'impasse de la logique institutionnelle, ils la livrent désarmée aux bavures des assassins de l'ordre. En s'organisant pour prendre l'offensive, en se coordonnant avec d'autres banlieues, les rebelles du Val-Fourré avaient tenté, sans vraiment y parvenir, de rompre ce cercle vicieux. L'assassinat de Youssef, la démobilisation et la reprise en main qui l'ont suivi ont brisé cet espoir. Jusqu'à quand ?

Alfred

Personne n'attend quoi que ce soit de la justice. On connaît aussi le sort des associations, récupérées à coups de subventions municipales ou gouvernementales. Certains proposent la création d'associations entièrement autonomes et donc autofinancées. L'un d'eux sera le soir même au journal de 20 heures, aux côtés du ministre de l'Intégration... On parle d'un concert de soutien le 15 juin, destiné à payer les avocats. Une gamine lit un poème à la mémoire d'Aïssa, à forte connotation coranique. La discussion s'étire sur les associations, lorsque soudain quelqu'un se met à gueuler en rappelant que le problème pour l'instant n'est pas l'avenir des associations, mais l'organisation d'une riposte à la mort d'Aïssa et la libération des emprisonnés. Il est vivement applaudi. Une autre personne intervient pour dire qu'il ne s'agit pas seulement de la mort d'Aïssa et des emprisonnés, mais aussi de combattre la vie de merde à laquelle sont condamnés les jeunes d'ici. Youssef, qui sera assassiné une semaine plus tard par les flics, appelle à descendre dans le centre ville. Sa proposition recueille l'unanimité, et on prend le chemin du centre, distant de deux kilomètres, après un tour dans la cité.

En tête de la colonne, une banderole : « Français, immigrés, une seule justice. » Il n'y a pas de slogans, mais on discute en marchant. Les journalistes ne sont pas là. Par contre le cousin la ramène encore de sa voiture, mais ses recommandations se heurtent à l'indifférence ou à quelques quolibets. Il y a encore moins de filles que durant l'assemblée et les enfants ont été renvoyés dans la cité. Nous passons devant la gendarmerie où les flics s'inquiètent de nos intentions, tandis qu'on aperçoit un téléobjectif qui pointe au premier étage.

La marche arrive devant la mairie. Picard, le maire de Mantes, est là, contemplant ses chaussures. Certains l'apostrophent mais sont aussitôt coupés par les associatifs, qui ont pris en main la manifestation, avec des arguments du genre : « Nous n'avons rien à lui dire, rien à lui demander. » L'un des organisateurs demande une minute de silence à la mémoire d'Aïssa. Le maire s'enfonce un peu plus dans ses souliers. Les organisateurs, qui s'inquiètent de la montée de la tension, surtout chez les plus jeunes, se félicitent du succès de la démonstration et appellent à retourner en cortège au Val-Fourré. Ils courent dans tous les sens pour presser les trainards.

Le cortège repart dans l'autre sens. La tentative de slogan : « libérez les emprisonnés », soutenue par l'ensemble de la manifestation, est rapidement étouffée par les organisateurs. L'ambiance est morose, les jeunes disent leur haine à voix basse. Une compagnie de CRS veille dans une rue voisine, tandis qu'une voiture banalisée nous suit à bonne distance. On entend ici et là que la revanche viendra la nuit, qu'on va sortir les flingues, que rien n'est terminé.

Dans la cité, une discussion s'engage de nouveau. Les organisateurs esuient quelques critiques. Ils admettent qu'on n'a pas fait grand-chose, mais que faire d'autre ? S'affronter aux flics et se préparer à défendre ceux qui tomberont dans l'affrontement ? Occuper la mairie sans organisation, au risque d'envoyer des mômes au casse-pipe ? Tout le monde semble se demander quelle voie trouver entre l'impuissance et le désespoir. Les plus jeunes ont la rage et le font savoir aux flics banalisés, dont la bagnole, qui s'était imprudemment aventurée sur leur territoire, doit s'enfuir sous une volée de pierres. Les plus vieux se consolent en disant que rien n'est fini et qu'on se retrouvera le 15 pour le concert...

AFH

1. Le tribunal correctionnel de Versailles a prononcé à leur encontre des peines de prison allant de deux à quatre mois fermes.

2. Le 27 mai, des journalistes d'Europe 1 et de RMC, qui venaient d'interroger la famille, ont été roués de coups puis délestés de leur matériel.



Vendredi 10 mai au soir, dans le pourtour défavorisé de Bruxelles, les jeunes Maghrébins, saturés des provocations de la police, l'ont fait savoir.

A Forest, une patrouille contrôle trop brusquement un jeune motocycliste. Atterrissement immédiat de supporters du deux-roues. Les renforts anti-émeute de la gendarmerie sont alertés et accueillis illico par des jets de pierres dirigés contre leurs véhicules et un peu aussi contre les vitrines alentour. Les flics belges interpellent environ deux cents lardons qui seront relâchés, sauf quatre. Pour détention de coquetèles-molotov internationaux, ils feront office de boucs émissaires propageant la subversion.

Samedi 11 à Saint-Gilles, d'autres bons vivants décident de fracturer le commissariat local, sans succès. A Forest cependant, deux policiers et deux journalistes entrent en collision avec des cocktails volants. Plus de deux cents personnes sont arrêtées.

C. Pisque, bourgmestre socialo de Saint-Gilles, résout fermement le problème : pour « renforcer l'ordre public » contre un « noyau dur inintégré », il faut recruter !

Mais tout n'est pas terminé : la matraque belge aurait découvert un projet d'incendie de grande surface et l'attaque de boutiques de luxe... Pour patienter, elle ira courser le bougnoule jusque dans son logis où des femmes et des enfants (dont un de cinq ans) seront frappés.

Toujours en banlieue, d'autres accrocs auront lieu le mardi 14, cette fois déclenchés par des extrémistes de droite du mouvement Vlaams Block.

Le socialisme à la française reste aussi peu imaginaire que celui pratiqué par les Belges. Rien des décisions prises après les affrontements ne présage une solution de la question banlieusarde.

Aux Ulis, dans l'Essonne, le mercredi 7 mai au soir, une trentaine de jeunes viennent s'expliquer avec les vigiles du centre commercial : ces surveillants s'opposent constamment à l'entrée dans le magasin principal des douze-quatorze ans. L'un d'entre eux, Magalès, a même reçu des coups. La revanche sera de taille : armés de fusils à grenaille, ils les déchargent sur deux vigiles, troublés par cette preuve d'affection profonde. Le sénateur-maire des Ulis, P. Loridant, fort mari de s'être fait ravager son auto au passage, écrit au vieux déchet qui occupe le trône : « ...demandons des renforts de police, les limites de la prévention communale ont été atteintes. » Il déclare aussi, lors d'une conférence de presse : « Ces délits ne sont pas représentatifs d'un malaise... ils doivent être simplement réprimés. » Rien de bien encourageant non plus du côté des potes à Harlem : « Les jeunes ne cassent pas par plaisir ; c'est qu'ils n'arrivent pas à s'en sortir... »

A Ermont (Val-d'Oise), les vigiles de la cafétéria jouent à l'autorité sur des ados qui titillaient les passants. Le lendemain, les jeunots reviennent. Un seul vigile est visé mais, dans le feu de l'action, sept autres goûtent la grenaille de leur pistolet. Un des coupables présumés, Bamoro Foanna, est arrêté le mardi 7 mai à la sortie de l'école. Les flics l'emmenent, menotté, pour perquisitionner chez lui. Arrivé à sa chambre, le jeune Bamoro saute par la fenêtre ouverte et se tue. Malgré la plainte des parents pour « défaut de surveillance », la flicaille est lavée de toute responsabilité. Les camarades de Bamoro sont écroués à la prison d'Osny pour coups et blessures avec armes. D'autres incidents entre jeunes et policiers se produisent également le 29 mai à Sarcelles, le 2 juin à Aulnay-sous-Bois, le 5 juin à Melun, le 28 mai à Sartrouville, où des bougons notoires tenteront de mettre le feu aux vitrines, sans parler de Mantes-la-Jolie...

La province n'est pas épargnée. Ainsi à Besançon, début mai, la « Maison pour tous » est mise à sac. L'adjoint au maire Raymond parle de « ne pas avoir peur de discuter répression » et estime qu'il faut « mettre en place des structures d'éducation contraignantes à mi-chemin entre les actuels foyers et les prisons ». Ou à Saint-Etienne, le 27 mai, où la jeunesse locale s'offre une bouffée d'air en cravant successivement une école et un commissariat.

Bavures & bave

LE 8 JUIN, des jeunes au volant d'une voiture volée, poursuivis par les flics, ont « parechoqué » une autre voiture de flics qui leur barrait la route. Une flicesse en est morte. Deux heures plus tard, sur les lieux de l'accident, l'un de ses collègues intégrait, d'une balle dans la nuque, Youssef Khaïf, qui passait par là dans une voiture d'emprunt. Selon les témoignages cités dans *Libération* du 13 juin, Youssef et ses amis sortaient d'un concert de soutien aux emprisonnés et voulaient faire une virée dans un parc de loisirs voisin.

La racaille gouvernementale et municipale, les charognards médiatiques, les porcs pleins de haine, tous les roquets de l'ordre ont déferlé en meute pour absoudre l'assassin, noyant sa victime sous un flot de calomnies. Ils ont commencé par transformer ce qui était un accident de travail suivi d'une bavure policière en une affaire de « rodéo ». Ensuite, ils ont prétendu, Picard en tête (maire PS de Mantes et membre du cabinet du sinistre de la Ville), que Youssef et ses amis étaient étrangers au « malaise des banlieues » et appartenaient au « grand banditisme », puis au mouvement islamique, et comme cela ne suffisait pas, ils finirent par dire qu'ils étaient influencés par une « mouvance gauchiste libertaire » prétendument animée par *Mordicus*.

Le point de départ de cette ultime calomnie est un tract collé à quelques exemplaires par des mordicants au Val-Fourré le 1^{er} juin (et non la veille de la bavure comme l'a prétendu la presse). Il s'agissait d'un rap en alexandrins, chantant, sous le titre « C'est ton festin », les pratiques banalisées depuis longtemps par les rebelles des banlieues : « C'est pas dans les écoles, dans les lycées-ghettos / Qu'on apprend qu'la bagnole c'est pour le rodéo / C'est pas dans les vitrines qu'on se paye un beau destin / Mais c'est en les pillant qu'on fait de vrais festins / C'est pas les journaux qui vont nous la fermer / Quand ils viennent espionner, c'est la tête au carré / C'est pas Harlem Tapie et sa bande de maqu'reaux / Qui vont y arriver à nous mettre au boulot / Et c'est pas les barbus qui videront les prisons / Mais bien ceux qui s'attaquent aux flics et aux matons », et proclamant « Pas de flics dans le quartier / Pas de quartiers pour les flics ». Le but de la manœuvre journalistico-policière était double : dénaturer la révolte de Youssef et de ses amis en prétendant qu'elle était manipulée de l'extérieur, faire de *Mordicus* un bouc émissaire dans la crise des banlieues. Comme nous l'avons indiqué dans un bref communiqué à l'AFP, « Youssef n'avait pas plus de contact avec notre revue qu'il n'appartenait au grand banditisme ». Certains ont cru voir dans ce démenti une manière de faire marche arrière. Que les choses soient claires : Youssef et ses camarades ont peut-être eu l'occasion de lire ce tract, mais ils n'ont pas eu besoin de ça pour apprendre à voler une voiture ou à se révolter. Youssef ne connaissait aucun des collaborateurs de *Mordicus*, qu'il n'avait d'ailleurs peut-être jamais lu. Bien qu'il n'ait pas été notre ami, nous n'aurions pas regretté qu'il le fût.



Mordicus
BP 11, 75622 Paris cedex 13

Le 22 juin 1991

Picard,

Menteur, mouchard, calomniateur : ces qualités constituent certes, avec celle de moralisateur, autant d'atouts pour faire une carrière rapide dans ton racket - encore faut-il éviter le ridicule car, s'il ne tue plus depuis bien des lustres, il arrive encore qu'il retarde une promotion.

« Je ne veux pas être un bouc émissaire », as-tu déclaré, sous les huées, aux obsèques de la policière accidentée à Mantes. D'autant qu'un bouc émissaire, tu en avais, pour l'AFP, déniché un : cette « mouvance » que tu baptises du nom de notre journal et qui n'existe que dans ta chétive imagination. Est-ce la police politique qui t'a soufflé le mensonge providentiel selon lequel cet ectoplasme aurait « exercé une réelle influence sur Youssef K » ? Ou bien as-tu trouvé, en un éclair néo-pasquaien, cette colossale finesse tout seul, comme un grand ?

De la terminologie policière au jargon psychiatrique, il n'y a qu'un pas, que tu franchis sans encombre pour cracher sur un mort dont le grand tort était de ne pas t'aimer, toi et tes semblables, et de le faire savoir.

« Destructuré », Youssef K ? Toi et tes petits copains, gestionnaires ou aménageurs, n'êtes pour rien, pour sûr, dans le fait que tant de fils d'esclaves « prennent les nerfs... » Jusqu'à exprimer en actes l'impérieuse nécessité de raser les dortoirs d'esclaves comme de « déchouquer » les porcs qui se goinfrent pendant que galèrent les pauvres - ces mêmes porcs que tu sers dans les étroites limites de tes modestes aptitudes, en échange d'une petite place au bord de l'auge.

« Paranoïaque », Youssef K ? Pas au point de penser, en tout cas, qu'il finirait - pour satisfaire une vengeance policière** - par se faire tirer comme un lapin. A ne considérer que le non-lieu rendu à son égard le 5 juin dans une affaire bricolée à l'aide de faux-témoignages (encore cette manie du mensonge !), on peut estimer qu'il avait quelques motifs de se sentir dans le collimateur de ta police locale dont même des CRS (!) ont cru devoir dénoncer, à l'occasion de leur dernière bavure en date, la crasse brutalité raciste.

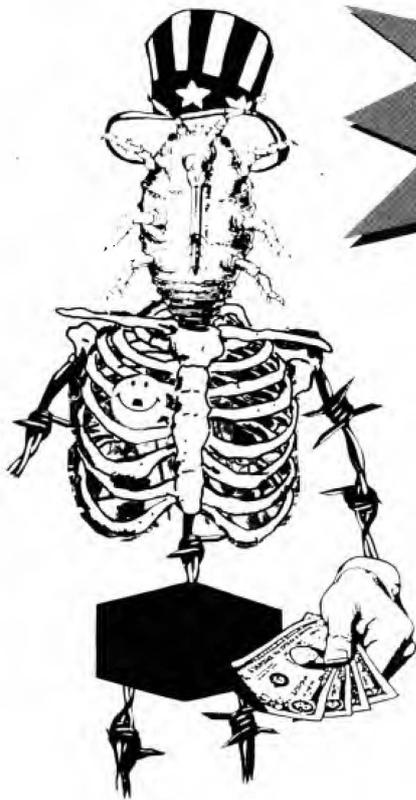
La « démonisation » des esclaves révoltés est une pratique vieille comme l'Etat. Pour autant, il est bon que tu saches, sinistre bouffon, que Mordicus te rendra personnellement comptable de tes extravagantes allégations, si le ressentiment qu'elles ont cherché à exciter venait à lui porter tort.

Scoop pour scoop, savais-tu, Picard, que c'est parce qu'ils sentent que ton monde invivable n'en a plus pour longtemps que des enfants se permettent de l'attaquer à coups de cailloux ?

Mordicus,
tribune paranoïaque de tous les destructurés.

* A quelque corps de métier qu'appartiennent tes consultants, merci pour la pub : les pauvres les moins résignés savent de longue date lire entre les lignes des bobards politiques et médiatiques, surtout lorsqu'ils sont aussi éculés.

** Et peut-être aussi pour obéir à de troubles desseins : rien de tel qu'un bon « choc médiatique » pour ramener le calme en jetant la confusion. (Paranoïa encore que tout cela - l'Etat français ne monte jamais, c'est bien connu, de coups tordus...)



LA GUERRE N'EST PAS FINIE

LES DEGAUCHES DANS LE GOLFE

Imaginez, jeunes gens (approchez, approchez, je vous promets de ne pas ouvrir mon manteau), que dans une époque lointaine, avant l'avènement mitterrandien, certains donnaient un drôle de sens à l'expression « la gauche ». Pour eux, ce mot servait non pas à distinguer une équipe de racketteurs d'une autre, mais à désigner une force politique qui devait, vous allez rire, changer la vie. Des inconsolables de cette illusion (Joan Baez, guitariste ménopo-zen ; Gisèle Halimi, castreuse de violeurs ; Mgr Jacques Gaillot, veuve du pasteur Doucé ; Pierre Juquin, mongolostal ; etc.) ont envoyé une délégation en Irak en quête de vérité sur la guerre du Golfe. De retour au pays, fut pondu un « pré-rapport » (disponible au 49 53 00 55), dont on peut tirer quelques (rares) informations sur la ratonnade aérienne. Les bombardements bien ciblés ont été réservés à la capitale. Le Sud, lui, a eu droit aux tapis de bombes, aux massacres en masse des civils, aux mitraillages de fuyards, à tout ce que le droit appelle « crimes de guerre ».

Les rapporteurs soupçonnent qu'on a « décidé de faire retourner l'Irak dans une situation économique de sous-développement » et constatent tristement que la guerre « a globalement renforcé le pouvoir de monsieur Saddam Hussein ». Dans leur conscience tiers-mondiste, les degauches sont incapables de tirer la conclusion qui s'impose : celle de la complicité fondamentale qui unissait, dès l'origine, les alliés et leur « ennemi » pour écraser les turbulences des populations dans une zone essentielle à la prospérité occidentale. La principale raison du sort relativement privilégié de la capitale, ce n'est pas, comme le croient nos pleureuses, que les journalistes occidentaux étaient sur les lieux, mais bien que la coalition étazunienne avait décidé que, dans cette région du monde, il fallait certes tuer beaucoup de gens et détruire du matériel, mais surtout : conserver l'Etat.

SQ

DÉSERTEURS DU DÉSERT

LA PEINE de mort pour avoir refusé de tuer, c'est la dernière subtilité de la justice américaine. C'est en effet ce qu'encourt le marin Erik Larsen, leader de GI's For Peace, sous le chef d'accusation de « désertion en temps de guerre ».

L'opération « Tempête du désert » terminée, voici venu le temps des cours martiales et des tribunaux militaires pour tous ceux qui, de l'intérieur des armées, ont, durant plus de six mois, de San Francisco à Madrid en passant par Sydney, contesté la légitimité de cette guerre.

Aux Etats-Unis, ce sont plus de 1200 GI's qui vont être prochainement jugés. Certains ont déjà été condamnés à des peines allant de neuf mois à deux ans et demi d'emprisonnement. La « désertion » les rend passibles de sept années de détention. Incarcérés, ils sont déjà soumis dans leurs cellules à de violentes brimades : privation de sommeil, surcharge de corvées, obligation de répéter pendant des heures « Je suis de la merde », cellules d'isolement...

J'entends déjà au loin rugir ces féroces paroles : « C'est bien fait pour leurs gueules ! Ils n'étaient pas obligés de s'engager. » C'est mal connaître le système américain qui, avec la suppression des bourses universitaires et les restrictions budgétaires, fait souscrire aux étudiants des contrats de réservistes afin qu'ils puissent payer leurs études (comme l'armée française promet aux futurs engagés des formations professionnelles).

Ce n'est pas un hasard non plus si le nombre de Noirs et d'Hispaniques est aussi important dans l'armée américaine (3200 d'entre eux se sont retrouvés en taule en Arabie Saoudite à cause de rixes raciales avec des Blancs).

Cette guerre, c'est aussi la Grande Muette : silence sur les Américains basés en Allemagne que l'on a ligotés et menottés pour les envoyer dans le Golfe ; silence sur les témoignages de ceux qui en reviennent et se considèrent comme des criminels de guerre (à cause, notamment, des prisonniers irakiens qu'ils ont abattus les mains en l'air) ; silence sur les « morts de crise cardiaque », rapatriés en France et dont les familles n'ont pas eu le droit d'ouvrir les cercueils ; silence sur cet officier américaine, inquiétée pour avoir refusé de délivrer les premiers soins en priorité aux militaires américains.

Pour soutenir ces GI's emprisonnés pour délit d'opinion et pour de plus amples informations, une adresse : RITA FAX INFOS, 40 rue de Malte, 75011 PARIS, fax : (33-1) 43 57 64 50, tél : (33-1) 43 57 44 80



Statu quo et Sine die vont en Israël

« Jamais, au cours de la dernière décennie, nous n'avons été aussi près d'une opération militaire préventive d'Israël » : telle est la conclusion d'un groupe d'experts arabes proches des Affaires étrangères étazuniennes. La faute en est, selon eux, au rapprochement syro-yankee de ces derniers mois : « Plus les Etats-Unis s'alignent sur les positions syriennes, plus la tentation est grande pour Israël de se lancer dans une frappe préventive. » Après l'élimination du potentiel irakien de destruction massive, la Syrie est dans la région la seule menace militaire arabe non conventionnelle. Pour les stratèges israéliens, une attaque contre ce pays permettrait d'éliminer tout danger militaire sérieux pour une génération, donc de maintenir le statu quo et de repousser sine die les négociations de paix.

(D'après Le Monde du Renseignement, 22 mai 91)

L'homme charitable aime le pauvre en tant que pauvre, c'est pourquoi il l'aide à rester pauvre. Le paradoxe de la charité ne s'est jamais si bien illustré qu'avec l'épilogue kurde de la guerre du Golfe. Après avoir encouragé les Kurdes d'Irak à la révolte, l'Occident les laissa bombarder par la garde de Saddam et ses hélicoptères *made in France*. Alliance classique de Bismarck et de Thiers. La révolte kurde n'avait d'utilité pour l'Occident que dans la mesure où elle affaiblissait Saddam et contribuait à la victoire de la coalition. Sitôt qu'elle risquait de vaincre l'Etat irakien décomposé, elle devenait une menace. Saddam démonisé la veille redevenait comme l'avant-veille un partenaire dans la gestion du monde.

R IEN n'avait pu terminer cette belle victoire du Droit, même si elle s'était bâtie sur un charnier de plus de 100 000 bougnoules et si elle sentait un peu le pétrole ; rien sauf ce cynisme au nom de la *real politik*.

La rapidité de la contre-offensive militaro-médiatico-politique fut à la hauteur des moyens d'intoxication déployés dans cette guerre. Nos hussards de la paix étaient sur place, ils n'avaient qu'à mettre au bout du fusil de la démocratie la seringue de la morale. On oubliera vite les quelques victimes de parachutages mal ciblés dans ce ciel de la « bonne cause ». Le devoir d'ingérence, cette étatisation de la charité, aura réconcilié la raison d'Etat et la morale. Défaits une première fois par les armes, les Kurdes le seront une seconde fois par l'humanitarisme, car si pour la garde républicaine irakienne, un bon Kurde est un Kurde mort, pour l'humanitarisme, un bon Kurde est un Kurde vaincu.

Certes, l'humanitaire n'aura pas attendu la guerre du Golfe pour conquérir tous les cœurs ou, faute de mieux, les écrans publicitaires et les ministères. Téléthon, Sida, Ethiopie, tiers et quart mondes, Arméniens, Roumains, handicapés ont fait défiler dans le catalogue du malheur des hommes toutes les figures paternalistes de la mauvaise conscience.

Le discours de la charité est inattaquable. Invoquant l'urgence absolue, il interdit toute critique, assimilée à la non-assistance à personne en danger. L'acte, même absurde, sera toujours supérieur à l'analyse blasphématoire.

Sur le plan intérieur, c'est un puissant facteur de consensus. La charité mobilise la société dans son ensemble, autour de valeurs sociales non contestées et non contestatrices. Elle tire sa légitimité de son apparente extériorité vis-à-vis des pouvoirs économiques et politiques. Promue au rang de politique étatique, la charité pourrait paraître délégitimée, mais c'est en fait l'Etat qui se retrouve légitimé par elle : le pouvoir passe au-dessus du pouvoir, il devient pouvoir moral, personnifié par un président qui joue les vieux sages, pendant que sa moitié visite la misère du monde. La charité est l'au-delà de la politique, tous les rôles sont interchangeables : la vedette de variétés, le sportif, l'entrepreneur, le médecin, l'homme politique tiennent le même discours, Kouchner épouse Ockrent.



Serge Klavring

Sur le plan extérieur, la charité entretient, avec l'image d'un peuple de victimes en perpétuelle attente d'assistance, l'image symétrique d'un Occident privilégié et généreux, entérinant la division du monde. Le capitalisme est non seulement un horizon indépassable, mais c'est aussi un système juste. C'est pourquoi la charité est le terrain privilégié d'intervention des ex-gauchistes recyclés dans l'anti-tiers-mondisme.

Il en est des nationalismes comme des souverainetés nationales : certains sont bons, d'autres pas et tout est question de circonstances. La charité est la version moderne du missionariat qui accompagnait les guerres coloniales du XVI^e au XIX^e siècles, les valeurs laïques remplaçant les valeurs religieuses : exporter la démocratie, voilà un beau programme entre un bombardement au Panama et une guerre au Koweït.

A l'échelle internationale comme à l'intérieur de chaque pays, la fonction de la charité est la même : cautionner une politique qui se sert de l'homme avec un grand H pour écraser tous les hommes. Nous avons nos bons Kurdes d'Irak et nos têtes de Kurdes qui sont turcs. Aux premiers, que l'Etat français avait laissé gazer sans sourciller du temps de ses amours irakiennes, nous avons donné la grâce. Aux seconds, la France refuse le droit d'asile au nom de sa souveraineté nationale, une souveraineté qui ne saurait être contestée, fût-ce pour raisons humanitaires.

Si l'avant-guerre du Golfe a été caractérisée par un véritable réarmement idéologique de l'Occident, symbolisé, entre autres, par l'occidentalisme humanitaire, son épilogue ne peut laisser aucun doute. C'est l'aboutissement d'un programme qui avait été clairement annoncé : les guerres de demain seront celles des missionnaires, elles seront celles de la charité.

F.M et Alfred.

Paname, le 1^{er} juillet 1999

Le cas Gobelin

Tahta,

Un mot pour l'éclaircir sur les lettres que l'adresse Gobelin, qui doivent te paraître bien étranges. En ces temps barbares où on jugeait moins affreux d'enfermer que de tuer, on l'aurait mis dans un de ces établissements réservés à ceux qu'on appelait, je crois, des fols, ou des malades-manteaux. Ses divagations le coupent de ses semblables. Mais comme il n'a jamais été dangereux, nul ne s'est avisé de l'abattre. Au contraire : son délire nous apporte beaucoup, puisqu'il semble vivre dans un monde imaginaire, proche du XX^e siècle. Dans sa tête, c'est dès cette époque qu'aurait eu lieu l'avènement du communisme, avec une rapidité qu'on ne trouve que dans les grands textes religieux. Cette idée a de quoi faire rire jaune quand on songe aux siècles de guerres, de soulèvements, de massacres, de famines et de régressions hideuses que, depuis la fin du deuxième millénaire, l'humanité a dû traverser pour pouvoir sortir enfin du capitalisme.

Le plus étonnant, dans le cas Gobelin, c'est encore le fait qu'il se soit si bien enfermé dans les limites de l'imaginaire du lointain XX^e siècle. Il a pu par exemple reconstituer de manière frappante l'attitude de l'époque envers les êtres humains de sexe féminin. En ce temps-là, quand une « femme » entrait dans une pièce, on ne la percevait pas d'abord dans son existence singulière, mais à travers une unique particularité érigée en totem : l'appareil reproducteur féminin et les caractères secondaires qu'on lui associait. Tu as au moins une vague idée de ce que pouvaient être la famille, l'éducation, la mode.

Songe que ces très puissantes forces sociales étaient mobilisées pour maintenir un héritage du néolithique, la répartition de l'humanité en fonction du sexe, symbolisée entre autres par des vêtements et des gestes stéréotypés. On savait pourtant, depuis que la démocratie avait créé l'individu (pour le vider aussitôt de toute qualité) et que de grands explorateurs comme Sade et Freud l'avaient un peu analysé, combien la sexualité peut être ambivalente et que son infinie palette n'était coupée en deux qu'au prix d'une énorme réduction, source de souffrances continuelles. Reconstituant avec beaucoup de vraisemblance l'attitude d'un homme du XX^e siècle plein de bonne volonté à l'égard des « femmes », Gobelin s'est donc contenté d'une inversion de signes : à cette partie de l'humanité que l'obscurantisme islamiste enfermait dans des voiles sinistres, il a offert des vêtements éclatants. Ce faisant, il

feint d'oublier que c'est la partition elle-même qui a été spontanément rejetée dès que l'individu et les groupes ont fait un pas hors de la civilisation étatique et marchande. Dans leur étroit entendement, la plupart des hommes du XX^e siècle auraient déduit de la phrase précédente qu'« il n'y aurait plus de femmes » dans notre époque. Comment auraient-ils pu comprendre que nous vivons notre bisexualité d'une manière infiniment moins angoissée, que la démarcation, dans le domaine des plaisirs, d'une sphère « sexuelle » est pour nous une opération passablement abstraite, et que pourtant, il y a bien parmi nous, des gens dont les goûts érotiques ressemblent à ceux qui étaient les plus répandus alors ? Simplement, le fait de posséder tel ou tel type d'organe ne renvoie pas à un modèle par rapport auquel on est sommé de se définir. On prendra la mesure de la mutilation imposée quand on se rappellera qu'en ces époques « modernes », la femme n'avait le choix qu'entre deux modèles : le peep-show et ses formes élaborées (les vêtements plus ou moins excitants) ou le tchador. Nous n'avons pas aboli la séduction, très loin de là, mais nous avons cessé de la rendre obligatoire dans le regard qu'une moitié de l'humanité posait sur l'autre. Le jeu de la séduction est devenu infiniment plus passionnant en se déroulant non plus entre des stéréotypes, mais entre des individus sociaux, qui passent au filtre de leur singularité les modèles de comportement et les constructions imaginaires de la société.

Le plus difficile à comprendre pour l'homme de la fin du deuxième millénaire était sans doute que nous puissions abolir la référence de l'individu à une généralité comme « la nationalité » ou « le sexe ». Comme tu le sais, dans le domaine amoureux, cela n'a pas signifié la disparition des rôles et des rites que l'histoire nous avait laissés en héritage, mais leur multiplication et leur circulation accélérée. (De même les richesses particulières associées à des racines nationales n'ont-elles pas été abolies, mais détournées et affectées de sens nouveaux.)

D'une manière générale, on ne peut qu'être frappé par la gentillesse naïve du monde que Gobelin nous décrit. Les révolutionnaires du XX^e siècle croyaient-ils vraiment que l'humanité serait plus heureuse « après la révolution » ? Difficile à dire. Nous-mêmes, aujourd'hui, nous serions bien en peine de dire si nous souffrons moins qu'eux. La seule chose sûre, c'est qu'aujourd'hui, bien plus nettement qu'autrefois, les individus et les groupes font eux-mêmes leur propre malheur.

Salut et fraternité

Lacloch'

P.S. : Tu as dû être intriguée par la disparition du h dans ton nom. D'après mes recherches, « tata » serait un mot du vocabulaire de la famille, disparu avec elle. Où a-t-il été chercher ça ? Mystères de la mémoire de l'espèce !



Lettre à une astronaute

HERE TATA, je rentre de l'ancien Val-Fourré où j'ai passé huit jours. Je voulais participer au concassage des derniers blocs de béton. Une à une, les cités mortifères des anciennes banlieues passent ainsi à la moulinette. D'ici quelques années, les bois, les champs, les oiseaux auront partout repris leurs droits. Le village qui se love au creux du val s'appelle désormais Dar-el-Youssef pour honorer la mémoire d'un des derniers révoltés à s'être fait tirer comme un lapin avant que la société des bannis ne s'embrase sans retour.

Dans la diligence qui nous ramenait à Paris, Béate et Matcha, qui m'avaient accompagné dans cette équipée mantoise, se donnaient de l'amour sur la banquette arrière, avec la candide impudeur désormais coutumière. Maintenant, on ne se cache plus pour s'aimer ; où que tu ailles, les jardins, les prés, les kiosques et les allées fournissent des couches improvisées aux couples impatientes qui offrent leur plaisir à la vue des badauds. Ni exhibitionnisme, ni voyeurisme dans cette communion entre les amoureux et les autres. Ceux qui s'aiment oublient les regards alentour, tout absorbés qu'ils sont par leur désir. Ceux qui passent goûtent ce spectacle charmant : s'ils regardent c'est sans voir, s'ils voient c'est sans regarder. C'est comme si en couvant des yeux les êtres enlacés ils leur offraient une protection complice. En somme, avec l'abandon des « chambres à coucher », la gêne, la honte et l'envie jadis attachées à l'amour ont disparu.

Pendant ce temps, Farida et moi somnolions à l'avant, blottis l'un contre l'autre.

La rencontre a été si brusque, l'élan qui nous a projetés l'un vers l'autre si violent que je ne saisis pas bien encore ce qui m'est arrivé. J'étais occupé à placer les bâtons de dynamite dans les derniers blocs à pulvériser quand je me suis senti observé. Tout affairé à mon ouvrage, je n'y avais guère prêté attention. Puis, quand il a fallu faire sauter les charges, j'ai invité mon observatrice à s'éloigner avec moi du lieu de l'explosion. Elle a alors placé sa petite main dans la mienne, elle m'a regardé droit dans les yeux et m'a demandé avec une effronterie sans appel : « Tu m'emmenes, après ? ».

Depuis, nous ne nous sommes plus quittés : elle fouille le lit de la Bièvre quand je le fouille, elle chante quand je chante, elle soude quand je soude. Elle est si appliquée, si amoureuse, qu'elle apprend vite. Toi, l'ancienne institutrice, ça va te changer de voir ça : la transmission du savoir sans école. Car — je ne sais si tu avais deviné, je te gardais ce détail pour la fin — Farida a sept ans.

A ses côtés, j'apprends beaucoup. N'ayant pas connu d'autre société que celle-ci, elle a sur les choses et les êtres ce regard neuf que je n'aurai jamais. Malgré mon ingénuité naturelle, je ne peux m'empêcher d'agir par rapport à ce que j'aurais fait avant. Quand je m'inquiète pour ses parents soudain privés d'elle, elle s'étonne, ne voyant en eux que des adultes comme les autres. Il y a deux ans déjà qu'elle navigue, dinant à droite, logeant à gauche, au petit bonheur des rencontres. Elle ne conçoit pas qu'il puisse en être autrement. Elle a retrouvé cette liberté des anciens « sauvages » dont nous avons tout juste gardé le souvenir. Sa gaieté m'inonde. Sa curiosité me fascine. Elle veut tout voir, tout comprendre, être partout à la fois. J'avoue que j'ai parfois du mal à suivre.

L'autre jour, elle a absolument voulu m'emmener à l'ancien hippodrome d'Auteuil où se déroulent maintenant des combats de repus. Comme les gladiateurs sous les Romains, les déçus de la vie qui veulent finir en beauté viennent s'y affronter sous l'œil du public. Moi, j'étais fortement impressionné. Elle, elle regardait avec une froide passion, et a fini par me dire : « J'arrêterai comme ça. » Pourtant, son appétit de vivre est insatiable, sa générosité violente. Elle en est parfois brutale. Je redoute ses critiques, elle semble prête à tuer quand on l'a déçue. Sa génération nous promet de belles empoignades. Mais qui voudrait encore vivre sans risque ?

A te lire, ton

Gobelin

P.S. : Je t'ai câblé avec cette lettre une fantaisie d'un de mes vieux « proches compagnons d'armes ». Il a beaucoup insisté pour que je t'envoie sa « lettre ». Peut-être te souviens-tu de lui, Lacloch', il était célèbre pour ses colères imprévisibles. Le bouleversement qui a emporté la société mondiale, les changements que nous avons opérés en nous à la faveur du chamboulement ont été si profonds qu'il en a perdu la notion du temps. Il croit que nous avons mis plusieurs siècles à parvenir là où nous sommes. Or l'Inde, la Chine même, ces mammouths de misère, sont sortis de leur torpeur. Alors, nous, dès que nous avons commencé à jeter les télévisions par les fenêtres, tu imagines à quelle vitesse c'est allé !





GRAIN DE SABLE

« Eh ! tu as des nouvelles de Péta ?
— Non. Il est reparti en Allemagne. »

Tous les campements touaregs connaissent l'histoire de ce coopérant qui en pleine cérémonie lâcha une série de pets tonitruants. On décida de l'appeler Péta et son arrivée était toujours ponctuée d'éclats de rire. Les Touaregs forment une société guerrière très pudique et péter publiquement est un déshonneur. On a déjà vu des Touaregs, après avoir défailli, quitter un campement et partir dans d'autres contrées pour se faire oublier.

JE DESCENDS souvent des Peugeot en Afrique et c'est là que j'ai rencontré Ahmed, à In Salah, devant la boulangerie : il cherchait un départ pour Tamanrasset. C'est un Touareg du Mali, qui a émigré pendant la sécheresse. Un Touareg, toujours secret en ville, se révèle un bon compagnon dans le désert : dès qu'il voit du sable, il devient bavard.

« Ahmed, quel est ton travail à Tam ?
— Je conduis des camions de Tam à Agadès.
— Est-ce que tu passes au poste-frontière ?
— Ça dépend des fois. »

On éclate de rire. Le transport clandestin, c'est la revanche des Touaregs. L'Algérie, c'est le pays de toutes les pénuries. Il n'est pas rare de rencontrer des automobilistes en rade sur le bas-côté de la route. On s'arrête alors pour s'enquérir :

« Qu'est-ce qu'il se passe ?
— Je suis en panne d'essence. »

Je lui donne de quoi remplir son bidon, tout en disant :

« Avec de la chance, tu en trouveras à la prochaine station.
— Inch Allah ! »

En effet, il est tellement absurde de manquer d'essence au pays de l'or noir qu'on finit par s'en remettre à l'au-delà. Les Touaregs ont tout de suite compris ce qu'ils pouvaient tirer de cet immense bordel. Il suffisait de relancer le trafic des caravanes entre l'Afrique noire et l'Algérie. Un immense marché parallèle s'est installé, où les camions ont remplacé les chameaux. C'est la revanche des hommes du désert sur l'économie et les Etats. C'est un trafic dangereux, les douaniers ont la gâchette facile. Mais les clandestins sont eux aussi armés. C'est pourquoi les douaniers, plutôt que d'affronter directement les « clandos », creusent des fosses sur les lieux de passage. Les camions roulant de nuit voient trop tard les pièges. Un ami touareg a failli crever dans l'une de ces fosses.

Les Touaregs reviennent de loin, pendant la sécheresse des années 70, ils mouraient par milliers et les aides qui leur étaient destinées étaient pillées par les gouvernements, pas fâchés d'affamer un peuple ennemi. L'Algérie vit affluer les Touaregs maliens et nigériens qu'elle expulsa comme du bétail vers le Sahel. Il ne leur restait que la Libye et la Légion islamique. Kadhafi, qui ne s'est jamais remis du bombardement américain, a mis un bémol à son expansionnisme et a voulu se débarrasser de sa légion. La France saisit l'occasion et proposa d'organiser le rapatriement des Touaregs, avec l'accord des gouvernements malien et nigérien. Le résultat on le connaît : les Touaregs furent parqués, contrôlés et réduits à la famine. Un groupe décida de passer à l'action et attaqua une garnison militaire nigérienne à l'arme blanche. L'opération était suicidaire et ne fut gagnée que par le courage des combattants. Ainsi commença l'insurrection.

Depuis un an, plusieurs milliers de combattants, dérisoirement armés mais soutenus par tous les leurs, tiennent tête à trois Etats. Ils ne revendiquent pas un « Etat-nation », mais le droit d'aller et venir librement par-delà les frontières, et de vivre comme il leur plaît. Les Touaregs sont inintégrables, comme ont pu le vérifier ces patrons français d'une mine d'uranium en territoire touareg, qui ont tenté de les recruter comme main-d'œuvre. La plupart sont partis, non sans emporter les 4x4 de la compagnie. Ces rebelles à la sédentarité sont avant tout des rebelles au travail et c'est pourquoi l'économie a condamné leur société à mort.

Les Touaregs aiment les légendes. Ils disent que l'insurrection a éclaté lorsque des militaires ont arraché le chèche que portait un vieux, ce qui pour eux est un déshonneur pire que la mort.

Ahmed met pour la dixième fois sa cassette de musique touareg dans l'autoradio ; ça m'agace un peu.

« Et qu'est-ce qu'elle chante ta cassette ?

— Les exploits guerriers des Touaregs.

— Ahmed, comment ça va l'insurrection ?

— De mieux en mieux, tous les Touaregs sont unis pour la première fois de leur histoire. Les femmes font des réunions où elles collectent pour l'achat des 4x4 et des armes. »

L'insurrection a marqué une pause. Le Niger a libéré les prisonniers touaregs. Le Mali a concédé aux Touaregs un territoire autonome, ceci afin de pouvoir déplacer l'armée, occupée par l'insurrection au nord, vers la capitale où la population avait mis à profit son absence pour se révolter. Il faut ajouter à ces concessions le souci des Touaregs d'éviter les représailles contre les populations civiles, représailles auxquelles les armées adverses se livrent après chaque repli des combattants.

Nous arrivons à Tam à la nuit tombante. Ahmed m'invite chez lui, au quartier de l'Oued, un terrain où plusieurs milliers de Touaregs ont construit leurs cases. Ses amis sont là, on boit le thé et Ahmed jette un paquet de Marlboro sur le tapis. C'est pour lui une manière de m'offrir l'hospitalité. Les Marlboro sont rares et chères en Algérie. Pour le snober, je prends une cigarette algérienne, une Hoggar, dont le paquet représente... des Touaregs. J'aime bien emmerder mes amis. Un nomade arabe arrive. Il se plaint de la guerre qui a fermé la route du Mali. Tout le monde se tait. Une drôle d'ambiance règne dans le quartier. L'insurrection inquiète les autorités algériennes, bien qu'elle ait surtout touché pour l'instant le Niger et le Mali. La police politique pullule et les gens se méfient des provocateurs. La veille de mon départ pour le Niger, j'ai voulu saluer mon ami. Je ne retrouvais pas la maison. J'ai erré dans le quartier mais personne ne voulait indiquer son adresse à un inconnu. Les Touaregs savent rester discrets.

Un voyageur

LES TOUAREGS AU MALI
FAILITE ET VIOLENCE DE L'ETA

AL'HEURE où l'Afrique du Sud se refait une respectabilité en abolissant l'apartheid, des pogroms surgissent là où on ne les attendait pas. Au Mali, la chasse aux « Blancs » est ouverte depuis plus d'un mois dans les villes de la boucle du Niger. La population touareg et maure y a d'abord été prise à parti par les militaires qui, ne pouvant arrêter les « bandits armés » retranchés dans les montagnes et le désert, se sont rabattus sur des proies plus faciles. Arrestations et exécutions sommaires — sans qu'on connaisse avec exactitude le nombre des victimes (on parle de plus de cent morts) — ont ponctué les mois d'avril et mai à Tombouctou, Goundam, Gao, Sévaré, Léré... suivant un même scénario macabre. Après les exactions commises par l'armée, ce sont des vandales de la communauté sonrhai qui ont lancé de terribles opérations de pillage et de sacage sous les yeux des agents de l'ordre. Selon le journal malien *Les Echos* du 24 mai, il y aurait eu à Gao à la fin avril, en plus des morts et des blessés, « plus de 50 maisons littéralement saccagées avec un déferlement de haine que Gao n'a jamais connu : portes, fenêtres, véhicules, vêtements, ustensiles, voitures, camions, installations électriques, meubles, bijoux, arbres, argent en espèces et tous autres objets ; rien n'a été épargné ».

Des milliers de personnes ont alors repris le chemin de l'exil vers le nord et le nord-est, gagnant les camps de réfugiés des frontières avec l'Algérie et la Mauritanie. Au cours de cette fuite, plusieurs personnes seraient mortes de soif et d'épuisement. Les autres, ceux qui n'ont pas voulu partir, ont été « déplacés » hors des villes.

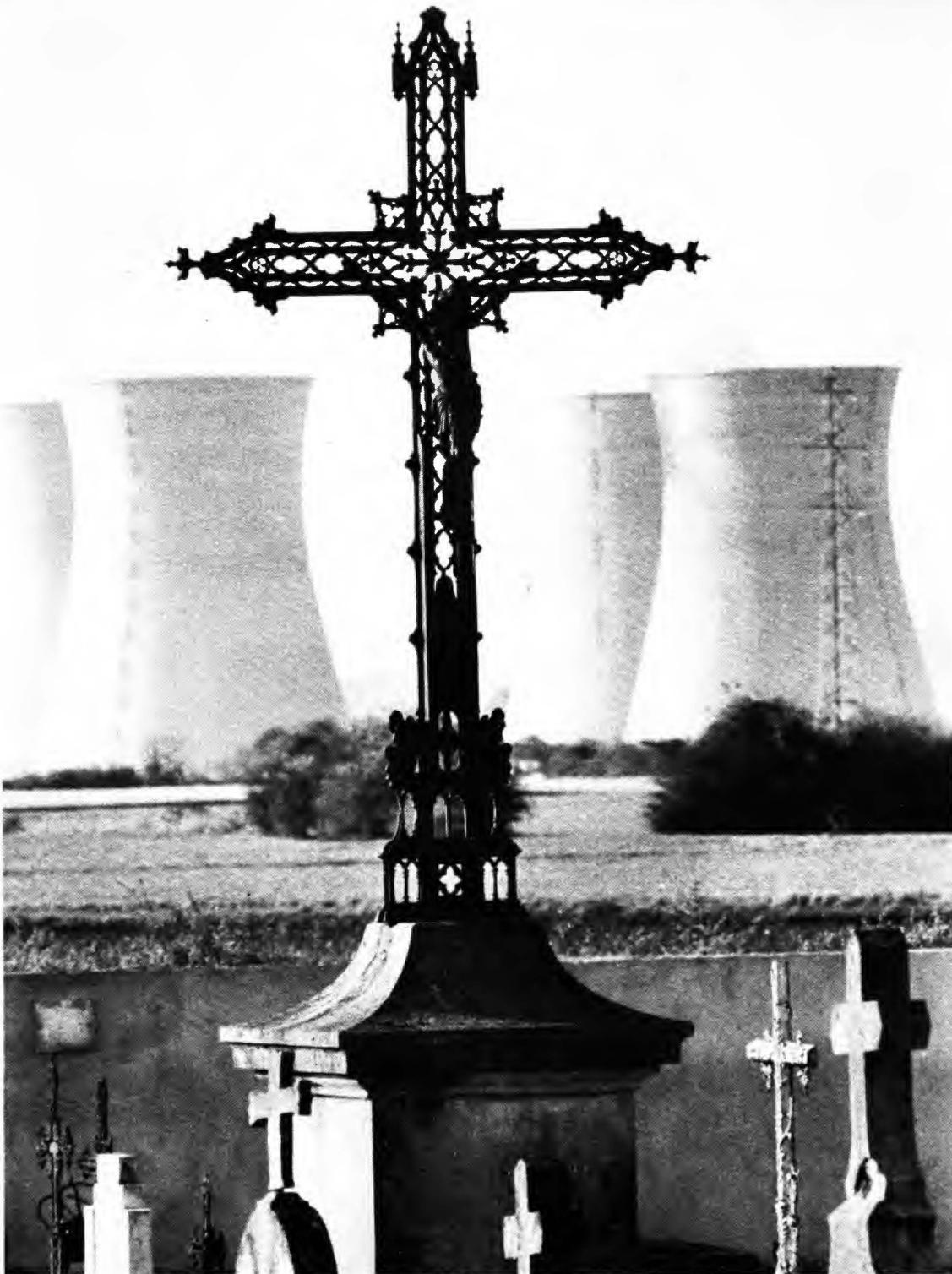
Ces faits sont le prolongement direct des événements qui ont débuté l'année dernière en pays touareg du côté nigérien. En mai 1990, la révolte éclatait à Tchintabaraden à propos du détournement de l'aide internationale. La répression fut sanglante, faisant des centaines de morts. Quelques vallées plus loin, toujours en pays touareg mais cette fois du côté malien, les heurts se propagèrent. Des foyers insurrectionnels s'organisèrent dans l'Adrar et l'Azaouar. L'armée, perdant du terrain dans les affrontements guerriers, exerça de dures représailles sur la population civile, où l'on dénombra à nouveau des centaines de victimes — hommes, femmes et enfants.

Les 5 et 6 janvier derniers, le gouvernement de Moussa Traoré finit par négocier avec les rebelles. La rencontre eut lieu à Tamanrasset avec la médiation de l'Algérie et aboutit à des accords qui prévoyaient un cessez-le-feu avec l'annonce d'un statut d'autonomie interne et le désengagement de l'armée malienne dans l'administration des 5^e et 6^e régions.

Quelques mois plus tard, Moussa Traoré, qui n'avait pu juguler l'exaspération du peuple malien, tombait. Les militaires prirent le pouvoir et maintinrent l'occupation de la zone touareg. Déjà, des courants divergents, contestant la validité des Accords de Tamanrasset, étaient apparus dans les rangs de la rébellion touareg, comme parmi certaines composantes de la population malienne refusant l'attribution d'un statut particulier aux régions du nord. La lutte armée reprit, chaque attaque entraînant son tribut de représailles contre les civils. Aujourd'hui, dans la terminologie malienne, on distingue les « rebelles », pour ainsi dire légitimes qui ont signé les accords, et les « bandits » qui poursuivent l'action violente. Dans les Etats voisins, la situation est aussi très tendue pour les Touaregs. Au Niger, alors que le procès des personnes interpellées à Tchintabaraden aboutissait à leur libération, de nouvelles arrestations ont eu lieu en mars à Agadez et à Assamaka. En Algérie, à la fin mai, des centaines de Touaregs « maliens » indésirables ont été refoulés. Enfin, en Libye, les arrestations se sont également multipliées et beaucoup de soldats touaregs ont été déplacés vers le nord.

D'après Hélène CLAUDOT-HAWAD





L'ulti

AU TERME d'une quinzaine de décennies d'industrialisation, la conquête de la Terre par le capital a fini par menacer l'existence même de ce petit astre vert et bleu qu'une usure de quarante millions de siècles, ponctuée de milliers de colossales catastrophes naturelles, n'avait fait qu'égratigner. La fuite en avant dans l'emploi des techniques a imposé aux Terriens une telle séparation des fonctions et des connaissances que nul ne semble en mesure d'enrayer le processus d'autodestruction de l'humanité.

Cette perspective réjouira sans nul doute quelques vieux sages grincheux : cette humanité, qui n'a pas su garder — ou gagner — sa liberté, mérite-t-elle vraiment de proliférer, courbant l'échine, sur une planète désormais trop chétive pour satisfaire la volonté de puissance des maîtres invisibles ?

UNE NOUVELLE génération de « décideurs » commence cependant à s'inquiéter des dégâts causés à l'environnement, d'autant que des investissements à long terme pourraient — ô abomination — être remis en cause. Ces décideurs ont donc décidé de faire une petite place aux écologistes dans les organes de décision, pour éviter qu'un débat aussi « sensible » n'ouvre la voie à des débordements plus séditeux, mais aussi parce qu'ils ont besoin de spécialistes « verts » (consultants, experts, chercheurs) pour développer l'immense marché du propre. Les réglementations inspirées par le lobby vert annoncent en effet le prochain « choc technologique » mondial, qui, s'appuyant sur une demande de biens plus « sûrs » et de nouvelles habitudes de consommation, permettra un renouvellement massif des équipements. Dans les pays nordiques les signes avant-coureurs de cette transformation ne manquent pas : recyclage massif des déchets ; banques, assurances et supermarchés (sans

Attention, Etat-écolo !

Il y a désormais des Verts partout. Les paysans sont contre le nucléaire, les politiques et les syndicats sont pour un « désengagement rapide » et veulent se rendre maîtres des nouvelles « technologies douces », et « l'entrepreneur de l'année » se fait des millions avec la production d'appareils qui mesurent la pollution de l'air. Un vent écolo-patriotique s'est mis à souffler. Mais ne nous y laissons pas prendre : le vieil Etat de béton, de tôle et d'atomes est encore bien vivant. L'Etat-béton a surtout une fonction de négociateur pour que le nouveau modèle s'installe tranquillement sans provoquer de ruptures. L'Etat-écolo, c'est la carotte, tandis que l'Etat-béton, c'est le bâton. Et d'ailleurs il faudra bien quelques coups de bâton pour nous persuader de participer à l'Etat-écolo.

Brave New Green World

L'ETAT-ÉCOLO — celui-là même qu'on nous vend parfois sous le nom d'Utopie —, on peut en esquisser quelques traits. Tandis que les centrales nucléaires sont petit à petit mises hors service, le prix de l'essence monte lentement vers les vingt balles du litre au moment où toutes les autoroutes urbaines sont terminées. Le travail ménager s'est enrichi de nouvelles tâches comme le recyclage, grâce à une taxe sur le sac à ordures. La nouvelle « politique énergétique sans renoncement au confort » nous fait jeter un œil anxieux sur le thermostat, car, à parir d'une certaine consommation d'énergie, on doit payer un impôt énergétique qui est directement prélevé sur le loyer. Les loyers ont d'ailleurs augmenté massivement parce que les normes d'isolation des bâtiments et les installations de pompes à chaleur sont très coûteuses. Voilà qui nous oblige à travailler à plein temps. Mais au lieu d'y aller dans une boîte inhumaine et enfumée, on utilise une automobile solaire qui traverse des zones marécageuses protégées pour aller dans une entreprise de taille moyenne qui produit de manière informatisée et flexible des biens sur mesure en petites séries. Entre ce tapis productif finement réglé et écologiquement balancé, se trouvent des reliques de nature

bien conservée pour que les yeux fatigués par le travail à l'écran puissent se reposer sur les touffes de mousse du biotope adjacent.

Car la production continue : appareils de réglage de processus, cellules solaires, appareils pour la chimie et l'ingénierie génétique, etc. Bien que la durée du travail ne soit plus que de 20 ou 30 heures par semaine, ce travail est pourtant épuisant. Tous les travaux de routine ont été rationalisés, donc supprimés. Il n'y a plus que la « créativité » pure, une communication sociale étroite dans des teams super-motivés, pas de temps perdu.

Le travail est bien sûr complété par la thérapie alternative, le soir au club (privé ou d'Etat). Là, on tâte les nœuds, les blocages, on s'occupe du corps oublié, de la dimension spirituelle (les gourous croissent proportionnellement au produit social brut)... bref, on compense. Tout cela coûte beaucoup d'argent, car le « travail sur le matériel humain » ne peut que difficilement être rationalisé. Voilà un argument de plus pour la formation permanente et la lutte pour l'emploi.

Pendant ce temps-là, l'enfant s'amuse dans le jardin d'hiver à un jeu vidéo antiguerre et le grand-père joue aux échecs géants dans le centre de loisir autogéré du quartier. Quand les légumes bio seront prêts (ils sont très chers à cause de leur production sans engrais chimiques qui demande beaucoup

de travail), la famille écolo se retrouve pour le repas du soir avant de continuer son travail domestique (la mère est à l'ordinateur), ses cours du soir et ses devoirs sur disquettes. Chaque minute qui passe au cadran de la Superswatch coûte beaucoup d'argent.

Eat The Poor

DANS l'Etat-écolo, il n'y a pas de déchets et cela s'entend aussi socialement. Qu'il s'agisse des chômeurs (ceux qui sont mal recyclés ou marginaux), des réfugiés (l'Etat-écolo reste un Etat national), des handicapés, des vieux ou des moins malins, on peut tout utiliser. Les déchets doivent être triés et recyclés, les fumiers de compostage doivent être retournés, les biotopes doivent être entretenus, le petit bois doit être ramassé, les hannetons doivent être récoltés. A côté du citoyen à plein-temps de l'Etat-écolo, il y a les citoyens précaires de l'Etat-écolo qui s'occupent des tâches restantes non qualifiées. Ainsi, eux aussi ont un travail. L'Etat-écolo ne peut que fonctionner avec une sélection accrue du matériel et des hommes. Mais il doit avoir aussi des frontières bien définies et c'est pourquoi son armée et sa police, leurs armes et leurs fichiers restent nécessaires.

Extraits d'un texte émanant des partisans du Bolobolo

Le temps des catastrophes

La critique de l'écologie et des écologistes ne saurait être pertinente qu'à condition de comprendre et d'englober ce qu'il y a de positif dans leur critique partielle du monde. Critiquer le réformisme parce qu'il n'est pas révolutionnaire revient à exprimer une simple tautologie, de même que dénoncer l'écologie comme une impasse fourvoyeuse n'est en l'occurrence d'aucun secours : si les hommes veulent changer le monde, il faut qu'il existe encore.

DEPUIS ses origines, le capitalisme a engendré, dans sa quête sans fin de profit, une suite de destructions et de massacres — surdéveloppement ici, sous-développement ailleurs. Et il a atteint ces dernières années, avec les catastrophes dites naturelles, la nucléarisation ou la pollution chimique, un point de quasi non-retour : la terre est désormais truffée de bombes à retardement tandis que les dérèglements climatiques posent la question de la survie de l'humanité.

Salariés de la recherche (du profit), les « scientifiques » ne sont pas capables d'autre chose que d'osciller entre aveuglement et catastrophisme, tout aussi stériles l'un que l'autre, laissant le pékin moyen désespéré. Car la « nature » est rebelle à la domestication industrielle ou à la modélisation scientifique. Tous les experts avouent en chœur n'y rien comprendre.

Pourtant, à petite échelle, le capitalisme est encore capable de quelques réaménagements : la Tamise et le lac Érié n'ont-ils pas été « dépollués » ? Mais qui peut espérer, au pays de la pollution organisée, que la bureaucratie russe, même glasnostisée, puisse redonner un semblant de faune et de flore à la mer d'Aral ou au lac Baïkal ? Le Sahara est là pour nous rappeler que la désertification semble irréversible.

Si les commentateurs réactionnaires peuvent à bon compte se gausser de ces écologistes qui ne veulent pas des nuisances ici pour les expédier ailleurs, voire dénoncer les nouvelles sources de profit que créerait la dépollution, notre problème est de connaître le monde physique dont un bouleversement social généralisé hériterait. Et surtout le rapport avec la nature que pourrait avoir une société débarrassée de l'argent et de l'Etat.

IL N'EST bien sûr pas question de pleurnicher sur le respect que l'homme devrait observer à l'égard d'une nature qui lui est extérieure. Depuis la découverte du feu, l'homme n'a eu de cesse de modifier son environnement, de détruire et de remodeler. Et c'est de cette tendance, qu'il a portée à son paroxysme, que le capitalisme se nourrit.

A contrario, une gigantesque transformation telle que le communisme de nos utopies, qui reposerait sur l'abolition de l'opposition entre villes et campagnes, ne saurait utiliser tous les outils façonnés par une science dévouée à la productivité et à l'armement, en considérant qu'ils étaient neutres et que c'est leur utilisation qui est « perverse » par la logique capitaliste.

Si l'on peut trouver simpliste, louche ou bouffon le « retour à la nature » prôné par certains écologistes, on ne saurait être trop prudent face au scientisme qui imprègne jusqu'à nos rangs. Si l'on arrêtait tout [rien que pour voir, et ce ne serait pas triste...] : nucléaire, chimie, etc., le problème des déchets resterait pour un certain temps insoluble, d'autant que leur emplacement actuel est souvent inconnu des populations.



Ce n'est pas un hasard si leur détection est encouragée par *Le Parisien* ou *Politix*, même si un tel rejet vient de la défense de son petit lopin, de sa petite tranquillité. Pourtant, ceux qui réagissent un tant soit peu nous sont plus proches que ceux qui, écrasés par les tours de la centrale de La Hague, encaissent les radiations pour mieux noyer leur soumission dans le Ricard-Loto ou la Kronenbourg-Valium.

Autre écrasement, autre fatalité, celle qui semble anéantir périodiquement le Bangladesh, des 500 000 morts de 1970 aux 300 000 de mai 1991 — une succession de catastrophes dans l'indifférence générale. Tout ce que propose la soi-disant communauté internationale, c'est un gigantesque emplâtre sous forme de barrage marin, alors que les origines climatiques de ces catastrophes sont terrestres, et prennent donc naissance ailleurs qu'au Bangladesh. Et c'est surtout la division sociale du travail qui y fait le plus de ravages : les « riches » habitent les terres insubmersibles, rejetant les pauvres dans les terres basses inondables, tandis que le peu d'aide qui y arrive est systématiquement pillé, détourné, ou laissé à pourrir sur place, tant la survie de la classe dominante locale repose sur le fait qu'elle négocie l'aide internationale grâce aux millions de cadavres en puissance — qui finissent par constituer ainsi l'une de ses plus sûres ressources... « S'il pleut sans arrêt (ou pas du tout) pendant plusieurs semaines, c'est effectivement aujourd'hui un fait "naturel" ; mais s'il en résulte une inondation (ou une sécheresse), c'est un fait social. De même les secousses sismiques des Andes échappent au contrôle des hommes ; mais qu'elles détruisent les villes du Pérou, alors que Machu Picchu y résiste depuis des siècles, est un fait qui a des causes sociales* ».

Cependant la fin de l'économie ne peut, pour autant, garantir un monde équilibré et harmonieux, sans disettes ni catastrophes ; il n'engraissera plus de parasites mais des régions comme le Bangladesh seront peut-être massivement abandonnées.

UN ASPECT du capitalisme moderne, c'est qu'il tire son développement des catastrophes. Il est plus rentable qu'une catastrophe ait lieu, quitte à y laisser quelques plumes pour mieux tirer profit de la reconstruction, que de se donner les moyens de l'empêcher. (Songeons, par exemple, à l'Italie où inondations et séismes représentent de juteux marchés.) Les réparations, obéissant à la même logique, produiront quelque temps après les mêmes causes et ainsi de suite. Ce type de développement semble arriver en bout de course aujourd'hui, mais qu'est-ce que cela va changer pour nous ? Il n'y a guère à attendre de l'effondrement écologique un quelconque sursaut révolutionnaire, plutôt une cohue paniquée, un surcroît de barbarie. Quand on voit quelle ampleur le pillage économique-écologique du « tiers monde » a atteint ces dernières années, ou simplement la facilité avec laquelle l'Etat-EDF, ici, continue de fuir en avant, on ne peut être que sceptique.

Le capitalisme bute plus, pour l'instant, sur la passivité des hommes que sur leurs réactions (même s'il régenté une société qui s'est, plus que toute autre, nourrie de ce qui la critique) ou sur l'impossibilité de sa propre généralisation optimale : le mode de vie « américain » étendu à la planète entière épuiserait probablement toutes les ressources en quelques années ; la voiture « individuelle », même « propre », ne répond pas aux problèmes de transports mais les complique, et ainsi de suite... A force de détruire la « nature », il est obligé de la reproduire artificiellement, mais surtout plus fragilement et à un prix encore plus élevé (de son propre point de vue). Jusqu'à maintenant cela continue. Jusqu'à quand ?

TOUTE société est fondée sur un rapport entre la vie et la mort, l'une se nourrissant de l'autre, mais à condition que la première l'emporte en dynamique sur la seconde. Or, fait nouveau, le « prix » (social, humain, physique) de la reproduction du capitalisme est en passe d'excéder la reproduction elle-même, annonçant une catastrophe à côté de laquelle les problèmes rencontrés par la classe dirigeante russe ne sont que kopecks de sansonnet !

La seule crise mortelle du capitalisme est celle dont la perspective anime consciemment ses esclaves. Ces derniers ont pour l'instant perdu toute prise sur leur devenir ; il est aisé de comprendre que, face à l'angoisse du vide qu'engendre la liberté abstraite, face à l'effroi que suscite l'agonie physique de la planète, l'écologie offre effectivement à court terme une réponse. Mais faute de s'attaquer à la racine sociale du problème — l'existence même de l'économie — la défense de la simple survie de l'espèce n'aura jamais mieux porté son nom, au parfum de misère et d'ennui. Et même s'il est douteux que la dynamique dévastatrice soit surmontée à temps, tous les moyens sont bons pour l'enrayer. Le compte à rebours est commencé.

C. Logre

Préface de Jean Bouton à *Espèce humaine et croûte terrestre*, A. Bordiga, Ed. Payot

— Et vous insinuez que cette chambre stérile, cette peau molle et blanche, cette mort à crédit, c'est au nucléaire que je les dois ?

Partout Tchernobyl est là.

Là, sous la lumière qu'on tamise.

Là, entre chaque note de musique.

Dans le ronronnement familier de la machine à laver. Derrière la T.V.

Même là, dans nos petits plats.

Dans chacun de nos gestes quotidiens,

Tchernobyl est là. Car, aujourd'hui, ce sont les Tchernobyl de demain qui couvrent plus des 3/4 de nos "besoins" en électricité.

C'est Tchernobyl-sur-Seine qui nous met à

l'abri des caprices des marchés et

de l'actualité. C'est Tchernobyl enfin,

qui nous permet de ne pas manquer

de cette électricité dont on ne saurait plus

se passer. Et cette peur insidieuse,

cette dépendance et cette douce terreur,

vous ne pouvez, maintenant que

l'approuver ou l'accepter.

Aujourd'hui, 75% de l'électricité est nucléaire.



Contaminé à Tchernobyl, hospitalisé à Moscou.





Chez les cloportes Il y a aujourd'hui à Francfort un maire-adjoint qui, pour faire face à l'arrivée d'immigrés en Europe, défend une politique de quotas et suggère une attitude intransigeante envers les futurs déboutés du droit d'asile. Le pittoresque de la chose est qu'en 1968 des milliers de gens défilèrent pour soutenir ce personnage, au cri de : « nous sommes tous des Juifs allemands ». Aujourd'hui, nous sommes tous des étrangers en Europe, sauf Daniel Cohn-Bendit qui a cessé depuis longtemps d'être un jeune con pour devenir un vieux salaud.

Mauvais exemple Des déchiqueteuses de papier ultra-secrètes d'une nouvelle génération ont été installées à la Maison Blanche. Elles sont conçues pour empêcher le renouvellement de l'affaire de l'ambassade de Téhéran, où les dossiers détruits avaient été reconstitués par les militants khomeinistes. Mais les nouvelles déchiqueteuses présentent un inconvénient au regard du credo écologique de l'administration étatsunienne : elles détruisent à ce point le papier que les fibres ne peuvent être recyclées.

On the Front line Les Armed Response Vehicles (ARV) sont le dernier cri du

maintien de l'ordre britannique. A partir de la mi-juin, jusqu'à cinq de ces fourgons lourdement armés patrouilleront dans Londres 24 heures sur 24, avec à bord trois membres de l'unité tactique armée PT-17, qui disposeront d'armes lourdes. La nouvelle force ressemble aux HQ Mobile Support Units de la RUC (la Royal Ulster Constabulary, force de maintien de l'ordre en Ulster), qui sont entraînées par les SAS, les commandos de choc des services secrets britanniques.

Les pirates au boulot ! A la préfecture du Tarn, un programme mis au point par un employé permet de confectionner les cartes d'identité en huit minutes. Le Département d'Etat étatsunien a mis au point un système de communication informatisé entre les ambassades grâce auquel, sur un signal d'alarme, toutes les archives d'une ambassade pourraient être détruites. En 1986, lors du colloque de Tours sur les industries de la langue, un champ nouveau a été ouvert à l'informatique : la mise au point de programmes qui permettraient de fabriquer à partir d'un même texte, soixante-dix versions différentes en fonction du public auquel il est destiné. Les apprentis journalistes qui publient Médialibre, d'où est tirée

l'information, s'en alarment : que va devenir leur métier ? Mais nous, on est bien contents : avec un peu d'ingéniosité, nous pourrions mettre les renseignements qui nous arrivent sur notre carte d'« identité », détruire les archives des nids d'espions yankees et faire enfin dire la vérité aux journaux.

Demain, la réalité de la fiction L'influence des médias sur les téléspectateurs ne dépend pas uniquement des contenus. Sont également déterminantes les conditions dans lesquelles les téléspectateurs s'approprient les nouvelles technologies... Au sujet de la télévision à haute définition, il est certain que le rapport entre téléspectateur et image s'articulera autour de paramètres nouveaux... L'image, mieux définie et plus réaliste, risquera de favoriser la confusion entre réalité et fiction. Enfin, la dimension de l'image aura une implication directe dans la sphère sociale du téléspectateur, pouvant le toucher plus vivement, le gêner et violer son espace le plus intime. Les images HD pourront provoquer des chocs plus violents que les images "floues" du petit écran actuel, et la précision du détail pourra le détourner du contexte et des contenus proposés.

A LA POURSUITE DU PETIT HOMME

Il est là-bas, le petit homme ; le vois-tu ?

Sur le parking du supermarché.

Il a sorti de sa poche la pièce de dix francs qui lui permettra d'emprunter un caddie. Geste abject, absolument banal, banalement abject. Première étape de l'opération ravitaillement. Le petit homme a libéré le caddie de sa chaîne et s'est, de ce fait, enchaîné lui-même au caddie.

Tout est parfaitement normal. La température extérieure est de saison. L'air n'est pas plus malsain que dans n'importe quelle autre métropole. L'homme non plus.

Il est entré dans le temple, a fait passer le caddie sous une arche chromée et lui-même par un tourniquet. Celui-ci, en s'abaissant à hauteur de ses testicules en un mouvement rotatif, a signé sa castration. C'est là le rituel d'allégeance au Dieu unique, Kapital, qui a manifesté sous ces plafonds l'un de ses avatars innombrables. De ce culte universel les néons sont les cierges, et les psaumes en sont les chiffres qui défilent sur les rouleaux des caisses enregistreuses.

Idiome extraterrestre de la valeur ! Nul ne te comprend, mais tous te vénèrent ! Tu es l'hébreu, le sanskrit, le latin des pauvres ! Et l'ésotérisme du code-barre, l'abstraction de la carte de crédit font bientôt passer les espèces sonnantes pour une donnée de nature...

Il y a des trous dans l'azone, et l'argent n'est plus ce qu'il était ! Mais regarde le petit homme errer dans les travées, entre les hauts murs où les choses ont signé leurs noms : Buitoni, Sony, Sopalin, Cassegrain... Le petit homme croise d'autres hommes, mais ils ne s'interpellent pas joyeusement, comme le font les sauvages, car ils n'ont pas de nom.

Ripolin... William Saurin... Peut-être devrait-il essayer, le petit homme ? « Monsieur William Saurin ? Monsieur Findus ? Madame Lotus ?... ». Non, non, ce n'est pas ça.

Les petits hommes n'ont pas de nom, un point c'est tout.

Que dis-tu ? S'ils n'ont pas de nom, ce ne sont pas des hommes ? Mais pourquoi tant de haine ? Quoi ? Puisqu'ils n'ont pas de haine, ce ne sont pas des hommes ?

C'est vrai. Mais attend ! Il va passer à la caisse. Summum de l'abjection ? Je ne le nie pas. Enregistrement, règlement, vérification. Est-ce sous le poids de « ses achats » que le petit homme ploie ?

Non. C'est sous le poids de son achat qu'il ploie. Son achat par... Buitoni, Sony, Sopalin, Cassegrain... son achat par son employeur et son logeur, sa banque et son gouvernement, son chef de service et son marabout...

Cent et mille avatars de la divinité cent mille fois hécatonchire, le Kapital omnipotent et omniscient, qui sonde les reins et les cœurs avec ses tubes cathodiques !

Le petit homme est passé à la caisse, passé à la casserole. Il sort, remet en place, à sa chaîne le monstre de métal, récupère ses dix francs.

Rentrer chez soi avec ses achats. Partir au boulot.

A vingt mètres et trente mille ans de là, l'homme des savanes paléolithiques, peint d'argile multicolores, danse nu entre les piliers du « siège social » d'une entreprise multinationale. Puis, il bondit et court en riant, traversant le centre commercial, le parking, le grand ensemble, la salle de gymnastique, la gendarmerie, le parapet du périphérique.

Le petit homme, excédé, recroque des cheveux dérangés par un brusque souffle de vent, et regarde le ciel avec inquiétude, se demandant s'il ne va pas devoir prendre un parapluie.

Guillaume Empire

**MORDICUS BP 11
75622 PARIS CEDEX 13**

Envoyez-nous vos textes, vos images, vos suggestions, vos dénonciations
Recevez les autocollants et les tracts édités par Mordicus en écrivant au journal.

Sans emploi

DANS LE ROYAUME de Qi vivaient deux frères anachorètes qui s'étaient juré solennellement de ne se reconnaître jamais sujets du Fils du Ciel ni de se commettre avec les seigneurs féodaux, de refuser toute charge et de ne jamais chercher à s'élever au-dessus des autres, de ne pas accepter les émoluments d'un prince, de ne compter que sur leurs forces physiques et leurs facultés intellectuelles afin de pouvoir se passer d'un quelconque emploi pour subvenir à leurs besoins.

Dès son arrivée dans sa terre, le nouveau prince les fit exécuter. Interrogé sur la raison de cet acte, il s'en expliqua en ces termes :

« Je ne pouvais en faire mes vassaux, puisqu'ils refusaient d'être sujets du Fils du Ciel, ni ne pouvais les utiliser puisqu'ils ne voulaient pas se commettre avec les seigneurs féodaux. Récompenses et châtements seraient restés sans effet sur eux, puisqu'ils ne convoi-

taient les honneurs ni ne craignaient la pauvreté ; leurs talents étaient inutiles puisqu'ils refusaient tout emploi. Les anciens rois ont assuré leur emprise sur leurs sujets en les stimulant par l'appât de fructueuses prébendes et en les refrénant par la crainte des plus cruels supplices. Aucun de ces moyens ne s'appliquant à ces deux frères, comment pouvais-je être leur maître ? Ils se sont attiré du renom sans ployer sous le joug ni s'illustrer dans la défense du royaume. Bel exemple à donner à mon peuple que je dois faire travailler, aussi bien par la force que par l'illusion ! Les sages qui se déborent au service, à l'éloge de leur prince n'en sont plus les sujets. Seule peut leur être appliquée la peine capitale, car de tels êtres sont ingouvernables... »

Quel contraste avec ces pusillanimes salariés de la pensée, toujours enclins à lécher l'anus qui les nourrit.

Caga Barro



L'amour captif

*Pour tout bien, l'or de leurs regards
Ils vont, haillonneux et hagards*



ANS LE grand sommeil noir de la « vie mouvante en soi-même de la matière morte », règnent les monstres froids. Et nous tous, égarés sur tant de chemins différents, et pourtant tous les mêmes, dans le temps et l'espace mesurés du Grand Renfermement, nous croisant parfois, dans des moments d'incandescence où de nouveaux soleils se lèvent à la pointe extrême de nous-mêmes, et souvent meurent sitôt allumés, chacun poursuivant sa route affairée, que balise la chagrine survie marchande. Et ils s'en nourrissent, les maîtres du monde qui toujours nous dressent les uns contre les autres, ils prospèrent de ces éloignements de gens qui s'étaient rejoints malgré eux en des points dispersés.

Mais seule la fusion avec l'autre dans la nuit intermittente — aussi fugitive qu'elle soit — nous donne la vision qui soulève un coin du monde, nous rend le goût de sel de la terre et de tous les possibles.

Et dans l'unique chambre au monde, ils se blottissent dans les bras l'un de l'autre, pleurant de joie de se retrouver une fois encore.

Et entre-temps, tout le jour, nous suons d'obéissance. Pour peu que nous ayons négligé de refuser tous les rôles, ces niches préfabriquées obscènement offertes, dans la lumière blême de la marchandise.

Tragédie de la rencontre et de la séparation

Dire, souffler si je pouvais, ce temps retrouvé, cet espace délivré, de l'autre côté de la socialisation forcée de l'économie — ces instants partagés *beaux comme en un ciel clair un son de trompette*, le feu en soi des songes les plus anciens et les plus neufs, le cœur dans la tête et la tête dans le cœur, ce cœur qui bondit de joie comme un gavroche sur les barricades.

Aux yeux agrandis des amants, ils se dévoilent, les gardiens de ce monde, frappés de la stupeur marchande, ils n'ont plus rien à nous dire, ils profèrent des mots sans suite, se livrent à des gesticulations incompréhensibles, de séduction ou de menace, on ne sait pas, on ne sait plus. Ils pâlissent, et s'abîment dans l'insignifiance, quand les amants *infiniment* distraits se déroberont à la tâche marchande, qui est de donner de la vie à ce qui est mort et de la force aux choses.

Un bel instant, rejoints sur la frêle passerelle du désir, nous avons pu éviter de nous laisser rouler par la vague du temps, le sale temps comptable.

HORLOGE : Sorte d'armoire ressemblant aux armoires d'horloge, dans laquelle l'aliéné est maintenu immobile et debout à la place de l'endroit où se trouve ordinairement le cadran. Employé par Heinroth en Allemagne. (Manuel des moyens thérapeutiques mis en œuvre par les aliénistes — XIX^e siècle)

Qui se passionne pour l'un, pour l'une, renoue avec le bel âge d'abondance de la vie. Il s'ouvre sur l'insoumise multiplicité, le face à face amoureux des voyeurs extasiés, sur le désir innombrable qui tend la main à d'autres désirs, d'autres rencontres, chacune unique... « Car, vois-tu, tu n'ressembles à personne. »

Elle trahit tranquillement toutes les valeurs de l'échange, cette évidence émerveillée que personne jamais n'est assez grand pour personne, hors des sentiers battus de l'appropriation. On voudrait le vivre toujours, ce goût foudroyant de la vie, retrouvé dans le tremblement du plaisir, au cœur des ténèbres, à l'abri de l'aveuglant éclairage marchand. Il faudrait mille vies. Mais, déjà, c'est trop d'en endurer une seule, c'est qu'elle piétine et se dérobe, dans cet univers encagé. Nous n'avons pas choisi d'y vivre.

On s'est trouvé, pourtant, c'était à n'y pas croire, on s'est perdu peut-être à jamais, ou un peu, on n'aurait pas dû. Si c'était écrit, c'est dans une autre histoire : c'est la logique de guerre de la marchandise. Elle nous tend ses leurre, le Droit et l'Avoir, afin qu'ayant

quelque chose à perdre nous devenions prêts à tout pour le garder, et alors nous nous trompons d'ennemi. Elle nous dépêche ses agents. Ils nous collent à la toise, font l'inventaire, nous obligent à répondre de nos différences inessentiels, sexe, race, âge, nation, afin de les faire travailler contre nous. Ils dressent des embuscades à nos joies, nos manques et nos douleurs — nos rêves même, qui deviennent la proie de leur savoir-faire fourbi dans l'accumulation.

Nous avons constaté que 670 opérations pouvaient être accomplies par des culs-de-jatte, 2637 par des unijambistes, 2 par des hommes amputés des deux bras, 715 par des manchots et 10 par des aveugles. (Henry Ford 1^{er})

Travailleurs de la division, pédagogues et gérontologues, fonctionnaires de l'orgasme, médecins et argousins, joueurs et psy-réducteurs, animateurs, concepteurs de nos besoins, CRS de ville et CRS de plage, ils voudraient qu'on se reconnaisse et s'affirme dans ces morceaux de nous domesticables, dispersés au vent mauvais de la nécessité dominante. Et souvent on les laisse faire, à s'unir et se battre sur des malentendus. Loin de cette totalité unique qui se retrouve, intacte, comme née de la dernière pluie, dans l'insurrection du désir.

Breve rencontre

Les rencontres sont rationnées comme les biens que nous consommons, il faut les jeter au fur et à mesure, un clou ou un rapport chassant l'autre, soumis à la loi du marché (ôte-toi de là que j'm'y mette).

C'est déjà miracle qu'on se rejoigne un instant. La vie est si froide sous l'économie que, quelquefois, faux-frères à nous-mêmes, nous lui prétons main forte. Nous le bouclons vite fait, ce bel ailleurs partagé, lui traçant ses frontières, nous assignant nous-mêmes à résidence, dans un petit territoire (cette vieille démanaison), propriété, ménage, espace d'autorité, progéniture et métiers afférents.

Il faudrait le trahir sans cesse ce monde qui, pour nous dominer, organise la rareté, lui reprendre le temps, l'espace, afin de pouvoir être fidèles *innombrablement* à toutes les belles passions buissonnières, sur les chemins de traverse des rencontres.

Ils sont impitoyablement laminés, les soulèvements du désir, sous le couvre-feu du temps quadrillé, dans les territoires occupés par la marchandise et l'Etat.

*

DRAME DE LA JALOUSIE — *Le chanteur Luigi Ognibene a blessé de deux balles, à Caen, Madelon Deveaux, qui ne voulait pas laisser monopoliser sa beauté.*

— *Jugeant sa fille (19 ans) trop peu austère, l'horloger stéphanois Jallat l'a tuée. Il est vrai qu'il lui reste onze autres enfants. (Havas)*

(F. Fénéon. Nouvelles en 3 lignes)

La moindre de nos rencontres est soumise à tous les périls du monde marchand. Partout domine la valeur d'échange, et même nos mots les plus tendres en sont saturés. Ce goût de miel, tout nous en arrache, sans compter cette part mauvaise de nous-mêmes où triomphe *sans partage* l'économie politique, cette bête sauvage souvent en nous déchainée, qui dans la possession poursuit la mort de l'autre.

Quelquefois, je souriais comme si j'étais mort déjà (Beckett). Entre-temps, dans un oubli mortel, nous prenons notre mal en patience, manipulables et déplaçables à merci, dans la salle d'attente de la non-vie, où se fixe notre taux d'échange...

Et c'est ainsi que les belles rencontres sont comme d'impossibles *escales* sur la route de l'infini.

Même socialisés à mort, le cœur glacé pour un long voyage d'hiver, nous la reconnaissons, cette joie renversante de tous ordres, dans le grand cri de rage et d'amour solidaire des rebelles du monde entier, jailli de la nuit des temps abjects, nés dans la verroterie et l'esclavage. C'est le relais passé de main en main, le fil vagabond et tenace, parfois à peine visible dans les annales de fer et sang de l'histoire, ce feu mal éteint qui couve sous la cendre...

Ce savoir d'évadés, ce signe en amont du temps, dont nul marchand ne peut trouver l'emploi, qu'au moins il foute le feu à notre mémoire, sur la tour de guet des possibles.

Leila





usez de ces charmes

COMME IL N'Y A RIEN DE PLUS NATUREL À L'HOMME QUE D'AIMER ET DE SE FAIRE AIMER, JE COMMENCERAI L'OUVERTURE DE MON PETIT TRÉSOR PAR LES SECRETS QUI CONDUISENT À CETTE FIN, ET, POUR NE RIEN DIRE QUI CHOQUE LA BIENSÉANCE, JE NE COPIERAI POINT ICI CE QUE J'AI LU DANS UN TRÈS HABILÉ MÉDECIN TOUCHANT LA VERTU NON PAREILLE DU SPERME OU SEMENCE HUMAINE POUR INDUIRE À L'AMOUR, D'AUTANT QUE L'EXPÉRIENCE NE S'EN PEUT FAIRE SANS VIOLENTER LA NATURE QUI NOUS FOURNIT ASSEZ D'AUTRES MOYENS.

POUR L'AMOUR

Vivez chastement au moins cinq ou six jours, et le septième, qui sera un vendredi (si faire se peut), mangez et buvez des aliments de nature chaude qui vous excitent à l'amour et, quand vous vous sentirez dans cet état, tâchez d'avoir une conversation familière avec l'objet de votre passion et faites en sorte qu'elle puisse vous regarder fixement et vous elle, seulement l'espace d'un Ave Maria. Car les rayons visuels se rencontrant mutuellement seront de si puissants véhicules de l'amour qu'ils pénétreront jusqu'au cœur, et la plus grande insensibilité ne pourront leur résister.

*

Tirez de votre sang un vendredi du printemps, mettez-le sécher au four dans un petit pot. Avec les deux couillons d'un lièvre et le foie d'une colombe, réduisez le tout en poudre fine et faites-en avaler à la personne sur qui vous aurez quelque dessein, environ la quantité d'une demi-drachme et, si l'effet ne suit pas à la première fois, réitérez jusqu'à trois fois et vous serez aimé.

*

Comme il pourrait se faire que la femme se dégoûte de l'homme s'il n'était pas robuste dans l'action de Vénus, il faut composer un baume de la cendre du stellion, d'huile de millepertuis et de civette et en oindre le grand doigt du pied gauche et les reins, une heure avant que d'entrer au combat et l'on en sortira avec honneur et satisfaction du partenaire. La pommade

composée de graisse de jeune bouc avec de l'ambre gris et de la civette produit le même effet si on frotte le gland du membre viril, car cela produit un chatouillement qui donne un merveilleux plaisir à la femme dans l'action du coït.

POUR NOUER L'AIGUILLETTE

Ayez la verge d'un loup nouvellement tué et, étant proche de la porte de celui à qui vous voudrez jeter ce sort, vous l'appelerez par son propre nom, et, aussitôt qu'il aura répondu, vous lierez ladite verge de loup avec un lacet de fil blanc et il sera rendu si impuissant à l'acte de Vénus qu'il ne le serait pas d'avantage s'il était châtré.

CONTRE LE CHARME DE L'AIGUILLETTE NOUÉE

Nos anciens assurent que l'oiseau que l'on appelle pivert est un souverain remède contre le sortilège de l'aiguillette nouée, si on le mange rôti à jeun avec du sel bénit ; si on porte un anneau dans lequel est enchâssé l'œil droit d'une belette ou si on respire la fumée de la dent brûlée d'un homme mort depuis peu, on sera pareillement délivré du charme. Si l'homme et la femme sont affligés de ce charme, il faut, pour en être guéris, que l'homme pisse à travers l'anneau nuptial que la femme tiendra pendant qu'il pissera.

Grand Albert



LE CORPS GLOUTON

Pour l'amour je n'ai qu'une envie véritable : que mes poumons éclatent, qu'ils se gonflent brusquement, énormes, impossibles, et, juste au bon moment, qu'ils explosent — lambeaux collés aux murs denses et pesants, mais moi plus clair, plus vivant, lavé, et le cœur à nu dont les battements lents maintenant vibrent sur le sexe de l'autre.

(Le cœur, le cœur si caché sous tant de vêtements — méchantes soutanes qui pèsent sur sa fragilité, sur lui si frêle.) Et la gorge, la trachée : qu'elle aussi soit mise vif, que l'extase tranche à sec les trop lourdes chairs qui l'enserrent. Qu'elle apparaisse ! neuve, prête, tendue dans sa fixité de corde à piano.

Et tout s'emmêle en vase fantastique : dans le lit, tuilé, les draps d'abord rabattus sur nos corps en émoi font comme la nouvelle peau, qui contient le double jeu d'organes désormais libres, qui chuintent ou déboulent, surfaces tournoyantes autour d'un épice centre imperturbable. La langue tâtonne les glandes et l'os des genoux et le creux des aisselles, et les formes se mélangent et se brouillent et se combrent, voilà d'autres trous, vite remplis par d'habiles combinaisons, et tout est beau dans ce grand corps si mouvant, guéri, pétant la santé, encore jamais sondé jusqu'à son tuf miraculeux. Feulements dans l'espace labile.

Alors, tout à trac, arracher les draps, grande goulée pour ces sacs d'organes nouvellement lavés par leur jeu mutuel, claque d'air frais, merveilleuse boucherie non contondante, oh non, et sur l'égal, des boules d'amour pur, rayonnantes du sang nouveau qui les anime et les redresse, boules qui s'emballent et s'enroulent dans les frissons de la sueur maintenant glissante, brillante, pissante, propice à toutes les dynamiques... Amour : tout toucher est extase, tout contact, explosion.

Les éclats partent partout, brandons grenat qui gicent hors du feu pétaradant pour mourir aussitôt dans la nuit allumée, derechef vains dès que jaillis du vivant fumeron qui ondoie là, au centre de fameux soleils.

Car pas un seul organe désormais ne reste extrémité : pieds et têtes, mains et coudes, tous les angles, tous les bouts se rassemblent en un seul point, total énorme, génial agité qui braisoie au rythme des fluides du dedans... "Un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part", désintégrée dans le beurre salé de la joie. Tous les liquides, la sueur, le sperme, les larmes, toutes les humeurs, de l'anus, de la toche, minuscules roulements chimiques, font grande huile où s'aiment à l'aise les parties de ce grand corps glouton, les poisons merveilleux hurlant leur joie de la noyade dans ce vaste raz-de-marée magique qui grossit plus qu'un bœuf les limites maintenant niées du corps tonitruant, tout y entre, happé comme par les vulves gonflées — qu'elles bouillissent ! — quand elles exsudent.....

C'est là que patatras ! la bonne bête à deux dos déflagre, ailleurs, lentement amenée à résipiscence jusqu'au

recommencement de tout.

Tom Pinoku



Vive Zému !

Mais c'est qu'elle me crame, avec ses yeux plantés, là, dans les miens !

Qu'elle me lancine, qu'elle me cafouille, qu'elle me squatte ! Qu'elle me brise les tirelires !

Qu'est-ce qui se passe ? J'ai du chocolat chaud qui me flue les veines, du caramel mou qui me tornade les jambes !

Mais c'est qu'elle réveille mes loups, qu'elle affame mes orphelins, qu'elle colmate mes veuves !

Mais c'est qu'elle me flanque des venins, qu'elle me noue des promesses mercenaires, qu'elle assèche mes marigots !

Impérialisme torride, invasion éclair, commandos moites ! Envies forcées de savanes à pleines mains, de hoggar à pleine bouche, de pistes à pleins pots !

Ça y est, elle m'empoigne les rides, elle pioche dans mes hontes, elle sabote mes coups fourrés ! Elle m'enlise les cartes ! Elle me brouille les pirates !

Ça y est, j'ai le corps qui crie ses noyades, la tête qui lèche ses ventouses, l'ombre qui gigote ses trottoirs ! Tapis flambe, bouteille cingle, papier mouille !

Mais c'est qu'elle me pochtronne ! Qu'elle me carbure le palpitant ! Me cargue les fatigues !

Me houle les songes ! Me suinte les paniques !

Mais qu'est-ce qu'elle fait ? C'est quoi ces ongles qui me décortiquent les cinq sens, ces sirops qui me gicent de la mémoire, ces czars qui me photographient les larmes ?

Mais qu'est-ce qu'elle fait, je vais encore calciner mes navires ! Je vais encore scotcher mes orgies, sonder mes draps, déchirer mes coussins !

Ça y est, elle me roule sous sa table, me repeint les cicatrices, me touille les glandes, me tringue les neurones !

Ça frôle Poasis, ça chatouille les tatouages, ça triture les alcools ! Du shimmy dans le fou rire, des hublots dans le désert, des poignards dans la neige !

Ça y est, elle me visse des allumettes sous le pull, elle me rive des naufrages sous la ceinture, elle me cheville des vertiges à même les mirages !

J'ai l'air de quoi ? Qu'est-ce que je peux faire, à quoi ça va ressembler, qu'est-ce qui va se passer ?

C'est quoi, ces ronds de chapeau ? C'est quoi, ces fourmis rouges ? Ces roses des sables, ces totems, ces coquillages ? Ces statues narquoises ? Chelou, relou, zarbi ?

Y a pas, elle me renverse les rescousses, elle me démonte les renforts, elle me terrasse les places-fortes !

Y a pas, elle me numérote les abattis, elle me récupère les hardes, elle me bricole les ossements !

Y a pas, elle me pimpe les fantômes, elle me requingue le Léthé, elle me ravaude les frissons !

Y a pas, c'est fait, j'ai l'air d'un brouillon corsaire, d'un hobo démasqué, d'une lame de Möbius !

Et maintenant, maintenant, c'est fait, des orages à la fenêtre, des insomnies de contrebande, des palmiers dans le calendrier !

C'est fait, l'air d'une boussole démontable ! L'air d'un rat de Hameln ! D'un sphinx aphone, d'un gnome patraque, d'un papillon dans un incendie de forêt !

C'est fait, le piège dans la ruche, le lait sur la peau, la mèche à ses yeux !

Et maintenant, maintenant, la nitro sous les doigts !

Ça y est, c'est fait, y a pas, maintenant, j'ai l'air de quoi ?

Jimmy Gladiator



vive l'a-mur

Comme son nom l'indique, l'a-mur est un sentiment qui ne supporte pas les murs, ces murs que le goût de la propriété, la disette sentimentale et la misère sexuelle dressent entre les êtres. On emploie amur par opposition à « amour », mot que l'o rend mol. Am et ur, quand les sépare la lettre ronde, dessinent bien la position du couple tourné vers le vide de son nombril, et isolé par lui. En s'emplantant d'amour, l'ardent amant n'a plus de tripes, mais du mou.

MORT AUX MARIÉS

POURQUOI suis-je particulièrement révolté par le folklore du mariage (en Occident du moins, puisque ailleurs, l'exotisme fait passer bien des choses), alors que je suis prêt à subir celui des funérailles (quand le défunt ne m'a pas laissé son propre rite de séparation) et même à profiter de l'occasion de s'empiffrer qu'offrent un baptême ou une circoncision ? Ah ! les piètres alibis qu'on fournit pour convoler en milieu non-conformiste ! (la dernière fois que j'ai exigé des explications, la jeune femme m'a assuré qu'elle avait voulu « jouer avec le signifiant mariage » et comme j'insistais, elle s'est évanouie).

Ce qui me révolte, dans cette cérémonie, c'est le marquage mutuel qu'elle mime : « au-delà de cette limite, plus personne n'aura le ticket ». Comme j'ai pour programme de ne plus m'appartenir, ce qui me dégoûte, ce n'est pas : « je suis à toi, tu es à moi... », mais bien le sous-entendu : « ...et à personne d'autre ! »

J'entends ricaner les repentis de la libération sexuelle, les évadés des communautés tuyaux-de-poêle, les déçus des annonces Libé, les ménopausés de la passion, les psychanalysés raisonnables et l'amicale des progénitures traumatisées : « Ah non, il va pas nous ressortir la critique du couple ! Remplissez-lui son shilom, et qu'il la ferme ! ». Taisez-vous, vous ! A la niche, caniches qui vous êtes rêvés loups affamés de débauches, mais pas assez fort pour crever l'oreiller ! Vous vous êtes réveillés de l'immense songe où l'on bâtissait, à trois, quatre ou douze complices, des tours de Babel de sentiments, vous avez fui ces constructions délicates qu'il aurait fallu tramer d'une matière plus légère que la toile d'araignée, et que nous avons salopées à coup de ratages psycheux, de bricolages piteux, de compromis anxieux, vous vous êtes tirés de là pour têter le bromure du réalisme.

J'espère bien que je serai toujours l'hirsute qui bondit sur les tables des banquets célébrant l'enregistrement officiel d'une conjonction d'organes, que je serai le dépenaillé qui défouraille contre les couples pas mariés mais tout comme.

DISCOURS DE L'A-MUREUX

LE DÉSIR est à la fois désir de l'autre, et désir du désir de l'autre. Le paradoxe du désir est dans ce qui l'anime : le fantôme de la fusion jamais complètement réalisée, et qui a besoin de ne pas l'être. Car cet élan qui me porte à m'emparer de l'autre, à découvrir toujours en lui de nouvelles terres affectives et sensuelles, cet élan ne subsiste que par son inachèvement même. Ce que je désire en toi, c'est que tu es autre, c'est cette *terra incognita* qui fait de toi un autre. Et qu'est-ce que cette part de toi qui toujours m'échappe et m'attire en toi, sinon ton désir libre, libre de te porter sur un autre que moi ?



Un désir qui parviendrait à recouvrir l'autre tout entier le fonderait dans le même, l'indifférenciation et la mort. Mort réelle des amants qui vont jusqu'au bout : cela se voit surtout dans la littérature. Morne mort du désir refermé sur la sécurité du couple : cela se voit chaque jour. (Après quoi, il faut encore comprendre que le duo à vie de deux personnes peut préserver le désir, pourvu que celui-ci maintienne sa part de liberté : mais la liberté est sans doute plus difficile à percevoir quand elle demeure indéfiniment potentielle...)

Cependant, celui qui n'a jamais cru qu'il allait mourir en découvrant que l'être aimé en désirait un autre, celui-là ne sait pas ce que c'est qu'aimer. Car un amant sans jalousie est comme un théoricien sans paradoxe : un médiocre sujet. Dans la jalousie, il y a du narcissisme blessé : qu'il crève, mais il y a aussi l'extrémité du paradoxe du désir : je t'aime parce que tu es autre, et tu n'es jamais autant une autre que lorsque tu jouis avec quelqu'un qui n'est pas moi, et que je suis, de l'incandescence de ton désir, irrémédiablement exclu.

IMPASSE DU DÉSIR

DE CE POINT de départ nécessaire mais insuffisant, on se précipite en d'innombrables impasses. La route barrée du néo-moralisme de la transgression obligatoire, qui oblige, comme on sait, à de tristes retours en arrière. La voie sans issue de la psychologie, des interminables enclaves de mouches sur les angoisses d'exclusion qui finissent par exclure, de la distinction théologique entre « rapports privilégiés » et « simples aventures », de tout ce débagouli de merde dont nous avons le plus grand mal à nous défaire quand nous causons sentiment. Sans oublier le chemin impraticable des accommodements foireux : « tu fais ce que tu veux, mais je veux pas le savoir » (moyennant quoi, chaque fois qu'il sort, je tremble) ou bien : « d'accord, mais pas avec mes amis » (moyennant quoi, elle ne trouve à baiser que des sales cons), et ainsi de suite.

Soyons-en sûrs, nous ne nous épargnerons aucune misère. Ne prétendons pas à plus de bonheur que les couples boulonnés, puisque après tout, l'anesthésie a ses charmes. Je me flatte, quant à moi, d'une seule réussite, mais qui n'est pas rien : j'ai rencontré suffisamment de gens dignes d'une société sans appropriation privative pour ôter tout sens, dans la réalité de ma vie, à un mot sur lequel s'est pourtant bâti une bonne part de la littérature universelle, à un mot qui a représenté bien des sueurs et des larmes pour des millions de gens : c'est le mot « cocu ». Mais il a fallu pour cela donner au mot « fidélité » un sens infiniment plus profond et plus beau que celui qu'on lui accorde généralement.

SQ (Je vous le demande)



Fureur, reproches amers, menaces et sommations de sortir de là.



M. C. obtient son pardon contre une promesse d'amour ardent suivi de mariage dès le jour même, et signée sur papier timbré.



M. C. s'efforce par la méditation de recouvrer un amour ardent et prend de bonnes résolutions.



M. Cryptogame se flatte d'avoir bonifié sa passion et essaye diverses formules d'amour ardent.



M. C. se rend à la noce tout pare.



M. C. ayant rencontré une tulipe, ses bonnes résolutions chancelent et il reprend son amour ardent pour l'histoire naturelle.



M. C. enveloppé d'un manteau parti décidément pour l'Amérique.



Priap's band

Le culte d'Adonis dégénéra en culte à Priape, qu'on représentait avec un organe masculin exagéré. Les statues de ce dieu figuraient partout : dans les jardins, sur les chemins, dans les maisons particulières. Les courtisanes l'adoraient de jour et sans voile. Les jeunes épousées, avant d'être livrées aux embrassements de leurs maris étaient religieusement conduites par leurs parents vers l'idole de Priape, et la tête couverte d'une voile, elles s'asseyaient sur la forme très saillante que présentait cette figure. (...) Les femmes mariées se soumettaient à cette pratique, sans doute afin de détruire le charme qui les maintenait dans un état de stérilité ; mais plus aguerries que les jeunes épousées, leur dévotion s'étendait plus loin. On voyait des femmes, aussi dévotes que lubriques, offrir publiquement à Priape, autant de couronnes que de sacrifices leurs amants avaient fait à leurs charmes. Elles les appendaient à l'énorme phallus de cette idole et cette partie saillante en était quelquefois totalement garnie. C'est ainsi que l'épouse de l'empereur Claude, la célèbre Messaline, après être sortie victorieuse de quatorze athlètes vigoureux, se fit déclarer invincible, en prit le surnom et, en mémoire de ces quatorze succès, fit au dieu Priape l'offrande de quatorze couronnes. D'autres lui faisaient hommage d'autant de phallus en bois de saule qu'elles avaient vaincu d'hommes dans une nuit.



Armand

Pour les Grecs anciens, c'est un petit pénis qui était beau et objet d'admiration : les hommes vieux et laids, les barbares, les esclaves, et bien entendu les satyres à l'horrible visage, ceux-là sont représentés avec des testicules et un pénis très développés et volumineux. Selon Aristophane, l'éducation correcte aura pour effet d'apporter au jeune homme un petit pénis : « Brillant et frais comme une fleur, tu passeras ton temps dans les gymnases... Tu auras toujours la poitrine robuste, le teint clair, les épaules larges, la langue courte, la fesse grosse, la verge petite. Mais si tu pratiques les mœurs du jour, d'abord tu auras le teint pâle, les épaules étroites, la poitrine resserrée, la langue longue, la fesse frêle, la verge grande... »



LES DAYAKS de Bornéo se transpercent l'extrémité du pénis, à travers la fosse naviculaire, pour y adapter une cheville terminée de chaque côté par des touffes de poils rigides en forme de brosse. Avant de se donner, les femmes, par certaines ruses, certains gestes traditionnels, indiquent la longueur de la brosse qu'elles désirent. A Java, on remplace cet appareil, appelé ampallang, par un fourreau, plus ou moins épais, de peau de chèvre. En d'autres pays, ce sont des incrustations de petits cailloux qui font du gland une masse bosselée ; et ces cailloux sont parfois substitués par de minuscules grelots, si bien que les hommes font, quand ils courent, un bruit de mules, et que les femmes attentives jugent de leur valeur d'après l'intensité de leur musique sexuelle. (...) Ces artifices, qui nous paraissent singuliers, ont certainement été créés à l'instigation des femmes, puisque ce sont elles qui en profitent. Les mâles s'y sont soumis, heureux sans doute de se délivrer ainsi, au prix d'une souffrance passagère, de la terrible lascivité de leurs femmes. Râclées, écorchées par de tels instruments, elles doivent, au moins pour quelques jours, fuir le mâle et caver en silence leurs souvenirs luxurieux.

Rémy de Gourmont

PUBLICATIONS REÇUES

L'ARBRE EST DANS LA GRAINE, n° 3, mai 91. Critique sociale, anarchie, rap et poésie. Sur l'après-Golfe et les banlieues. Contact : Thérèse Halsouet, cité Jules Auffret, Tour 7, Apt 7161, 93700 Drancy.

BIBLIOTHEQUE DES ÉMEUTES, bulletin n° 2, mai 91. Rapport d'activité et statistiques pour 1990. Chez Abreba Solneman, 17 rue Milton, 75009 Paris.

BLACK IROQUOISE, n° 1. Chez C. L., BP 135, 87004 Limoges cedex. Fanzine libertaire.

LE BRULOT. Fidèle au poste, Gustave Arthur Dassonville sort son 298^e numéro de commentaires acides de l'actualité. 30 bis rue Molière, 93170 Bagnolet.

ET CETERA. Correspondencia de la guerra social. C/ Rec Condal, 18 Barcelona. Au menu : « Los superhombres y los cocodrillos », « Una guerra esta tapando otra », « Las luchas en Francia durante 1990 », etc.

MIDNIGHT NOTES. box 204, Jamaica Plain, Mass. Etats-Unis d'Amérique. « The work/energy crisis and the apocalypse ».

LE MUSICIEN EXÉCUTE LE REQUIEM AU 38 SPÉCIAL, n° 24, juin 91. Fanzine violent. Ecrire à Mordicus.

RUPTURES, n° 46, 15 avril 91. Bulletin de l'Organisation communiste libertaire d'Île de France. Long dossier « Ras les patrons ».

SOUS LA PLAGE, LES PAVÉS, n° 6, avril-mai 91. BP 273, 38407 St Martin d'Heres cedex. Revue d'information libertaire sur l'Irlande, Berlin, Lyon, l'ex-Yougoslavie, l'Amazonie, la Patagonie et patati et patata.

LA VÉRITÉ. Journal de l'extrême. « Tout sur la course de radeaux sur le lac de Montibel ». La Vérité, 09350 Campagne sur Arize.

LE COMMUNISME C'EST AVANT TOUT L'ORGIE

JE NE CITERAI qu'un seul exemple en fait d'orgie amoureuse. Je choisis le plus approprié aux préventions civilisées. C'est l'orgie de musée qui ne procure pas la possession mais seulement les plaisirs de vue et d'attouchement, ennoblis par le prestige de l'amour des arts et de la simple nature.

Tous nos moralistes cherchent à exciter en nous l'enthousiasme du vrai beau. Si nous attachons tant de prix au beau idéal que nous représentent les ouvrages de l'art, si une statue malgré sa nudité, comme l'Apollon ou la Vénus, excite notre enthousiasme, vingt statues de même perfection en exciteront davantage et l'aspect de vingt belles femmes nues devra nous charmer encore plus que l'aspect de vingt statues qui, n'étant pas plus parfaites en formes, auront du moins l'avantage de joindre une belle âme à un beau corps.

Laisant à part toute idée de cynisme et, sans parler des avantages matériels qu'à une belle femme sur une belle statue, nous supposons une population exercée tout entière aux arts comme les Harmoniens qui tous seront ou praticiens ou amateurs éclairés en fait de peinture et de sculpture.

Déterminons donc le mode selon lequel l'orgie sera réglée sur l'enthousiasme de l'art ; il consistera à n'admettre que les beautés dignes pour servir de modèle et telle sera en Harmonie la composition de l'orgie de musée ou exposition de la simple nature.

Une femme qui n'aura de beau que le buste ne découvrira que le buste. Telle femme qui n'a de belle que la gorge n'expose que la gorge et se revêt par en bas. Telle qui ne brille que par la ceinture n'expose que la ceinture et se vêt par en haut ; celle qui n'aura de beau que la croupe, la chute des reins ou même la cuisse ou le bras ne découvrira que cette partie ; telle qui se croit bonne à être vue en entier paraît tout à fait nue. Ainsi des hommes. Chacun étalera ce qu'il jugera digne de servir de modèle aux artistes.

Outre cette exposition l'on pourra négocier pour le lendemain des orgies qu'on assortira d'une manière satisfaisante et où l'on obtiendra la pleine jouissance des beautés que l'on aura remarqué à l'exposition.

De telles réunions en Civilisation ne seraient que des assemblées cyniques parce que le goût et la connaissance des arts n'y est point générale. Il n'est donc pas étonnant que le mot d'orgie amoureuse ne présente que des idées de crapule à exercer en secret.

On pourra objecter que l'amour s'oppose à pareille exposition, mais ceux qui seront en amour exclusif ne s'y rendront pas. Rien n'est forcé en Harmonie et souvent le tourbillon exprimera des regrets sur l'absence de telle personne que l'amour égoïste et la jalousie empêchent de figurer au musée.

Charles Fourier



L'emploi du temps (2)

C'est le secret le mieux gardé du monde, et pourtant tout le monde est au courant. La Télé, l'École, l'Eglise, la Mosquée, la Synagogue, les gens importants et les parents responsables, tout et tous conspirent pour cacher ce que, pourtant, tout le monde sait et vérifie sans cesse : le travail nous emmerde. Parfaite incarnation de l'abrutissement moderne, les cadres et ceux qui les imitent cherchent à refouler l'évidence, mais beaucoup d'autres, en particulier parmi la jeunesse dont le dressage n'est pas achevé, proclament haut et fort ce que disent tous les regards aux heures de pointe : *rien ne sert d'être vivant le temps que l'on travaille.*

L'INTRODUCTION massive des nouvelles technologies dans l'entreprise a profondément modifié l'organisation du travail dans les pays développés et les conditions de sa critique (cf. *Mordicus* n° 4). La première conséquence de cette modernisation est l'exclusion des couches les moins qualifiées des circuits du travail productif. L'essentiel des applications de la « révolution micro-électronique » est encore à venir, en particulier dans le domaine de la « productive », c'est-à-dire l'intégration informatique de l'ensemble du circuit productif, depuis la conception du produit jusqu'à sa distribution, éliminant toute autre fonction que la maintenance du circuit. On peut imaginer l'ampleur des suppressions d'emplois à venir. La création d'emplois dans les services (serveurs, gardiens, personnel de nettoyage, domestiques...) n'est pas capable d'absorber ce chômage structurel massif, ce qui signifie que des millions de personnes, échappant au circuit de la valeur, sont condamnées à vie à recevoir les miettes du surproduit global induit par l'automatisation. Selon une étude syndicale allemande, à la fin du siècle, la moitié de la population active des pays développés devrait être au chômage total ou partiel. Les 50 % restant étant partagés pour moitié entre travailleurs permanents et qualifiés d'un côté, et travailleurs précaires dans les entreprises de sous-traitance et de service de l'autre (cf. André Gorz, *Métamorphoses du travail, Quête du sens*, Galilée, 1988).



sain que tout autre. Incapable d'absorber les coûts de cette résistance au travail, le gouvernement envisage de s'attaquer au système d'allocations, au risque de remettre en cause la paix sociale qu'il était parvenu à instaurer grâce à lui. En France, la « formation des bas niveaux de qualification » est devenue la tarte à la crème du gouvernement socialiste. La mise en place du RMI en 1989 était ainsi censée inciter les chômeurs à se requalifier pour répondre aux nouveaux besoins du marché. Deux ans plus tard, le volet « insertion » ne touche qu'une partie infime des 500 000 RMIstes.

L'existence d'un volant important de chômeurs n'est pas un danger en soi pour le capital, comme l'ont montré de nombreux précédents historiques. Ce qui est nouveau, c'est d'une part que le chômage se développe au-delà de toute crise conjoncturelle, comme en témoigne l'allongement de sa durée moyenne ; d'autre part, que son développement s'accompagne d'un refus grandissant du travail. De nombreux chômeurs ne veulent plus s'intégrer alors que de toute façon ils sont devenus inintégrables. Les héritiers de la classe ouvrière refusent le travail subi par leurs parents au moment où la société ne peut plus leur en fournir. Le chômage a longtemps été ressenti comme un déshonneur en milieu ouvrier, à une époque où existait encore une identité ouvrière. En l'absence d'autres liens sociaux, les rapports de travail, c'est-à-dire le travail lui-même mais aussi et surtout les relations de camaraderie et de lutte tissées autour de lui, constituaient un ersatz de communauté. Ce temps est révolu. Exclue de la « communauté du travail », chômeurs et précaires commencent à trouver dans la révolte d'autres formes communautaires, même si celle-ci reste sans projet.

OISIVE JEUNESSE

L'exclusion prend une telle ampleur que l'Etat ne peut plus espérer en limiter les effets par l'arsenal classique du « traitement social ». Plus prospère et plus avancée que ses voisins européens, la Hollande a ainsi tenté, dès 1967, d'intégrer ses inadaptés en leur permettant de profiter d'une substantielle indemnité pour incapacité au travail. 885 000 personnes (sur 7 millions d'actifs) en bénéficient aujourd'hui, contre 200 000 prévues initialement. Ce phénomène se conjugue à un absentéisme qui touche quotidiennement 9 % des salariés. Chaque année, 100 000 personnes rejoignent ces paresseux sans complexe, ceci dans un pays réputé plus



Tout vice vient d'oïveté. Tandis que le travail ne joue plus sa traditionnelle fonction de maintien de l'ordre, flics et vigiles font du « traitement social » et *Le Parisien* peut titrer : « Prisons : le marché du siècle ». Aujourd'hui les banlieues flambent. L'entreprise démocratique s'inquiète. Qu'en sera-t-il demain, lorsque les exclus ne seront plus à la périphérie de la société, mais deviendront la majorité ?

VOYAGE AU PAYS DE LA PEUGE

« Nous avons modifié le paysage géographique, nous avons modifié le paysage industriel, modifié le paysage humain (...), car notre règle, c'est de faire davantage de voitures avec moins de personnel. » L'homme qui parle ainsi, dessinant de sa baguette magistrale l'usine de l'an 2000 en carton-pâte, c'est le directeur du centre de production de Peugeot-Sochaux.

Le premier mérite du film de l'agence Agence IM'média* est de montrer le cauchemar totalitaire du travail « à la japonaise », fondé sur l'identification absolue de l'individu à l'entreprise : « Ici, il n'y a pas d'individualité », dit fièrement le directeur. L'individu est à la fois obligé de s'impliquer complètement dans son travail et en même temps de se nier tout aussi complètement dans le groupe, cellule de base de l'entreprise, organisée à la manière d'« une équipe de sport, une équipe qui doit gagner ». Comme le prévoit la « Charte d'engagement personnel des ouvriers », le port de l'uniforme est obligatoire, c'est un uniforme vert lézard, « choisi par le personnel », que les travailleurs doivent entretenir eux-mêmes, sous peine de sanction. Le droit à la parole, revendiqué par les ouvriers, est récupéré et réintégré dans le circuit productif par la direction, à travers les cercles de qualité, eux aussi obligatoires. Des primes sont accordées aux équipes les plus créatives, les plus présentes, les plus efficaces, les plus propres. Inversement, les équipes les moins rentables sont pénalisées. Si quelqu'un s'absente ou ne travaille pas correctement, le chef n'intervient pas, « c'est au groupe de l'engueuler ». Dans cette usine silencieuse et verte, les petits bonshommes verts n'ont plus une minute inutile, car les spécialistes ont fait la chasse aux temps morts, c'est le robot qui se déplace vers l'opérateur et qui lui ordonne chaque geste.

Le deuxième intérêt du film est de montrer les effets de la nouvelle organisation du travail sur la conscience de classe : la modernisation du centre de production de Sochaux a entraîné un « dégraissage » (toute l'horreur du travail-marchandise est contenue dans ce mot) de près de la moitié du personnel. Le déplacement des ouvriers de l'ancienne usine du nord vers l'usine automatisée du Sud s'est accompagné d'un effacement de toute la mémoire ouvrière accumulée au cours de plusieurs décennies de luttes (« Est-ce que les graffitis vont réapparaître dans les chioottes au Sud ou pas ? » se demande un ancien).

Les OS n'ont pas disparu, mais ils ont perdu leur rôle stratégique dans la production. Comme le dit le directeur, un « matelas » de personnel intérimaire permet d'amortir les aléas du marché et, le cas échéant, de remplacer les ouvriers en grève. Ces intérimaires (13 % à Sochaux, mais jusqu'à 30 % du personnel dans certaines entreprises Peugeot) sont les nomades de la société moderne, des nomades qui doivent se déplacer sans cesse parce qu'ils ne sont chez eux nulle part : « Aujourd'hui, je suis là, demain on verra bien. J'en sais rien, j'est pas moi qui fait ma vie ! Elle est toute tracée. »

Ce sont les ouvriers professionnels qui tiennent le rôle stratégique naguère détenu par les OS. Ils considèrent leurs nouvelles qualifications comme un facteur d'autonomie. Leurs revendications portent essentiellement sur la revalorisation du salaire en fonction de ces nouvelles compétences, ainsi que, dans une moindre mesure, sur la remise en cause d'une maîtrise devenue visiblement parasitaire.

La haine du travail n'a pas disparu, elle s'est même avivée au contact des nouvelles servitudes. Elle transparait dans cette revendication de « dignité » qui revient comme un leitmotiv tout au long de la grève de 1989, tandis que les bandes magnétiques de la direction répètent inlassablement dans les haut-parleurs : « Votre dignité, c'est le travail. Votre place est à l'atelier », mais elle s'exprime surtout par des pratiques individuelles : refus pour certains de signer la Charte ou de porter l'uniforme, « délinquance au poste de travail » et absentéisme, remise en cause de l'idéologie du travail et des syndicats, en particulier chez les jeunes ouvriers. Comme le dit l'un d'eux : « Esclave un moment, ça va, mais après, ça s'arrête là ». Le capital n'est pas près d'être aimé.

* Voyage au pays de la Peugeot, IM'média, 38 rue des Maronites, 75020 Paris. Le synopsis du film est disponible en brochure.

LA CHARTE D'ENGAGEMENT PERSONNEL DES OUVRIERS

- Je respecte les principes du groupe
- J'entretiens de bonnes relations avec le groupe et avec ma hiérarchie
- Je suis présent au travail
- Je suis disponible et je m'organise en conséquence
- Je porte mes vêtements de travail de façon soignée et je les entretiens
- Je participe, au minimum, à un groupe de travail
- J'aide à l'analyse de mes problèmes et je propose des améliorations
- Je me forme et j'en fais profiter mes collègues
- J'aide le membre du groupe en difficulté
- Je fais mes opérations sans défaut, sinon je le signale
- Je fais des efforts pour être mobile
- A l'extérieur, je contribue à la bonne image de marque de l'entreprise

seront plus à la périphérie de la société, mais deviendront la majorité ?

La dualité de l'évolution en cours explique que la déliquescence de l'idéologie du travail dans la jeunesse issue de l'ancienne classe ouvrière coexiste avec son hyper-valorisation parmi les travailleurs les plus qualifiés. Mais même les cadres, qui constituent le modèle d'identification à l'entreprise que l'utopie capitaliste rêve d'étendre à tous les salariés, ne parviennent pas à se dissimuler complètement la misère de leur condition de « travailleur total », ce que prouve à l'évidence la crise de la motivation dont rendent compte les revues de management. Quant aux autres travailleurs, ils n'ont aucun des « privilèges » qui pourraient leur permettre de se prendre pour des entrepreneurs. La modernisation est pour eux synonyme de dépendance accrue à l'égard de la machine, de précarisation, de concurrence et d'isolement face à l'employeur. La relative paix sociale qui s'est emparée ici des salariés depuis une dizaine d'années ne doit pas nous tromper. Nous sommes dans une période charnière, qui doit digérer l'effondrement du mouvement ouvrier pour creuser sa route dans les failles qui surgissent de cette modernisation même.

NOS AMIS LES VIRUS

Le travail s'est individualisé, les anciennes solidarités entre les travailleurs affaiblies, mais les possibilités de sabotage, de paralysie ou de détournement de la production se sont en même temps démultipliées du fait de l'interconnexion des fonctions. Les réseaux sont devenus les points vitaux de l'entreprise. On sait les dégâts que peuvent causer l'introduction de virus ou simplement de données erronées dans un système informatique. La production en « flux tendus », c'est-à-dire l'optimisation du circuit de la marchandise, de sa conception à sa distribution, au moyen notamment de l'élimination des stocks, peut être paralysée par une rupture même brève de la distribution. Ainsi une grève de cheminots, annulée *in extremis*, menaçait récemment de paralyser en 24 heures l'ensemble de l'industrie américaine. De même, la politique du « zéro défaut » dans la fabrication peut amener un incident mineur à remettre en cause l'ensemble d'une production, voire le marché d'une entreprise sous-traitante. Les ouvriers de la General Motors avaient déjà fourni il y a une vingtaine d'années un bel exemple d'identification au projet d'entreprise en prenant un malin plaisir à mettre au rebut, au nom de la « qualité totale », des moteurs qu'ils avaient sabotés en amont de la chaîne.

L'autonomie des tâches et l'affaiblissement des hiérarchies intermédiaires peuvent dans certains cas, favoriser l'impunité de telles initiatives. Plus modestement, le caractère de plus en plus abstrait du travail permet, surtout dans le tertiaire, de détourner partiellement en se livrant, durant le temps qui lui est imparti, à des activités moins futiles (comme écrire contre le travail, par exemple). L'entreprise est pratiquement impuissante face à cette réappropriation du temps et des outils de travail, car elle est souvent ressentie par ses auteurs, à la différence de la « perruque » traditionnelle, comme un prolongement quasi « naturel » de la dissolution de la frontière entre vie professionnelle et vie privée.

L'HEURE DE LA SORTIE

La restructuration capitaliste et l'effondrement des « forteresses ouvrières » qui l'a accompagnée ont provoqué en France une désyndicalisation massive qui a dans un premier temps augmenté la marge de manœuvre du patronat. L'affaiblissement des partenaires syndicaux menace pourtant de se retourner contre le capital en favorisant l'apparition d'une opposition directe des travailleurs, incontrôlable par un encadrement spécialisé. Les coordinations apparues ces dernières années en France ou en Italie dans les grandes entreprises de services, des transports ou de la santé par exemple, montrent que la restructuration capitaliste rencontre encore dans certains secteurs une résistance collective. Isolées sur le terrain revendicatif, ces coordinations ne peuvent pas dépasser le terrain du corporatisme « radical ». Leur principal mérite n'en reste pas moins de créer les conditions d'un dialogue direct entre les travailleurs, de leur permettre de s'affirmer comme communauté face au capital. L'inquiétude du patronat devant cette menace est telle que les grandes entreprises cherchent aujourd'hui à inciter les travailleurs à se syndiquer, sur le modèle du groupe AXA qui remet à ses employés un « chèque syndical » à reverser au syndicat de leur choix.

On peut cependant penser que ces formes de lutte sont des survivances du mouvement ouvrier et qu'elles finiront par disparaître avec la restructuration qui commence à gagner le service public lui-même. L'avenir du capital est à la flexibilité et à l'éclatement de l'entreprise. Les travailleurs ne pourront résister à l'offensive du capital sans sortir, eux aussi, de l'entreprise, sans remettre en question l'ensemble de la société.



Au réformisme parcellaire des organisations ouvrières moribondes succède déjà un projet de réforme global du système. André Gorz, ex-stalinien flirtant avec l'écologie et recyclé aujourd'hui au ministère du Travail, propose ainsi un partage et une réduction massive de la durée du travail, qui résulteraient d'une socialisation des profits produits à l'échelle de la société par l'automatisation. Les économies de travail réalisées seraient redistribuées à la collectivité, indépendamment de la valeur du travail individuel, sous forme de « salaire social ». Gorz y voit la possibilité d'élargir en douceur les sphères échappant à l'économie, les hommes se libérant progressivement de la contrainte du travail pour se livrer aux délices de l'autogestion de la vie quotidienne. Ainsi, la production marchande ne serait plus l'ennemi de l'activité, mais son instrument, comme si *ce qui a été volé dans le travail pouvait se retrouver dans la soumission à son résultat.*



Les travailleurs précaires ou les pauvres au chômage ne sont pas plus les messies de l'émancipation humaine que ne l'étaient les producteurs directs de Marx. C'est pourtant de la rencontre de leur révolte que peut naître un projet capable de dépasser l'alternative du travail et du chômage, le double visage du temps-marchandise, sur lequel se lit l'absurdité d'un monde où l'emploi du temps s'affirme pleinement comme négation de l'activité. Les regards aux heures de pointe n'ont pas dit leur dernier mot.

Alfred

LETTRE OUVERTE À M. JEAN-MARIE RAUSCH, MAIRE DE METZ

Monsieur,

Une presse que je lis avec quelque retard sur son rythme de parution (ce qui permet d'en mieux goûter le ridicule) m'apprend que d'aucuns s'offusquent de votre décision d'instituer, dans vos services municipaux, une prime au « présentisme » dont seraient évidemment exclu(e)s les employé(e)s qui auraient l'idée si peu « performante » de tomber malades, d'avoir un accident de travail, d'attendre un enfant ou de suivre un « congé formation » (en effet, qu'ont-ils besoin d'être « formés » pour ce qu'ils font ?). Ils s'offusquent également que ce soient les « chefs » qui aient toute latitude de décider qui aura droit à cette carotte et qui en sera privé.

Comme si le salariat avait jamais pu signifier que les salariés - ces mules achetées le moins cher possible - allaient pouvoir décider de quoi que ce soit concernant leur paie ou la manière de l'obtenir ! Cette illusion délirante, longtemps nourrie par les syndicats (tant qu'ils ne touchaient pas de primes suffisantes) est heureusement à l'agonie aujourd'hui. Tant mieux. On y voit plus clair.

C'est pourquoi votre démarche, quoiqu'elle ait le mérite de mettre le doigt sur un problème crucial, ne mérite pas le tollé qu'elle provoque, car elle n'est qu'extrêmement timide.

Il est temps de le dire franchement: il faut que les travailleurs choisissent entre le droit de travailler ou celui d'avoir encore quelques restes de particularités humaines: être malade, enceinte, blessé, fatigué, déprimé, las ! L'acceptation du salariat ne peut aller de pair avec la survivance de telles tares, déplorablement contraires à tout l'esprit informel à tics que notre société de gagners s'enorgueillit de faire triompher partout.

On ne devrait donc, de nos jours, espérer être rétribué de quelque argent que dans la mesure où on sait faire la preuve quotidienne que l'on a entièrement cessé d'être humain, d'avoir des microbes, des « vapeurs », des nerfs.

Il est temps que tout salarié sache que l'acceptation de ce sort implique ce renoncement total, et qu'il faut donc apprendre à enterrer sa vie pour que vive l'« entreprise ».

Vos mesures novatrices vont dans ce sens. Mais elles sont encore trop flatteuses pour la racaille laborieuse. Pourquoi faire des fleurs à ces gens ? Ils ont signé, c'est pour bosser. Le fouet, la schlague, le pilori, si ça ne leur plaît pas ! Pas de cadeau !

Croyez-vous qu'ils vous en feront si un jour ils s'ôtent le walkman des tympans pour écouter leur colère ?

Gérard Lambert, mai 1991.

Travail en ta la double pe

Le travail, pour les vieilles sagesse, était un châtement ou une activité incompatible avec la liberté. La bourgeoisie, qui lui devait sa fortune, le réhabilita, en faisant la valeur qui intègre l'individu à la société des hommes libres, puisqu'elle produit les seules richesses qui fassent le sel de la vie : les marchandises. Ce mensonge misérable s'est si bien imposé que les prisonniers du boulot salarié ressentent comme une exclusion la privation d'emploi. Mais les prisonniers tout court, les exclus sans phrases, sont toujours punis par le travail. Même s'il n'est plus obligatoire, même si les travaux forcés ont été abolis. Ce qui leur est imposé n'est qu'une caricature du travail « libre ». Mais comme tel, en grossissant le trait, il révèle la vérité du labeur libérateur.

ON VA EN prison, généralement, parce qu'on n'a pas voulu ou pas pu assurer sa survie en peinant selon les modalités définies par la loi. Et l'un des premiers effets de la peine, c'est la nécessité de travailler. Chantage administratif, puisqu'un détenu qui refuse un emploi passe pour rebelle et sera mal noté. Chantage économique, puisque le minimum assuré pour permettre au détenu d'accomplir sa peine jusqu'au bout sans mourir de faim impose un apport pécuniaire personnel si l'on veut être autre chose qu'un légume avarié. En prison comme ailleurs, mieux vaut disposer d'argent, surtout si l'on pense à la sortie ou si l'on entretient une famille.

On y travaille, puisqu'on n'y peut guère voler. Capitalistes d'Etat et capitalistes privés exploitent de concert ce bétail inoffensif. « Au service général, de nombreux établissements, pour employer le plus grand nombre de détenus, utilisent le taux de rémunération le plus bas. En concession, l'irrégularité du travail est grande. Le coût de la main-d'œuvre et sa flexibilité demeurent le principal attrait pour les donneurs d'ordres. En conséquence, les rémunérations demeurent faibles. »⁽¹⁾ En somme, l'administration sous-payée pour occuper le plus de monde possible, l'inactivité et la misère risquant de créer des émeutes ; les concessionnaires (entreprises privées) en profitent, faisant valoir que la productivité est insuffisante et qu'ils s'adresseront ailleurs si les salaires augmentent trop (bien qu'ils bénéficient d'une forte réduction sur les charges sociales et disposent de locaux gratuits). Le troisième employeur, la Régie industrielle (entreprise d'Etat) est à peine moins pingre. Les rapports officiels dénoncent eux-mêmes l'infamie. Au service général, affirme l'un des plus récents, on peut gagner 17 francs par jour,



avant les retenues pour l'entretien et l'indemnisation des victimes.

Les conditions de travail en prison se singularisent encore par l'absence de protection sociale (pas d'indemnités journalières en cas d'arrêt-maladie, d'accident du travail et de chômage) et l'interdiction de former des syndicats comme de faire grève. Les effets en sont clairs. Dès qu'une révolte leur en donne les moyens, les prisonniers détruisent les ateliers.

AU SIECLE DERNIER, le travail en prison était un élément de la peine, destiné à amender le détenu. « Le travail est la providence des peuples modernes, il leur tient lieu de morale, remplit le vide des croyances et passe pour le principe de tout bien. Le travail devrait être la religion des prisons. A une société-machine, il faut des moyens de réformes purement mécaniques. »⁽²⁾

Le travail pénitentiaire présentait l'avantage de pouvoir substituer aux masses ouvrières indisciplinées une main-d'œuvre désarmée, voire de réaliser, au moindre coût, les grands travaux auxquels aucun salarié n'aurait accepté librement de participer. Ainsi naquirent les bagnes coloniaux, les camps nazis et staliniens.

C'est pourquoi politiciens et syndicalistes, qui avaient goûté des prisons et des camps, s'employèrent dès 1945 à réformer le travail pénitentiaire.

Mais alors que la suppression de Cayenne, réclamée depuis les articles d'Albert Londres (1923) et décrétée par Daladier en 1938, ne prit effet qu'en 1943, les derniers bagnards n'étant rapatriés que dix ans plus tard, la réforme n'apparaît qu'à travers des rapports ou des mesures sans application effective. Ce n'est qu'en 1987 qu'une loi prononce le divorce entre travail et punition et propose un plan de « formation professionnelle des

Le criminel ne produit pas seulement des crimes, mais aussi le droit criminel et, par suite le professeur qui fait des cours de droit criminel et l'inévitable traité grâce auquel ledit professeur jette comme « marchandise » ses conférences sur le marché général. Il se produit de la sorte une augmentation de la richesse nationale...

Un criminel produit d'autre part toute la police et la justice criminelle... tous ces différents métiers, qui constituent autant de catégories de la division sociale du travail, développent des capacités différentes de l'esprit humain, créent de nouveaux besoins et, respectivement, de nouveaux modes de satisfaction. Ainsi la torture a donné lieu aux inventions mécaniques les plus fécondes et elle a occupé quantité d'honnêtes artisans à la production de ses instruments.

Le criminel produit un effet tantôt moral, tantôt tragique, c'est selon ; ainsi rend-il « service » aux sentiments moraux et esthétiques du public. Il ne produit point uniquement des traités de droit criminel et le Code pénal, partant des législateurs de droit criminel, mais encore de l'art, de la littérature, des romans et même des tragédies... Le criminel rompt la monotonie et la sécurité quotidienne, banale, de la vie bourgeoise. Il empêche la stagnation et suscite cette tension et cette mobilité inquiètes, sans lesquelles l'aiguillon de la concurrence lui-même s'émousserait. Il stimule ainsi les forces productives. Alors que le crime élimine une partie de la population excédentaire du marché du travail, diminuant par conséquent la

concurrence parmi les ouvriers, et empêche à un certain point le salaire de tomber au-dessous du minimum, la lutte contre le crime absorbe une autre partie de cette même population. Ainsi le criminel joue le rôle d'une de ces « compensations » qui opèrent un nivellement approprié, et ouvrent maintes perspectives à des professions « utiles ».

Les répercussions du crime sur le développement des forces productives peuvent être établies jusque dans les détails : y aurait-il jamais eu des serrures aussi perfectionnées qu'il en existe actuellement, s'il n'y avait point eu de voleurs ? La fabrication de billets de banque aurait-elle atteint son degré de perfectionnement actuel s'il n'y avait pas de faussaires ? Est-ce que le microscope aurait été introduit dans le commerce courant sans trafic frauduleux ? La chimie pratique ne doit-elle pas autant à la falsification des produits et à l'effort pour la détecter qu'à l'honnête zèle du producteur ? Le crime, par ses moyens toujours nouveaux d'attaquer la propriété, fait continuellement surgir de nouveaux moyens de défense, et agit ainsi d'une façon tout aussi productive

sur l'invention des machines que les grèves. Et si nous quittons la sphère du crime privé, est-ce que le marché mondial aurait jamais vu le jour sans crimes nationaux ? Et les nations mêmes se seraient-elles formées ? L'arbre du péché n'est-il pas aussi l'arbre de la connaissance et cela depuis Adam ?

Karl Marx, Grundrisse, 1865

LA PLUS GRANDE FOLIE DE CETTE SOCIÉTÉ, C'EST QUE LE CRIMINEL EN LIBERTÉ EST SON PRINCIPAL INSTRUMENT DE RENOUVELLEMENT ET D'INNOVATION. DES QU'ELLE L'ENFERME, ELLE LE STÉRILISE, LE CONFORME, ET PERD AINSI SA PROPRE CRÉATIVITÉ.

ule : ine...



agents d'encadrement et de travail qualifiant les détenus. »

Pour J.-L. Solano, syndicaliste et instituteur dans les prisons, ce projet est voué à l'échec car « la caractéristique de l'administration pénitentiaire en France est que le vrai pouvoir est aux mains des petits potentats locaux, directeurs et directeurs régionaux. Ce lobby exerce une pression constante sur le politique en faisant ou non respecter le calme dans les prisons⁽¹⁾. » Ce que ne dit pas l'éducateur réformiste, c'est que le lobby pénitentiaire est une mafia syndicale. On ne forme pas un groupe de pression, capable de bafouer l'autorité responsable, avec quelques fonctionnaires isolés et dépendant de ce pouvoir. C'est en fait les syndicats de matons qui assurent les promotions et bloquent les initiatives, ne laissant à l'administration centrale qu'ils contrôlent que le droit d'émettre des vœux pieux : travail de sociologues destiné aux archives, rapports du Conseil d'Etat qui relèvent de l'aveu d'impuissance et du préchi-précha.

L'opinion, titillée par les discours sécuritaires, n'a aucune raison de souhaiter qu'on augmente les impôts pour humaniser les prisons. Les travailleurs, harcelés par la menace du chômage, veraient mal les délinquants incarcérés bénéficier des mêmes avantages que ceux qu'a mérités leur abnégation. Leurs syndicats, sans doute consultés à chaque projet de réforme, n'ont jamais pris la moindre position officielle depuis 1945 sur l'infâme statut du travailleur incarcéré. On se doute que les politiques ne souhaitent pas la mise en œuvre des principes humanistes qu'ils proclament

haut et fort quand les prisons prennent feu.

Le projet de généralisation et de normalisation du travail carcéral est d'ailleurs contradictoire. Il insiste sur la « réinsertion », prétend assurer une qualification professionnelle, sans se demander si les aventuriers qui se sont fait coincer rêvent de devenir des O.S., rééduqués dans la pire tradition stalinienne. Simultanément, il est tributaire des contraintes économiques, ce qui fait bicher les « experts », telle que la socioflique Delphine Pinel : « Soit on se forge dans une loge de dame patronesse, celle du travail-occupation-charité, alors inutile de faire les yeux doux aux entreprises. Soit on se lance dans l'aventure économique — avec toutes ses conséquences — c'est alors un virage à 90°. Il faut adapter les horaires à la charge de travail, les formations, l'affectation et les qualifications des détenus aux besoins des ateliers, les effectifs à la production, les rémunérations à la réalité du travail⁽²⁾... » L'ancien système évite les dépenses budgétaires, on continue de faire appel aux privés pour exploiter une main-d'œuvre sans défense. En la formant, on retarde son entrée sur le marché du travail. En créant des prisons-entreprises (Lorient-Ploemeur, Lannemezan et Fresnes) de façon expérimentale, et donc dérisoire, on a voulu surtout améliorer la formation des matons et recréer pour les captifs les conditions d'une vraie entreprise. C'est le retour aux camps de concentration. On voit mal les matons, même mieux préparés, se faire contremaîtres d'un cheptel aussi rebelle, pour leur imposer ce que supportent les travailleurs libres, sans les avantages de la liberté.

D'ailleurs, la véritable évolution ne va pas vers une modernisation du travail des prisonniers. Les occasions se font trop rares, l'argent du ministère aussi. Puisqu'il faut occuper ceux qu'on incarcère, on en fait des consommateurs. La télévision, les jeux culturels, le sport surtout, sont des occupations qui garantissent l'ordre et ne méritent aucun salaire.

*

RECONNAÎTRE aux prisonniers tous les avantages légaux que les travailleurs du dehors ont obtenus c'est, comme toute mesure visant à améliorer la condition carcérale, condamner la prison à disparaître, puisque c'est vouloir la supprimer comme lieu d'exclusion. Mais les maîtres-chiens préparent, de longue date, la mutation du monde libre en pénitencier général. « Il serait dangereux, dans un monde où chaque usine est une prison, de ne pas transformer les prisons en usines. L'Etat est moins soucieux de reconnaître le droit au travail des prisonniers que de contester leur droit à la paresse⁽³⁾. »

En fait, c'est une utopie qui peut se retourner contre les détenus eux-mêmes. Si la prison devenait confortable, ou simplement équitable, la société paierait moins, puisque déjà les activités de consommation (télé, sport) sont payées par ceux qui y participent. Surtout, plus personne n'aurait à redire au maintien des pestiférés en monde clos jusqu'à l'avènement des peines programmées. Les condamnations connaîtraient une inflation ma-

Atelier Chaussures de Saint-Maur

QUAND ON VEUT NOYER SON CHIEN, ON DIT QU'IL A LA RAGE

Il était urgent que la campagne de CALOMNIES se termine à l'Atelier. La semaine dernière aura en effet été marquée par une Escalade Verbale, qui ne pouvait se poursuivre bien longtemps.

Les Capacités du Responsable de Fabrication de l'Atelier Chaussures ont donné lieu à des Excès et Polémiques, de part et d'autre. VAE SOLI (Malheur à l'Homme Seul).

Mais ces derniers jours, la compétition concernant les Compétences du Responsable a eu son lot de grossièretés et d'injures, qui ressemblaient franchement à un Match de Catch à Quatre :

- Surveillants contre Civil / Civil contre Surveillants / Détenus contre Civil / « Direction ? » et JUBILATION du Surveillant Chef des Ateliers.

La population Pénale de l'Atelier n'a sûrement rien à GAGNER au triste Spectacle Offert par un tel Débordement, Qui Fait le JEU de CERTAINS.

Toujours est-il, que Messieurs les « Contremaîtres » auront en tout cas beaucoup de MAL à MODIFIER en PROFONDEUR la TENDANCE BORDERLIQUE Enregistrée le Vendredi 4 et le Mardi 8 Mars 83.

D'ores et déjà, ADIEU L'IMAGE de MARQUE de CERTAINS, avec Leurs démagogues Caractérisées !!!

La Direction est en POSSESSION du Premier MESSAGE, délivré par les Contremaîtres (SURVEILLANTS) : « Le Chômage à la Tête du Client ».

- HOMO HOMINI LUPUS (L'Homme est un Loup pour l'Homme). Peut-être Remplacé par : Le Surveillant est un Loup pour le Détenu.

- UTI NON ABUTI (User, ne Pas Abuser).

Reste à savoir quelle sera la Conclusion de la Direction, du Ministère et des Ets NOEL frères !!! Et Surtout l'interprétation des employés devant un Chômage ABUSIF...

Il est VRAI qu'il y a eu des Malfaçons... Mais la Faute en Incombe à QUI ?... Sommes-nous Responsables, Nous les PARIAS, des Incompétences ou Non d'un QUARTERON DE MARCHANDS DE CHAUSSURES ?

- SUTOR NE SUPRA CREPIDAM (Cordonnier pas Plus Haut Que La Chaussure). Ce proverbe est à l'Adresse de ceux qui veulent parler en Connaisseurs de Choses Au-Dessus de LEUR Compétence.

Les Réparations en 1981 furent Payées à 11,50 F de l'Heure, Deux Ans Plus Tard, Alors que le S.M.I.C. est à plus de 23,00 F, elles nous sont Payées à 9,46 F de l'Heure. (Progrès Considérable). Depuis qu'une GAUCHE se VEUT Juste, Honnête, Humaine !!!

Courage, Messieurs les Détenus des Chaussures, un peu plus de Sérieux en Tout... Espérons, pour le mois d'Avril, un Salaire plus DIGNE...

Mais Attention l'Atelier se Compose de : 1 Civil + 2 Contremaîtres Surveillants + 1 Agent de Sécurité. D'où le Proverbe : Entre l'Arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt.

Bravo, Messieurs les Responsables de la Régie, vous nous avez h... ! Merci PATRON. Il est Vrai que Contrairement à Nous, VOUS AVEZ la Sécurité de l'Emploi, et POUR CAUSE...

- ABYSSUS ABYSSUM INVOCAT (L'Abîme Appelle l'Abîme). Ou tout simplement : Une Faute en Entraîne Une Autre.

Conclusion : DIVIDE UT REGNES (Divise, Afin de Régner). Mais ne touchez pas à Notre Salaire.

Fait à Saint-Maur

Le soi Disant Comptable des Chaussures : J.R.

Pamphlet ayant circulé à la centrale de Saint-Maur

gnifique (pire que celle qui a suivi l'abolition de la peine de mort), puisque les tribunaux seraient débarrassés des quelques scrupules qui les habitent.

Revenons à la réalité. Le travail pénitentiaire est la vérité du travail salarié. Il est une obligation, sous peine de mort ou de vie végétative. Il est contrôlé par des mafieux. Il est parfaitement inutile, la véritable richesse se créant ailleurs. Il n'est pas rémunéré de façon loyale. C'est uniquement un moyen de maintenir l'ordre, quand la consommation aveugle ne suffit pas. Il est porteur d'un rêve de concurrence et d'ascension hiérarchique irréel, destiné à briser les communautés spontanées.

Bobo



(1) J.-P. Meuret, chargé du Développement et de l'organisation du travail à la direction de l'Administration pénitentiaire, novembre 1990.

(2) L. Faucher, *De la Réforme des prisons*, 1838.

(3) *Libération*, 14 mai 1991.

(4) *Libération* 28 février 1987.

(5) Martineau/ Carasso, *Le Travail dans les prisons*, Champ libre, 1972.

TEMPS PERDUS

I

C'ÉTAIT UNE BELLE AUBE, en début de saison sèche, sur les rives du Limpopo. Nous achevions de jouir de la fraîche en savourant une eau-de-vie de banane plantain. Brusquement, sur l'écran vert de nos nuits blanches, s'inscrivit l'information la plus considérable de l'ère ludique, l'événement qui nous faisait entrer dans une phase nouvelle et irréversible : ce 42 Ciligal de l'an XXVI, les deux vieux collectionneurs maniaques, dont l'existence même nous était une insulte, venaient de périr dans un accident de téléormorpon sur les pentes du mont Musashi (anciennement Fuji).

Chacun comprit que la jeunesse microbiote s'était décidée à frapper. Cela fit beaucoup rire. Mais personne ne songea à fêter cette ultime étape dans l'édification d'un monde sans échange ni vie privée. Seuls quelques activistes bolo-bolo (ex-helvètes) se saoulèrent à la lie plus que de coutume et sacrifièrent trois d'entre eux aux mânes de Guillaume Tell. Vingt ans plus tôt, indéniablement, la terre aurait célébré par une liesse grandiose la fin du troc et de l'accumulation. Partout se seraient dressés des monuments ; nos phalanges, saisies par le vertige de l'émulation, se seraient affrontées dans des joutes de l'avant-dernière cruauté et il aurait fallu inaugurer un nouveau calendrier.

Seulement, pendant les décennies de la Grande Patience, alors que nous attendions que s'éteignent d'elles-mêmes les extravagances des quelques milliers de partisans du vieux monde, nous avions approfondi notre sensibilité au temps. L'idée même d'un commencement nous était devenue étrangère. Nous avions renoncé aux catégories historiques, à la pauvreté conceptuelle de l'innovation et du progrès. Nos modes de pensée, nos manières d'agir et nos vies affectives se passaient à merveille de la mémoire cumulo-sélective comme du principe de causalité. Il me faut avouer que, si l'envie m'avait pris d'écrire une chronique de l'an XXVI, les moyens m'auraient totalement manqué. Mais aucun humain ne risquait d'être habité par une aussi absurde ambition en ce temps. Il fallut les mésaventures que je vais vous narrer pour nous ramener à l'arbitraire du récit. Seules alors comptaient pour nous les figures cycliques : l'éternel retour du peloton sur les gigantesques anneaux des vélodromes nous assurait que les plus véloce rejoindraient toujours les adeptes de la lenteur et ne pourraient jamais les semer. L'apparition saisonnière des rhumatismes chez l'hippopotame, comme la moindre poussée séléniqne de vers intestinaux chez les colibris, nous passionnaient plus que l'impossible comptabilité de nos inventions. Nous guettions avec amusement le réveil de nos appétits ou la régénérescence vernale de nos foies de débauchés.

Pourtant, sans que nous y eussions pris garde, une curieuse caste avait su se perpétuer à notre ombre, avec de redoutables arrière-pensées historico-politiques : la communauté des anciens. Leur propension à s'économiser et leur attachement au passé ne nous avaient pas arrêtés lorsque nous décidâmes de leur confier les tâches administratives. C'était au moment où nous avions épuisé tous les plaisirs de la démocratie directe et conclu que la question du pouvoir n'était plus de saison. Il nous avait semblé avisé d'imiter les sauvages en faisant servir la sagesse de ceux qui ont beaucoup vécu pour tempérer la frénésie des jeunes guerriers. Le rhéteur Serge Q., promoteur de ce funeste projet, parlait de « jeunes gagnieurs ». Il avait souligné l'intérêt d'employer ainsi ceux qui savent comme personne conjuguer le prix de la vie et la gratuité de la mort. Souvent nous nous réveillâmes pour rire de ce bon

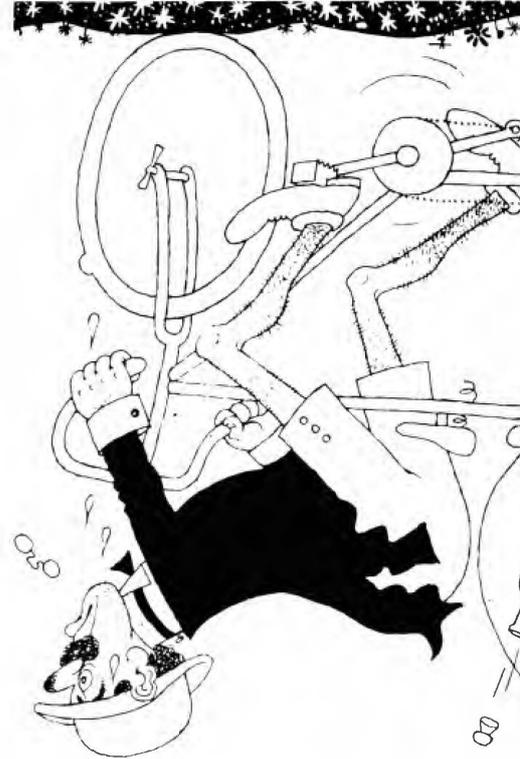
coup, qui avait attribué aux plus cons le rôle de faire entendre la voix de la sagesse.

Ils nous prirent au dépourvu lorsque, le 3 Munzaire de l'an XXVII, ils suggèrent que nous nous attaquions au cercle ennuyeux de la temporalité naturelle. Puisque désormais notre association hétérogène marchait d'un même pas, pourquoi ne tenterait-elle pas de trouver le rythme qui nous libérerait des conditions fondamentales de nos existences ? Kant et Einstein avaient théorisé, pendant la préhistoire, ces contraintes fâcheuses. Puisque, à l'évidence, le temps n'était qu'une figure des mouvements spatiaux, il suffirait d'inverser le cours des planètes.

Ces ingénieuses considérations ne nous étonnèrent nullement, d'un point de vue pratique. Nous étions coutumiers d'expériences ponctuelles et amusantes pour tromper le temps. Les voyages intergalactiques, ou simplement de vertigineux tours de manèges autour de notre planète en direction de l'Orient, nous avaient bien souvent permis de gagner quelques semaines sur la durée vécue par nos congénères sédentaires. Mais cette fois-là, c'était la Terre elle-même que nous allions faire tourner à l'envers. Le procédé s'inspirait de l'art ancien de l'escarpolette. Nous savions que le mouvement pendulaire y est entretenu et accentué par un jeu de pressions opposées à la direction de l'engin. Lorsqu'elle avance, il faut tirer vers l'arrière ; lorsqu'elle recule, il faut peser vers l'avant. Pour ralentir, il suffit d'opérer à l'envers en accompagnant le mouvement. Ce célèbre paradoxe, mis en évidence par Mordicos d'Athène et théorisé par Foucault lors de ses expériences sur les pendus, ne satisfaisait pas les plus sagaces. Ils firent remarquer que jamais, de mémoire de balancier, on n'avait vu le pendule repartir dans l'autre sens : toutes les manœuvres conduisaient infailliblement à l'immobilisation.

Les vieux, qui nous amusaient avec ces considérations techniques et nous détournaient des suites réelles de l'aventure, rétorquèrent que les balançoires sont soumises à la gravitation terrestre et que c'était précisément à ce phénomène que nous allions nous attaquer. Ils nous firent remarquer en outre qu'il suffit, pour repartir à l'envers, de s'asseoir dans l'autre sens, de donner quelques vigoureux coups de pied, puis de reprendre l'effort de traction sur les cordes de la manière la plus classique, avec cette différence que désormais on tire là où l'on poussait et vice-versa. C'était exactement ce qu'ils nous invitaient à faire. Sur toutes les surfaces continentales, les quinze milliards d'humains allaient se répartir, la face vers l'est, et entamer dans la plus rigoureuse synchronie une danse complexe dont le principal mouvement était une rotation du bassin dans le sens des aiguilles d'une montre pour l'hémisphère sud, à l'envers au nord. Après arrêt total du mouvement apparent du soleil, nous allions nous tourner vers l'ouest, donner une vingtaine de violents coups de pied d'arrière en avant, puis reprendre notre danse sans rien y changer.

Pendant plusieurs mois, les débats furent intenses. Il fut remarqué que la danse du ventre et l'exécution simultanée d'une gymnastique dans la direction du Levant sentaient furieusement son Islam. On nous répondit qu'effectivement Mahomet, en instituant l'obligation de la prière, visait le retournement du temps, ou plutôt son immobilisation. Malheureusement pour lui, ses conceptions cosmologiques étaient des plus rudimentaires : il pensait que La Mecque était le centre d'une terre plate. Les croyants, tous dirigés vers la ville sainte, annulaient tout bonnement leurs efforts. D'ailleurs, la gestuelle convenue manquait singulièrement d'efficacité. Frapper régulièrement le sol avec les membres antérieurs et l'occiput pouvait, au mieux, abrutir un peu plus les fidèles mais certainement pas



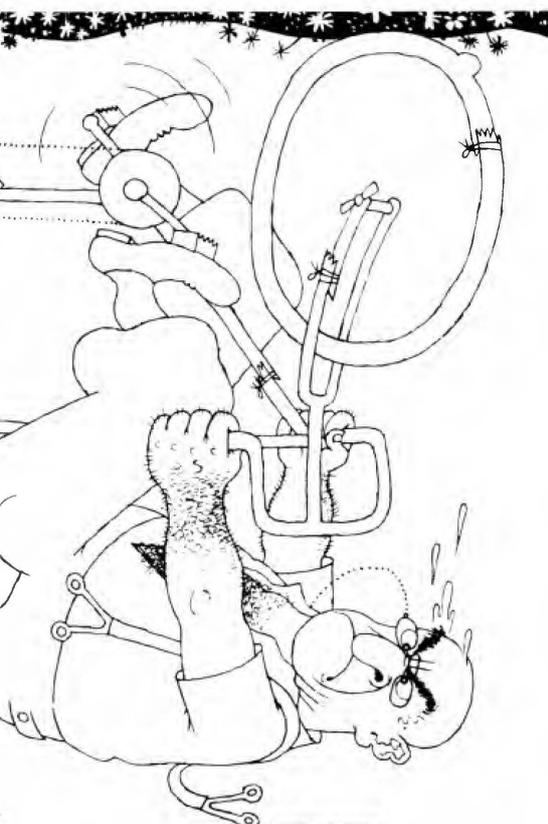
perturber l'ordre cosmique.

L'erreur de calcul mahométane avait évité à notre univers les funestes effets d'une bourde théorique d'envergure. En effet, comme le soulignèrent les vieillards, il ne fallait en aucun cas laisser la terre immobile. Toute station prolongée, loin d'engendrer l'éternité, provoquerait les pires mutations climatiques. L'hémisphère que le hasard aurait placé en posture nocturne deviendrait uniformément glacial, tandis que l'autre présenterait tout un dégradé de températures distribué selon nos anciens fuseaux horaires. Les vents cesseraient de souffler, les océans ne connaîtraient ni marées ni courants pour en brasser les ondes. L'amas de glace dans la moitié privée de soleil, conjugué avec la fonte des inlandis ensoleillés, provoquerait un basculement de l'axe des pôles qui risquait fort, après quelques hésitations accompagnées de raz-de-marée et de graves modifications du niveau marin, de présenter au soleil l'actuel hémisphère austral, si pauvre en continents. Les plus pessimistes envisageaient même une modification de la masse terrestre, mais disputaient pour en déduire si nous allions nous éloigner ou nous rapprocher du soleil.

A ce moment du débat, la vingtaine d'écologistes timorés qui représentaient la seule tendance hostile au projet coloniser Saturne. Personne n'ayant d'objection majeure, nous opinâmes pour l'expérience, convaincus qu'il faudrait la mener avec la plus extrême diligence. Et l'entraînement chorégraphique débuta.



LE RETOUR EN



II

LA RÉUSSITE TECHNIQUE fut remarquable. Nous nous étions dopés jusqu'à la racine des poils pubiens et ne ressentions pas les crampes. D'ailleurs, aucun de nos gestes n'était contraire à nos flux internes. Regroupés, comme nous en avions pris l'habitude, selon nos affinités passionnelles, nous étions stimulés par des rythmes conformes à chacune de nos sensibilités.

L'affaire fut rondement menée et sans trop de bobos. Dix-huit bataves qui n'avaient pas compris qu'il fallait opérer au-dessus de 52,28 mètres d'altitude pour échapper à la montée des eaux, furent noyés pour s'être établis juste au-dessous. Dix petits nègres ayant refusé de chasser les semelles de plomb destinées à les river au sol, l'ouragan les emporta jusqu'à un bouquet de palmiers où ils se fracassèrent. Cent vingt court-nez de Sodome s'engouffrèrent dans une faille ouverte le long du lac Macchabée (anciennement mer Morte) parce les long-nez du coin leur avaient passé les consignes en néo-yiddish. Mais, pour le reste, les typhons nous stimulèrent, les mascarets léchèrent nos pieds brûlants, les séismes se déchaînèrent en vain, car ça bouillait et fissurait bien plus fort dans nos têtes.

Enfin la terre reprit sa vitesse de croisière, son petit 1700 km/h à l'Equateur. Nous filions désormais vers l'Occident, le Couchant, le Ponant, que nous rebaptisâmes sans retard Orient, Levant et même Naissant, pour la symétrie.

Tous n'avaient pas senti immédiatement l'avènement de ce premier, ou plutôt dernier jour. Dernier de l'ancienne rotation, dernier de la nouvelle, puisque nous allions désormais compter le temps à rebours. J'eus l'occasion de rencontrer trois mois après — ou plutôt, avant — la Grande Inversion, le couple homosexuel qui avait fait — devait faire — la ronde autour du pôle antarctique. Ils n'avaient —

n'auront — pas eu la patience d'observer le mouvement des astres en se gelant le bout du nez. Il faut dire que là où ils campaient — camperont — le monde tournait à plein régime de 10 cm par heure. En revanche, ce fut — sera — une aimable surprise — un émouvant souvenir — que de passer, lors de leur premier — dernier — accouplement, d'une cigarette partagée entre amants aux jambes molles à la violence de l'orgasme puis à la lente descente du plaisir, jusqu'au triomphe du désir et aux raffinements de la séduction. Pour eux, notre existence devenait la vérité de l'amour courtois et romantique : le désir du désir gouverne la recherche de la satisfaction, la négativité se déploie sans avoir à tricher avec le besoin de certitude et d'apaisement, puisque le bonheur est donné d'emblée avec d'autant plus d'intensité qu'on mettra d'enthousiasme à le défaire.

N'allez pas croire que tout détail était temporellement inversé ! Non, nous ne retirions pas le pain de nos propres bouches, après l'avoir extirpé de notre œsophage et soigneusement reconstitué par laborieuse démastication et assèchement au moyen de nos glandes salivaires aspirantes. Ce qui avait changé de sens, c'était l'ordre de manifestation des moments. Un moment peut être plus ou moins long, mais il est vécu comme l'unité homogène minimale d'intensité. C'est trop pousser le délire analytique, la folie individualiste, que supposer une évolution du moindre proton indépendante de celle de ses meilleurs copains. Un tel atomisme ne peut cacher qu'ironie malveillante à l'endroit du narrateur. Comment pourrais-je vous raconter de belles histoires, si vous prétendez, au mépris de la loi de la pesanteur, que l'eau du fleuve devrait remonter à la source ? Si vous soutenez, contre tous les grands métaphysiciens, que le règne animal peut fonctionner quand la poule pond l'œuf, mais pas dans le cas contraire ? Si vous assurez, au nom de la loi de la pesanteur, que la graine peut devenir arbre mais qu'elle ne saurait rejoindre son géniteur une fois tombée à terre, afin de se faire fleur ? Vous savez bien que la pousse des êtres vivants s'effectue verticalement par rejet polémique de cette pesanteur. Vos sophismes reviendraient à m'imaginer, à l'époque, incapable de pisser et vagabondant par les rues, en quête d'urines de rencontre que je m'approprierais peut-être indûment. Restons sérieux.

Ce qui se produisait effectivement, c'est que l'hilarité provoquait le calembour, que la toux entraînait l'inhalation d'herbes savoureuses ou l'exposition aux charmants courants d'air, que la gueule de bois causait d'abondantes libations, de mieux en mieux dégustées. A chaque désagrément son remède, à chaque malaise sa délicieuse conséquence. Le calme revenait implacablement, suivi d'une nouvelle crise qui nous imposait des excès fabuleux.

Après les quelques désarroi dus à la singularité des circonstances, nous découvrîmes que nos principales facultés étaient intactes et permettaient de jouer avec la nécessité. Nous disposions de mémoire et d'esprit critique, d'imagination et d'invention. Le temps nouveau n'était pas moins la condition de notre liberté que l'ancien. Nous apprîmes à découper les moments et à créer de nouvelles chaînes causales. Les vérités cycliques nous passionnaient bien moins que de l'autre côté du miroir temporel. Sans doute parce que le goût du nouveau et de l'inattendu y avaient une fraîcheur qu'aucun calcul bourgeois n'avait pervertie.

Bizarrement, c'étaient les transformations de l'espace qui nous créaient le plus d'inquiétude. Il fallut opérer de grandes migrations pour nous adapter aux mutations climatiques. La circulation des fluides s'était évidemment inversée. Les courants marins apportaient désormais des eaux froides sur les façades occidentales des continents de l'hémisphère nord. Casablanca et Dakar voyaient dériver des icebergs. Les vents porteurs de pluies venaient de l'Est, fécondant la Sibérie et le désert de Gobi, le Sahara et le Sertao. Mais ces régions dépourvues de sols depuis des millions d'années ne retrouvaient pas la végétation perdue par désertification des surfaces occidentales. Nous avions acquis une telle maîtrise de la nature que ces désagréments furent vite surmontés.

Les effets psychologiques de ces phénomènes auraient pu causer de singuliers dégâts, si nous ne nous étions forgé

une mentalité d'aventuriers pendant la phase précédente. Par exemple, l'équilibre traditionnel entre droitiers et gauchers, qui va jusqu'à déterminer l'emploi de la mémoire et la qualité des émotions, une fois bouleversé, nous nous surprîmes à réagir comme des Nippons d'autrefois et modifiâmes nos idiomes en les vocalisant tout différemment. Mais c'était plutôt rigolo et très secondaire par rapport à la révolution mentale qu'imposait le retournement des causes en conséquences. En revanche, nos existences furent bouleversées par l'inversion des déplacements du Zodiaque. Non seulement nos caractères changèrent, mais toute notre base sociale bascula. Nos meilleurs amis cultivaient des goûts qui nous répugnaient, nos anciens ennemis nous devenaient proches. Nous sommes passés très près d'un retour à l'individu. Mais cette phase critique, comme les autres, fut surmontée avec la certitude joviale que nous donnait chaque conflit de finir invariablement dans une débauche de plaisirs inattendus. Qui se serait inquiété de perdre ses amis et amants, quand nous étions certains qu'« un seul être vous manque et tout est repeuplé » ?

Mais, justement, la population terrestre était en train de fondre comme culotte de cheval en carême. Nous n'avions pas prévu que la mort était aussi définitive en ce sens que dans l'autre, tandis que la naissance était une aberration. Naïvement, nous avions cru que ressusciteraient les défunts quand nous passerions à l'heure de leur décès. Il n'en fut rien. Mais en dehors des morts violentes qui exigeaient un gros effort d'attention au développement des moments (elles ne pouvaient réussir que pendant les temps morts), les humains périssaient par rajeunissement excessif. Certains bébés s'engouffraient dans le ventre maternel et perdaient toute identité lorsque se séparaient l'œuf et le spermato chanceux. Ce fut le cas le plus fréquent au début. Puis vint le temps où, faute de maman, les fœtus se desséchaient un peu partout.

Cela finit par nous alerter. Nous comprîmes d'abord la prodigieuse sagesse de nos anciens. Notre tolérance et notre goût pour les plus fous défis nous avaient empêchés de régler le problème de la surpopulation. Personne ne doutait que l'existence s'égèrerait moins dans le souci de la survie si nous étions moins nombreux. Le minimaliste radical Camatte nous avait mis en garde, dans son programme de transition, contre toute aventure communiste entreprise avant que la population terrestre fût ramenée à 500 millions d'humains. Nous passâmes outre, moquant le vieux sage de Brignoles. Mais nos jeux cruels n'étaient que bricolage futile face à la montée de la fécondité. La dissolution des familles, l'émancipation précoce des bambins, le goût pour des amours sans retenue avaient grossi l'espèce bien plus vite que les interdits religieux et l'imbécile conscience professionnelle des médecins au cours de l'archaïque vingtième siècle. Nous nous étions trouvés dans une impasse.

Les vioques avaient réglé le problème. Toute cette jeunesse excédentaire avait été gommée lors des premières anti-années de l'expérience. Mais nous perçûmes à temps où nous conduisait ce rajeunissement de plus en plus lourd d'expérience. Nous finîmes par soupçonner le grand dessein suicidaire des archontes. Ils s'étaient accordé, grâce à nos danses, une seconde vie d'autant plus longue qu'ils étaient âgés. Mais, bientôt, ils allaient se retrouver seuls. Comptaient-ils, une fois débarrassés de nous, fabriquer une machine qui relancerait le temps dans une nouvelle direction ? Voulaient-ils en finir une bonne fois avec une vie qui leur aurait doublement tout offert ? Nous avons rendu ces questions à leur nullité académique en tordant le cou à ceux qui en connaissaient la réponse.

Il fallait dorénavant faire très vite. Nous n'étions plus que 500 millions, trente fois moins que lors du Grand Retournement. Nous dansâmes à l'envers, aidés par toutes les vieilles machineries reconverties pour amplifier nos mouvements. Et c'est ainsi, chers enfants, que nous sommes là. Moi, le dernier de ceux qui ont vécu trois vies ; vous, les communistes qui n'ignorez plus rien des pièges de l'histoire et du cyclisme.

D. Jajadis



ANGST

Ces Maladies Nous G

DANS l'insatisfaction, les angoisses abondent : désarroi, impuissance, culpabilité, insignifiance, instabilité, désinsertion, stérilité, atonie. Chacune possède sa dynamique propre, son recours, son refuge. Pour l'éducation bourgeoise, placée sous le signe du péché et de la compétition, l'angoisse est sale : masquée, inavouée, indispensable, rentabilisée. La hiérarchisation des plaisirs et devoirs, codifiés en système de légitimité (plaisirs licites/illécites, devoirs nobles/désirs ignobles, déchéance/mérite), permet d'orienter les conflits vers la prise en charge de rôles frustrants et satisfaisants, une marge étant laissée aux désirs anodins (dégradés en caprices) dans une aire de jeux ou de passions tolérées (dont les activités imaginaires). Par la création de culpabilités artificielles, l'angoisse doit être enrichie pour que l'individu se lance en quête de mérites compensatoires et de satisfactions théoriques qu'il est indécemment de ne pas éprouver. Le repos doit devenir récompense, plaisir à légitimer.

L'oisiveté est culpabilisée au profit de la notion mécaniste de détente. Tout plaisir immérité doit s'éprouver coupable ; toute récompense doit être vécue comme intense.



Fille d'angoisse, mère d'angoisse, l'éducation bourgeoise va à son tour angoisser l'ambition et, avec elle, la révolte qui sera vécue comme transgression d'une loi naturelle. Le difficile n'est pas de se révolter, mais de fonder la légitimité des révoltes. Privée de cet ancrage, avide de défaites glorieuses et de compréhension, elle tournera à l'autopunition exemplaire. Transgression dans l'ordre, dont l'ordre se nourrit. Le désir sexuel enfin sera surangoissé, puis placé sous le signe du devoir et rentabilisé. L'immense usine à frigidité qu'était l'éducation féminine au XIX^e siècle fit faire au taux de natalité des bonds stupéfiants. Moteur des quêtes de plaisirs de substitution, l'angoisse croit s'affirmer en se muant en force de police et d'espionnage interne ; intériorisée par la constitution et la manipulation des an-

goisses, l'aliénation est d'abord un système de compensations. Il faut assigner à l'angoisse d'autres rôles, et commencer par la dépriver en la mettant sur la place publique, en « proclamant » son universalité. Cet étalage peut paraître indécent :

« Le seul langage compréhensible que nous puissions parler l'un à l'autre est celui de nos objets dans leurs rapports mutuels. Nous serions incapables de comprendre un langage humain : il resterait sans effet. Compris et ressenti d'un côté comme prière et imploration, donc comme humiliation, exprimé honteusement, avec un sentiment de mépris ; reçu de l'autre côté comme impudeur ou folie et repoussé comme telles. Nous sommes à ce point étrangers à la nature humaine qu'un langage direct de cette sorte nous apparaît comme une violation de la dignité humaine. Au contraire, le langage aliéné des valeurs matérielles nous paraît le seul digne de l'homme, la dignité justifiée, confiante en soi, consciente de soi. » (Marx, Manuscrits de 1844)

Parler le langage de l'angoisse impudique ne doit pas être annexé à la « littérature » ou aux « sciences » de l'angoisse. Pour le psychanalyste, l'angoisse, abordée dans la cure au moment où le moi malheureux veut se défaire de son malheur, a une origine précise et doit être dissoute. Il s'agit de dénicher la source de l'angoisse qui produit le sentiment d'inadaptation : la ramenant à des proportions normales, le médecin n'a pas à se prononcer sur les normes qui la définissent ni sur celles que l'angoisse est susceptible de créer. Réduisant le déséquilibre à un autre, plus tolérable, l'enquêteur recherche l'origine de l'angoisse pathogène, la met en perspective, guide l'individu vers le vivable. Il s'agit de remettre la machine en marche, de diluer l'excès de culpabilité. Le moi, petite puissance coincée entre des diktats contradictoires, va se remettre à négocier ses virages entre plaisir et réalité, à s'inventer les compensations les plus aptes, à glaner ses plaisirs dans les ornières de l'ordre : l'individu en sort parfois transformé ; rarement l'ordre.

La sexualisation des désirs, des angoisses et des compensations fut la grande trouvaille de l'éducation bourgeoise au XIX^e siècle. Il n'est pas difficile de trouver à toutes les activités humaines un substrat sexuel : la culture de l'angoisse fait des satisfactions sociales la compensation de plaisirs sexuels préalablement interdits. Ce n'est pas l'homme qui projette sur une réalité asexuée les problèmes de sa vie sexuelle, mais la réalité tout entière qui est sexualisée : matière, énergie, nature sont, comme l'homme, crucifiées en sexes distincts. Cette division en sexes, l'imagination doit la défaire. Il ne s'agit pas de « guérir la sexualité humaine » en tant qu'activité spécialisée, mais de libérer l'humanité de la sexualisation des angoisses et des désirs par la fusion du masculin et du féminin.



Que Freud ait découvert les mésaventures du sexuel sous toutes les angoisses et sublimations n'est pas douteux : la sexualité est devenue ce cabinet de cristal où, miniaturisés, privatisés, se condensent tous les désirs humains.

Dénoncer la répression sexuelle n'est qu'une partie du mensonge : l'oppression passe avant tout par la sexualisation de toutes les images de plaisir. Vérité qui prend d'autant plus de force à l'heure où ce que Marcuse appelle la « désublimation répressive » implante de faux désirs, sexualise tous les gestes — de la conduite automobile à l'usage des détartrants — pour les dériver vers des compensations liées à l'acquisition de fétiches. Il ne suffit pas de chercher la racine sexuelle des angoisses : il faut comprendre pourquoi l'espoir de satisfaction s'est laissé canaliser vers la sexualité. Plaisirs et douleurs doivent s'apprécier en termes non pas d'origine et de légitimité, mais d'intensité et d'orientation.

Dr Omar

L'affaiblissement général que provoque l'aliénation dans les gestes et la pensée offre un terrain sur lequel des maladies, et particulièrement des maladies de l'esprit, des maladies de la tête dirons-nous, peuvent se développer. Ces attitudes, ces atrophies transforment et subliment la douleur, le manque, l'instabilité. Elles apparaissent alors comme un nouvel équilibre. Cette recherche d'une position atalgique développe une déformation immédiatement visible qui enracine et nourrit plus profondément l'aliénation.

La critique contemporaine de l'aliénation prétend lutter contre l'asservissement et s'émanciper des formes les plus figées de la critique, dans ses expressions politiques, militantes ou philosophiques. Nous avons toujours su que la critique de l'aliénation ne se faisait pas au nom d'une espèce d'authenticité totalement imaginaire. Et il importe que cette connaissance expérimentale-là soit complétée d'une



conscience des pathologies de la tête.

La plus répandue de ces maladies, qui résulte à la fois de l'émotivité cherchant à se raisonner et de la raison masquant l'émotivité, se résume dans le concept de « fatalité ». La haute technologie des Etats, leur puissance apparente, le sentiment que rien n'est possible, la gamme des opinions fastidieuses, l'inutilité des mots et l'inefficacité des actes, l'atomisation et les menaces qu'elle engendre, et finalement la puissance absolue des polices, de l'argent et de l'inhumanité soudent au sol de la passivité, la colère, le refus et ses développements critiques. Elle se répand comme aigre, amertume, abandon. Et pour ceux que l'imposition du silence et de la contemplation malheureuse n'a pas réussi à totalement faire taire, l'on peut observer divers styles et modes qui révèlent les traces d'un combat empêtré contre des forces invisibles et indéfinies.

L'abstraction schizophrénique favorise l'observation, et ses sous-produits que sont le commentaire et l'analyse, au détriment du point de vue du vivant, de ce qui agit. Il y a alors cette dichotomie entre ce qui est vécu et ce qui est pensé, entre ce qui est vécu généralement et ce qui est pensé singulièrement. La méthode de cet ennemi, aussi dénommée « idéologie dominante », que l'on assure combattre, y est triomphante. L'absence de l'humain est valorisée.

Complémentairement, l'abstraction paranoïaque perçoit partout la toute-puissance de l'ennemi. C'est à une suspicion permanente qu'elle se livre. Elle ne voit que conspiration, stratagème, manipulation dans toute émergence de mouvements sociaux. Elle prétend, avec un coup d'avance, saisir les menées des Etats. C'est depuis les supposées coulisses de la domination, qu'elle observe,



Maladies Qui gouvernent



Placéboopathie

désarmée, le monde, avec une sensation de puissance et de savoir proportionnée à l'impuissance qu'elle justifie.

Ces maladies de la tête se manifestent dans d'autres formes et styles qui remplissent le vide que suscitent ces types d'errances.

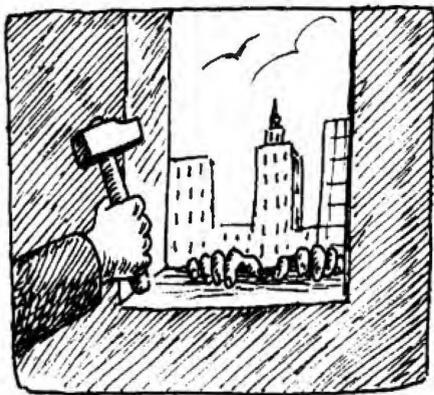
La mystique symbolique saisit, dans le mouvement de la critique, un élément pour le tout.

L'observation d'une partie de l'asservissement prétend être suffisante pour ruiner la globalité. Elle bourre de concret l'abstraction pour s'autosatisfaire et se convaincre d'avoir ainsi accompli une ressaïe de ce qui lui échappe. On y trouve une atrophie de la dialectique.

La pensée diffractive rationalise une nostalgie du passé et de la distance géographique. Elle définit objectivement l'impuissance par l'éloignement spatio-temporel. Elle présuppose un savoir, une connaissance culturo-médiatique pour l'appuyer. Elle est une déformation de la pensée historique.

Les simulacres militaires sont l'accomplissement dans la rue d'un phantasme d'affrontement qui a perdu les raisons de sa nécessité. Ils tournent dans l'obscurité, parfois éclairée d'incendies, sans se souvenir des buts qui les avaient, initialement, armés. Ils sont une mythification de la violence.

La systématization de l'ironie et du sarcasme sont la réaction de l'humilié qui trouve toutes les réponses et les ripostes *post facto*. C'est une acrobatie cérébrale qui rassemble ses forces dans l'intimité de ses illusions, de la bande des pots, des initiés des *private jokes*. Dans le labyrinthe d'une quête de l'originalité formelle, elle contemple la faiblesse avec le sourire forcé d'un clown triste. Elle est une caricature de ce



qui s'appelle « avoir de l'esprit ».

De telles remarques n'inspirent pas à une thérapie. Ces maladies de la tête apparaissent comme l'imitation ou l'emploi de références stylistiques ou méthodologiques dégagées du moment qui les avait rendues opérantes et qui les exigeait. La reproduction telle quelle ou leur mélange désordonné qui poursuit une synthèse et n'aboutit qu'à une construction grossière définit une espèce d'onanisme de la critique ; on ne s'y fait perpétuellement plaisir qu'à soi, au risque de s'interdire et d'interdire tout plaisir et excès généraux. Seule l'esthétique se poursuit elle-même.

La conscience de ces maladies de la tête ne les supprime pas : elle permet de les reconnaître comme une production qui échappe et dont il s'agit de se ressaïer.

Jean-Pierre Zavattini

JOSEPH NEEDHAM raconte (dans *La Science chinoise et l'Occident*) qu'à la fin de la Renaissance, on avait fait passer devant un tribunal un coq accusé d'avoir pondu des œufs : la chose paraissant contrevenir aux lois de la nature, elle était passible des lois humaines. Needham voit là le début de l'esprit scientifique occidental qui conçoit le monde en terme de lois abstraites, alors que les Chinois ne distinguent dans l'univers que des équilibres. Je dois dire que, tout en étant conscient de la bouffonnerie de la prétention occidentale, j'aime assez son obstination bornée à découper le réel. Tout comme je suis plutôt du côté de Roger Caillois qui, devant des haricots sauteurs du Mexique, voulait les ouvrir pour voir ce qu'ils avaient dans le ventre, que du côté de Breton qui souhaitait que les surréalistes contemplassent le miracle sans y toucher. Découvrir que ce sont des vers qui font bondir les haricots ne détruit pas mon émerveillement mais l'accroît. Pourquoi bondissent-ils, ces vers ?

C'est entendu : la science développée par le capitalisme est un savoir de juges et de marchands. Feyerabend (*Pour une critique anarchiste de la science*) et cent autres ont montré que la science progresse par fraudes, coups de force et manipulations de résultats et que sa prétention à la rigueur impartiale est une couillonade. Par ailleurs, les Chinois ont vécu des millénaires avec leur médecine, reposant sur des principes et une vision du monde totalement différents, et ils obtenaient des guérisons quand les Diafoirus occidentaux en étaient encore à saigner à mort les malades qui avaient le malheur d'être trop riches pour s'adresser à un vulgaire rebouteux.

Tout ça, qu'est-ce que ça prouve ? Qu'il faut être un con comme Morin, le plus intelligent épistémologue français, pour s'interroger sur la réalité de la réalité. Pour l'être humain, la réalité de l'univers, c'est la réalité de son rapport avec l'univers. Le principe du capital, et de sa science, consiste à séparer des éléments pour les réunir ensuite, de l'extérieur, par une médiation qui dissimule son arbitraire derrière son caractère abstrait : la loi de causalité, l'argent. La science moderne est entièrement dépendante et déterminée par le point de vue

d'appropriation du monde qui est celui du capital, rapport social qui nourrit le rêve de mettre la molécule au travail parce que l'homme commence à fatiguer. C'est dans ce cadre que la médecine se trouve à la pointe du combat pour l'allongement quantitatif de la survie biologique, accordée en échange de la soumission et de la déqualification de la vie humaine : nous reconnaissons là notre vieille ennemie, la pacification démocratique.

Nous retrouvons aussi la vieille question de notre position à nous dans le rapport entre le capitalisme et les anciens modes qu'il détruit. Car il est bien vrai que nous n'avons aucune raison de faire confiance à une médecine partie de telles prémisses (la science aux longs ciseaux) pour atteindre de tels buts (la rentabilisation-pacification des corps). Mais faut-il pour autant croire plus vraies ou plus efficaces les médecines issues des sociétés traditionnelles ou conservées dans les débris de sociétés primitives ? La réflexion et l'expérience nous disent bien que non. Pour soigner l'homme du capital, rien ne vaut la médecine du capital. Il n'est pas sérieux de prétendre, comme cela a été fait, qu'un seul d'entre nous, confronté à une situation de santé très grave et désireux de se soigner vraiment, choisirait une médecine douce, l'homéopathie, la médecine chinoise ou les sorcelleries yaqui, plutôt que la chimio ou la chirurgie modernes. Quand ces méthodes « alternatives » sont choisies, c'est soit parce qu'on poursuit à côté le traitement sérieux, soit parce qu'on s'y reporte en désespoir de cause, quand la médecine moderne ne donne plus d'espoir. Les médecines différentes donnent effectivement des résultats, mais dans cette série de maux où se croisent les psychosomatiques, l'effet placebo, les incertitudes et les limites de la médecine officielle. Elles ne permettent en aucune façon de la dépasser.

Nous aimons les sauvages, parce qu'ils nous aident à prendre la mesure de la misère moderne. Mais sauf crise existentielle grave, aucun d'entre nous ne songe à aller faire du nudisme en Amazonie. De même, on peut fort bien utiliser les savoirs traditionnels ou « primitifs » pour marquer les limites (toujours, en dernier ressort, sociales) de la médecine moderne mais aussi longtemps que la société capitaliste existera, cela ne sauraît avoir de grandes conséquences pratiques sur la manière dont nous pouvons éviter de souffrir et retarder l'heure de notre mort. Qu'on ne me fasse pas le coup du complot des notables du savoir : il est bien vrai que des intérêts conservateurs existent, qui retardent parfois l'apparition de telle ou telle technique de soin. Mais une tendance plus forte que tous les conservatismes existe aussi, c'est celle du monde marchand qui récupère toutes les manifestations de la créativité humaine. Quoi, on sauraît nous vendre l'art nègre, les plumes du sorcier yanoami, la cuisine chinoise, et pas des médicaments traditionnels qui seraient aussi efficaces que les nôtres ? La défense abstraite des médecines douces, quand elles ne montrent leur efficacité que pour des maladies ou des maux qui disparaissent aussi bien (et aussi mal) sans être soignés du tout, et alors que leurs défenseurs feront toujours confiance à la médecine moderne quand les choses deviennent sérieuses (c'est-à-dire quand c'est grave mais qu'il y a de l'espoir), cette défense me paraît

ressortir de la religiosité diffuse qui est pour moi un des sous-produits les plus agaçants du malaise moderne.

Une société débarrassée du capital et de l'Etat — mais aussi des prisons et des hôpitaux —, inventerait un nouveau savoir-vivre, mais aussi un nouveau savoir-mourir, savoir-souffrir. La critique de la spécialisation, l'apparition de nouveaux produits et de nouvelles expériences au sein de l'immense laboratoire d'expérimentation sociale permettrait de ressaisir les connaissances des sociétés antérieures, mais d'un point de vue entièrement étranger à ces dernières. L'essentiel se jouerait toutefois dans le rapport entre l'expérimentation concrète des individus et des

groupes, et l'immense travail d'abstraction et d'universalisation accompli précédemment par le capital. Quand un connard en blouse blanche ne sera plus là pour m'interdire de tripoter un scanner ou de jouer avec les drogues et que les dépositaires d'un savoir se mettront à ma disposition pour aider mes tâtonnements, j'accéderai sûrement à un autre rapport avec mon corps.

De ce point de vue, celui d'une autre société possible, qu'est-ce qui nous intéresse dans la science ? Ce n'est pas qu'elle serait plus vraie que les savoirs traditionnels, mais qu'elle est plus universelle, et plus universalisable. Quand Théodore Monod arpente le désert en classant des pierres, il en avait peut-être une appréhension moins poétique que le Touareg, et pas plus vraie. Mais c'est quand même Monod qui nous parle du Touareg, et non l'inverse. La médecine africaine traditionnelle est difficilement transportable parce qu'elle intervenait sur une population de survivants, qui avaient réchappé de l'écrémage des endémies parasitaires et autres. La médecine moderne a introduit dans les zones pauvres de la planète un déséquilibre démographique et sanitaire des populations qui, en faisant exploser les sociétés traditionnelles, supprime toute utilité aux médicaments ancestraux. La médecine moderne concourt à l'entrée de millions de gens dans la société la plus proche de la communauté humaine : le capitalisme moderne. L'entreprise de domestication qui est au fond de l'extension des sciences de la vie provoquera toujours des chocs en retour que ses meilleurs experts ne sauront prévoir, parce que, en s'en prenant à la vie humaine, elle passera toujours à côté de ce qui est, au fond, le propre de l'être humain, qui est d'aimer le bordel.

Serge Q., macrobiote repentir

Les principes actifs de la préparation homéopathique *Apis mellifica* (18 CH) observés au microscope électronique (grossissement x 100 000) (cliché laboratoire Boiron)



Le sida de la

Dans son livre prophétique *La Paix indésirable*, J.K. Galbraith a imaginé les réponses que pourrait donner la société marchande, et notamment son secteur le plus avancé, au défi que représenterait la fin du système de guerre froide qui assurait sa stabilité et sa domination. Il suggérerait ironiquement le rétablissement de l'esclavage, la diffusion d'une pollution gigantesque, la création de nouvelles maladies comme palliatifs des fonctions économiques, sociales, psychologiques et idéologiques assurées par le système de guerre comme garant de l'ordre et de la cohésion sociale.

TOUTE ÉPIDÉMIE est un produit de son temps. De cet excellent point de départ, l'auteur du *Temps du sida*, Michel Bounan, s'élance à l'assaut de la question obligée pour tous ceux qui depuis une dizaine d'années philosophent sur la biologie : comment rendre compte de l'unité du corps et de l'esprit ? Résultat : une brillante synthèse sur la vie et la maladie, de la cellule à l'histoire humaine, qui brasse notions scientifiques, critique sociale et textes religieux. L'arrogance médicale en prend pour son grade : c'est bien. On sent la présence de Vaneigem sous chaque page, et cela ne donne pourtant pas l'habituel pensum en silulange : c'est très bien.

Là où ça commence à coïncider, c'est quand Bounan glisse, ici une condamnation des perversions sexuelles, (p. 20), là, un éloge de la famille (p. 53). Ça se gâte sérieusement quand il nous expose sa théorie sur le sida. Il semble mettre en doute l'existence d'un agent infectieux responsable de la maladie (p. 24) mais c'est pour reconnaître implicitement un peu plus loin (p. 28) qu'il doit bien y en avoir un. De même, s'il insiste d'abord, et à juste titre, sur l'importance du terrain, c'est pour ensuite nous refiler son traitement contre le virus. Et là, ça devient vraiment insupportable. Suivant une démarche homéopathique, il propose la prise de solutions de silice pour amplifier les réactions de défense de l'organisme au virus HIV (fièvre avec amaigrissement, sueurs nocturnes, diarrhées...), et nous assure que, par ce moyen, il a obtenu des résultats (ceux qu'il cite, prudemment, sont fort modestes). Cela lui suffit pour voir dans ce procédé un « mode de guérison » qu'il explique par « la mobilisation des cellules infectées et leur rejet dans les sécrétions physiologiques (sueur, salive) ou pathologiques (écoulements génitaux, ORL, etc.) ». Ce traitement, que Bounan affirme efficace au moins jusqu'au stade du pré-sida, ressemblerait donc à celui mis au point dans nos campagnes pour guérir de la grippe : on « sue les microbes » à grand renfort de couettes et de boissons chaudes. Cette médication a fait ses preuves, quand il s'agit d'attendre au chaud, convenablement enivré de grogs, que la fièvre passe.

Le problème, avec le sida, c'est qu'il ne passe pas. Puisque, en fin de compte, Bounan conserve les notions de base de la biologie et de la médecine, il doit bien savoir que le « rejet de cellules infectées » ne peut nullement guérir le sida, puisque le HIV présente cette particularité d'infecter les lymphocytes, et donc le système immunitaire, et que, pour suivre sa démarche, il faudrait « rejeter » tous les lymphocytes, ce qui anéantirait le système immunitaire. Outre que la chose est impossible par la voie des seules sécrétions, le patient serait peut-être guéri, mais certainement mort. Mettre la critique de la science et de la marchandise au service d'un remède de bonne femme, c'est, dans le cas d'une saloperie comme le sida, plutôt louche.

SQ

LES REMÈDES ont précédé le mal et le Mur s'est écroulé après la prolétarisation d'un nombre jamais vu d'individus, combinée aux formes les plus anciennes d'exploitation : féodalisme, péonage, système mafieux ; la pollution, ponctuée d'accidents spectaculaires, a atteint les sommets qu'on sait ; les vieilles maladies ont retrouvé leur pleine santé, la toxicomanie s'est infiltrée partout et, en moins de dix ans, une maladie s'est imposée qui est à la fin du XX^e siècle ce que la peste fut à la fin du Moyen Âge : le sida.

L'obscurité de ses origines, sa soudaineté, son mode de propagation — sexuel ou sanguin —, sa cible — le système immunitaire —, sa terrifiante mortalité, ont donné prise à toutes les divagations : création par des savants fous ou des services secrets, punition divine, vengeance de la nature.

Fruit du brassage des populations qui a mis en contact un virus avec des populations non préparées, le sida a trouvé dans la facilité des voyages de masses et le changement des pratiques sexuelles un vecteur privilégié. Il a été particulièrement destructeur quand il a rencontré des milieux déjà affaiblis par la malnutrition, la morbidité, le manque d'hygiène. Il a fait soupçonner que sa diffusion spectaculaire était facilitée par une baisse générale du système immunitaire des êtres humains soumis aux conditions modernes d'existence. L'hypothèse, cependant, paraît démentie par la diffusion de la maladie qui épargne largement les populations vivant dans des conditions satisfaisantes d'hygiène et ne faisant pas partie des fameux « groupes à risques » : pédés, toxicos, pauvres.

Après que le spectre de la contamination générale a été exorcisé, les autorités sanitaires ont mis en place des directives visant à circonscrire le mal aux milieux où il était regrettable, certes, mais tolérable, et à protéger la population « utile » de ces maux. Le sida, sous le masque trompeur de son universalité, révèle son vrai visage : celui d'une maladie de pauvres ou de déviants, à l'exception bien sûr des « victimes innocentes ». La crainte de son débordement subsiste mais elle sert surtout à mettre en valeur les mesures raisonnables prises pour le contrer, la nécessité d'une mobilisation autour des Etats et des institutions, le dévouement des chercheurs, le recours à la science et à la technique.

Le retour de Thomas Diafoirus

Contre les obscurantistes religieux, les populations infectées — surtout dans les pays riches — ont vu se porter à leur secours des sauveurs ambigus : la médecine et les différentes bureaucraties de la Santé. Elles déclenchent cependant chez ceux qu'elles veulent sauver des réactions ambivalentes : confiance irraisonnée, appels au secours proches de la supplication mais aussi méfiance, hostilité, gesticulations paniquées tandis que les malades paraissent craindre d'un même mouvement la médecine et la maladie devenues indiscernables.

Les médecins voient resurgir le spectre de Thomas Diafoirus, on leur reproche d'être des embrouilleurs et des assassins. Pour se défendre, ils mettent en relief les avancées théoriques de leur savoir qui rendent le vivant plus intelligible au point de permettre la reproduction de certains de ses mécanismes. La confusion apparente tient au fait que, si les connaissances augmentent comme le rayon d'une sphère, ce qui est inconnu et était autrefois inconcevable croît comme la surface de cette sphère, laissant à chaque étape les chercheurs plus savants et plus ignorants. Pas plus qu'Einstein n'infirme Newton, ces nouveaux savoirs ne démentent la globalité et la cohérence des savoirs acquis, ils les relativisent et les éclairent d'un jour nouveau. La preuve que ces nouveaux savoirs ne sont pas chimériques c'est qu'ils donnent à la médecine des outils extrêmement puissants : greffes, manipulations génétiques, procréation

artificielle dont la presse rapporte, béate, les résultats. Comment se fait-il, alors, que la médecine, démentant ses promesses, n'empêche pas les gens de crever ? C'est qu'elle a mangé son pain blanc avec les maladies « faciles » et ses découvertes heureuses : vaccins, antibiotiques, anesthésiants, et qu'elle se retrouve face à des maladies qui relèvent d'une autre échelle. Il lui faut accomplir un saut théorique ou avouer son échec et se contenter de grignoter des bribes de savoir sans résultat réel.

Et puis surtout, tout à leurs expériences, les chercheurs ne voient pas qu'à l'arrière du front, ça craque : coincés entre les nouvelles techniques toujours plus coûteuses et subtiles et leurs clients qui ne veulent plus mourir et considèrent la souffrance comme une survivance moyenâgeuse, les praticiens sont débordés. Ils expérimentent au petit bonheur, renvoient à d'autres spécialistes qui, en soignant un organe, en lésent un autre et, hop ! refilent le client à un autre spécialiste, le malade se retrouvant ballotté au gré des priorités de carrière, de prestige ou de gains, abandonné à l'administration hospitalière qui gère l'intendance. On se choisit quelques malades méritants à qui on consacre du temps et que les autres se débrouillent avec la médecine industrielle.

Car ce n'est pas tant dans l'ignorance supposée des médecins ou dans les *a priori* idéologiques de leur savoir que dans ce que la médecine a de commun avec l'usine, le bureau, le supermarché, qu'il faut chercher les causes de son manque d'humanité, de l'arrogance et de la cuistrerie des médecins. La médecine croit banalement au fric et au pouvoir (et en dépend) et à cause de cela, à la hiérarchie, à la technique et à la parcellisation des tâches, qui diluent toute responsabilité et détruisent tout rapport humain. Les malades font d'ordinaire confiance à la technique, si rassurante quand tout va bien, mais quand les choses se compliquent, que les examens se multiplient, que tout se brouille, quand ils ne

bandent plus, qu'ils ont peur de crever, c'est alors qu'ils cherchent dans leur médecin un guérisseur qui les écoute, les rassure, les protège de l'hôpital, des spécialistes, de la mort.

Racket en double aveugle

Et c'est ça qui les emmerde, les médecins. C'est exigeant, ça prend du temps, ça bouffe la tête, c'est difficile, il faut savoir écouter, maîtriser sa propre peur de la mort, gagner la confiance du malade, cette confiance que les médecins considèrent d'ordinaire comme un dû. Il faut expliquer, prendre des risques, le faire au charme. Quand cette alchimie n'opère pas, le malade est renvoyé à l'inexorable machine médicale, aux logiques marchandes et carriéristes. Les exemples ne

manquent pas de cette course au fric et au prestige qui piétine les malades. C'est le prof Gallo piquant des souches de virus à l'Institut Pasteur pour empocher des royalties ; ce sont les laboratoires Wellcome s'appropriant la découverte de l'AZT par un jeu d'écriture, pour mieux racketter les séropositifs solvables (l'AZT n'est pas partout gratuit) ; c'est le Centre national de la transfusion sanguine bloquant, grâce à son monopole, les produits sûrs, afin d'écouler ses vieux stocks contaminés à 100% ; ce sont les différentes équipes de chercheurs soumettant des malades au jeu cruel des tests de nouveau traitement « en double aveugle » (une moitié des patients, servant sans le savoir de groupe témoin, ne reçoit qu'un produit sans effet).

On sait la kyrielle de mesures d'exclusion que subissent les séropos de la part des assureurs, des employeurs, ou des autorités d'immigration de certains pays (ex : les Etats-Unis). Le livre de Guibert *A l'Ami qui ne m'a pas sauvé la vie* témoigne de cette terreur ; à lire les descriptions qu'il fait de l'hôpital et des médecins, lui qui est pourtant un malade privilégié, on imagine sans mal le calvaire du pédé



LES BONS DOCTEURS

BARZACH ♦ DIAFOIRUS ♦ DOLTO
♦ ESCANDE ♦ FOLAMOUR ♦
GALLO ♦ GARRETTA ♦ KNOCK ♦
KOUCHNER ♦ LACAN ♦ LORTAT-
JACOB ♦ MENGELE ♦ MOREAU ♦
OLIVENSTEIN ♦ OGINO ♦ PAVLOV
♦ PONS ♦ SCHWARTZENBERG ♦
SCHWEITZER ♦ TISSOT ♦
TUBIANA ♦ ZARAI

SE RAPPELLENT AU BON
SOUVENIR DE
LEURS CHERS CLIENTS.



médecine

anonyme, du junkie déclaré « irresponsable », en butte à l'inaccessibilité des médecins, soumis à leur jugement silencieux et glaçant, obligé de marchander ses remboursements à la sécu, de mendier des informations, de se battre pour obtenir certains traitements, fuir ceux qu'il soupçonne être inutiles.

Dans la vie quotidienne, pour le séropositif, tout devient plus lourd, plus difficile, la société apparaît faite pour les gens sans problème, qui accomplissent sans y penser mille démarches devenues pour lui des travaux d'Hercule qui se doublent de la lancinante question « A quoi bon ? ». Des amis s'éloignent, des relations s'espacent, le désir se fait lancinant, l'espace social se rétrécit, on finit par se retirer d'un monde qui se refuse à vous. La séropositivité aggrave la mise à l'écart, celle des toxiques et celle des prisonniers. La médecine officielle se débarrassera du junkie en le confiant aux communautés carcérales du Patriarcat, où la dépendance à la drogue est remplacée par la soumission au gourou. Quant au détenu malade du sida, il subit un double enfermement. Les conditions de « vie » de la taule aggravent son état. Et imagine-t-on ce que signifie la condamnation à cinq ans de prison pour quelqu'un qui ne les a peut-être même pas à vivre ?

Car le scandale du sida c'est que la médecine traite les séropos aussi mal que les autres malades, à ceci près qu'elle ne les guérit pas. La perspective d'un vaccin, qui se dérobe sans cesse, n'est que moyennement rassurante : le paludisme, l'hépatite B et tant d'autres maladies continuent de tuer des millions de gens alors que leur prévention ou leur traitement existent. Il y aura sans doute un vaccin ou un traitement un jour, mais pour tout le monde, c'est plus douteux.

Patamédecines et schizophrénie

Les médecins vivent au rythme de la recherche, avide de vérification, des symposiums, des publications ; les malades, eux, au rythme du virus qui après avoir rongé leur âme ronge leur corps ; ils vivent sinon dans un autre monde, du moins à un autre rythme. Ils sont pressés. Ce que la médecine ne donne pas aux malades, ils le cherchent ailleurs, par eux-mêmes. Des réseaux informels se créent, qui recensent les informations, diffusent des recettes, publient des adresses, organisent la solidarité ; le combat contre la maladie, s'il continue d'impliquer d'abord l'individu, prend une dimension collective. Chez ceux qui animent ces réseaux, s'efface le sentiment lancinant de l'inutilité des efforts déployés pour survivre, garder un appartement et un travail. Le réseau informel permet de gérer la schizophrénie qui vous fait vivre dans un monde où tout le monde meurt, dans un monde où tout le monde va bien. La mouvance de défiance à l'égard de la médecine est à double détente, affrontement et contournement, on tâche de limiter le recours à l'hôpital au minimum et on cherche à se bricoler une hygiène de vie, on porte une extrême attention à l'alimentation, on limite les efforts. Ces stratégies nécessaires au moral sont souvent ambiguës et amènent parfois le malade à s'en remettre aux patamédecines : homéopathie, acupuncture et autres phytothérapies. A tort ou à raison, le malade pense y trouver plus d'humanité. Parce que leurs doctrines sont floues, le malade peut plus facilement y opérer des choix, intervenir dans le traitement. Et surtout, il ne lit pas dans leurs discours la condamnation scientifique que la médecine, par souci de vérité, prononce contre lui et confirme lourdement au rythme des examens, de rechute en rémission, jusqu'à l'autopsie qui verra le triomphe du virus et du diagnostic...

À l'écart de l'hôpital, ces patamédecines mettent l'accent sur le moral, l'hygiène, l'équilibre ; elles ne réclament au malade que des vertus peu coûteuses : la foi, l'espérance, auxquelles elles ajoutent parfois la troisième vertu théologale mais la plus importante des trois : la charité. Mais derrière la soumission à l'ordre de la nature qu'elles prêchent souvent, l'ordre moral pointe son mufler. Si leurs discours sont parfois déraisonnables (mais la raison est du côté de la médecine et de la mort), leurs pratiques sont en général peu agressives et le malade est rarement assez fou pour suivre leur logique jusqu'au bout : en cas de pépin grave, il retournera dans le giron de la médecine classique, après avoir

cherché un supplément d'âme, car la justification ultime du recours à ces « alternatives » est que, pratiquées avec modération, elles ne sont pas sensiblement pire que la médecine.

Les pervers persévèrent

Dans les maladies à pronostic mortel, le patient subissait jusqu'à présent son sort dans l'isolement et l'écrasement. Avec le sida, s'est développé un nouveau type de comportement : la prise en charge collective. Face à l'ostracisme social, à la médecine qui fait payer très cher en traitements toxiques et examens invasifs un confort très relatif, la solidarité est la solution la plus payante. C'est elle qui contre-carre la monopolisation par les médecins de la lutte contre la maladie et la mort, elle qui permet d'exprimer le refus de devenir cobaye.

C'est dans la « communauté » homosexuelle, d'abord en Amérique, qu'est né le principal mouvement de contestation du discours scientifique et social sur le sida, qui a su inventer des pratiques freinant l'épidémie en préservant un certain mode de vie. Dans un premier temps, plus d'un bureaucrate de la santé fut choqué en voyant que les mesures prophylactiques portaient sur le moyen de se faire enculer, de bouffer des culs ou de se shooter sans risque. Cette opération de légitimation des perversions a indigné les secteurs les plus réactionnaires de la société, qui ne voulaient conseiller que l'abstinence et qui s'étouffaient de rage en voyant que le « châtiement de Dieu » ramenait ces pratiques au grand jour.

Des secteurs plus modernes y virent au contraire un moyen de responsabiliser les citoyens et reprirent les stratégies élaborées au sein des groupes à risques. En reconnaissant ces pratiques, ils voyaient légitimé leur rôle de prescripteur de conduite sociale ; assez rapidement, ils encadrèrent le mouvement de refus de la maladie et de défiance de la médecine pour le transformer en un mouvement civique dialoguant avec l'Etat.

Bientôt, et la France est là-dessus exemplaire, un flot de subventions tomba sur le mouvement anti-sida, l'axant sur le soutien du malade et la diffusion de consignes de sécurité, la critique de l'hôpital perdant sa radicalité pour se transformer en aiguillon de la recherche, en défense du consommateur. Mais ce mouvement touche à ses limites et devant le peu de changement constaté, de plus en plus d'individus entrent dans la voie de la colère et cherchent à briser cette stratégie émoullente qui voudrait faire des séropos des malades respectables et respectueux. Ainsi, l'ampleur de la catastrophe, l'impossibilité actuelle de la maîtriser, ne servent qu'à rendre encore plus indispensables ces experts qui avouent leur impuissance. Par sa diffusion universelle et ses effets particuliers selon les milieux qu'il affecte, le sida montre bien qu'il est de son époque : il réunit le séparé mais en tant que séparé. Le fléau divise les êtres humains, accroît les peurs, les méfiances, les inégalités. Sa prise en charge par les institutions, inévitable dans le monde tel qu'il est, dépossède les individus de leur propre lutte, les embrigade dans la défense et le maintien des structures qui rendent possibles les ravages de l'épidémie.

La science trouvera peut-être — quand ? — des remèdes théoriquement efficaces. Si on en juge par la pratique réelle de la médecine dans la lutte contre l'hépatite B ou le paludisme, ça promet. En attendant, elle demande aux séropositifs d'être responsables et patients, aux malades de se soigner et de laisser le temps aux institutions et aux hôpitaux de s'adapter, aux chercheurs de chercher, le temps aux labos de fabriquer des traitements, le temps aux malades de tester ces médicaments et parfois d'en mourir. Les malades sont invités à se conformer à l'image que Balzac se faisait des classes pauvres au XIX^e siècle : « merveilleux d'abnégation sur le chemin terrible qu'ils suivent... » et définitivement incapables de diriger leur lutte.

Aux séropos, aux malades, à leurs amis qui refusent le sida et la société qui ne peut le vaincre, et qu'anime la volonté collective de critiquer tout ce qui ne s'oppose pas directement à la maladie, il ne reste que la conscience et la rage.

Emmanuel François



SANS NUANCES...

Au XV^e siècle, on jugeait et suppliciait les cadavres des suicidés. En cette fin de XX^e siècle, nous sommes encore coupables de mourir parce que nous voulions vivre autrement. De même que les prostituées, il y a une centaine d'années, supportaient l'opprobre syphilitique pour toute la population, ce sont aujourd'hui les pédés, les drogués et, d'une façon générale, tous ceux qui cherchent dans le plaisir un échappatoire à une vie sans vie, qui ont aujourd'hui le rôle du sidaïque, qui décharge le reste de la brave populace de toute culpabilité. (Cette brave populace qui ne se rend même pas compte qu'elle se débarrasse en même temps de tous ceux, artistes, décadents, pervers sexuels, qui vivaient, rêvaient pour elle, sur sa procreation.)

Atteints d'une maladie honteuse, nous sommes condamnés au silence et à l'attente respectueuse. L'insolence de tous ceux qui affirment leur vie à la face du monde indispose.

Et pourtant, seule la vie peut savoir la vie, quand les inventions extra-humaines de la science ne connaissent que les cellules et le sang, ne savent rien de la souffrance et du désir. L'existence qui palpite sur ce lit d'hôpital, dans cette cage, dans cette éprouvette, sur cet écran d'ordinateur ressemble trop à celle qui s'étiole sur ce lit solitaire, dans cette cage d'escalier, dans ce verre de mauvais vin, sur cet écran de télévision.

La mort n'est pas la fin de la maladie. C'est la maladie qui est le stade ultime de la mort généralisée des cellules qui ont désappris à vivre.

Les seules recherches reconnues sont l'œuvre de charognards. Nos chercheurs conventionnés sont les derniers chevaliers qui font leur glorieuse apparition à la fin du processus légal. Voilà pourquoi ils redoutent que l'on enraye dès le début l'enchaînement tragique : ils ne veulent pas guérir, ils veulent continuer à soigner.

Mais qu'ils se rassurent, la connaissance et la volonté sont encore tenues enfermées dans la pensée, comme la vie dans la vitamine C.

Qu'ils persévèrent : là où un métazoaire ne peut plus vivre, un protozoaire est parfaitement capable de fonctionner.

De notre côté, prenons notre mal en patience. Il est un domaine où la force et la rage font plus que patience et longueur de temps. Le sida est un défi de la nature à la science. Plutôt que de parier sur le favori des deux duellistes, cherchons dans la nature les causes de sa colère.

Et vous, messieurs les scientifiques, étudiez donc le comportement des rats. Vous y trouverez bien quelque chose !

ACS

ACT UP : REPERES

Parmi les associations de « lutte » contre le sida — peu nombreuses et toutes inféodées aux pouvoirs dominants —, seule Act Up, malgré ses insuffisances (bois scoutisme, inexistence d'une analyse des causes sociales de l'épidémie, hiérarchisation, nombrilisme, amitiés douteuses dans les latrines socialistes...) mérite une attention particulière.

Act Up est née en 1987 avec l'épidémie aux USA, dans la communauté gay. En France, le groupe s'organise en 1989 sur les mêmes bases mais de manière autonome. Se définissant comme « une association issue de la population homosexuelle et veillant à défendre équitablement toutes les populations touchées par le sida ». Act Up fait effectivement des efforts pour accueillir les séro+, séro- et malades de tous les horizons (une partie importante des militants sont sero+ ou développent un sida).

L'intérêt immédiat de Act Up est de rompre le silence et l'isolement de malades traités ignominieusement par les services sociaux, médicaux, les entreprises et la morale dominante. C'est aussi d'organiser sans cesse des actions non dénuées de radicalité : contestation des colloques et de leurs « spécialistes », organisation de manifestations publiques, actions spectaculaires très « visuelles », prises de contacts avec les infirmières en grève, mise en cause directe des responsables de la politique médicale...

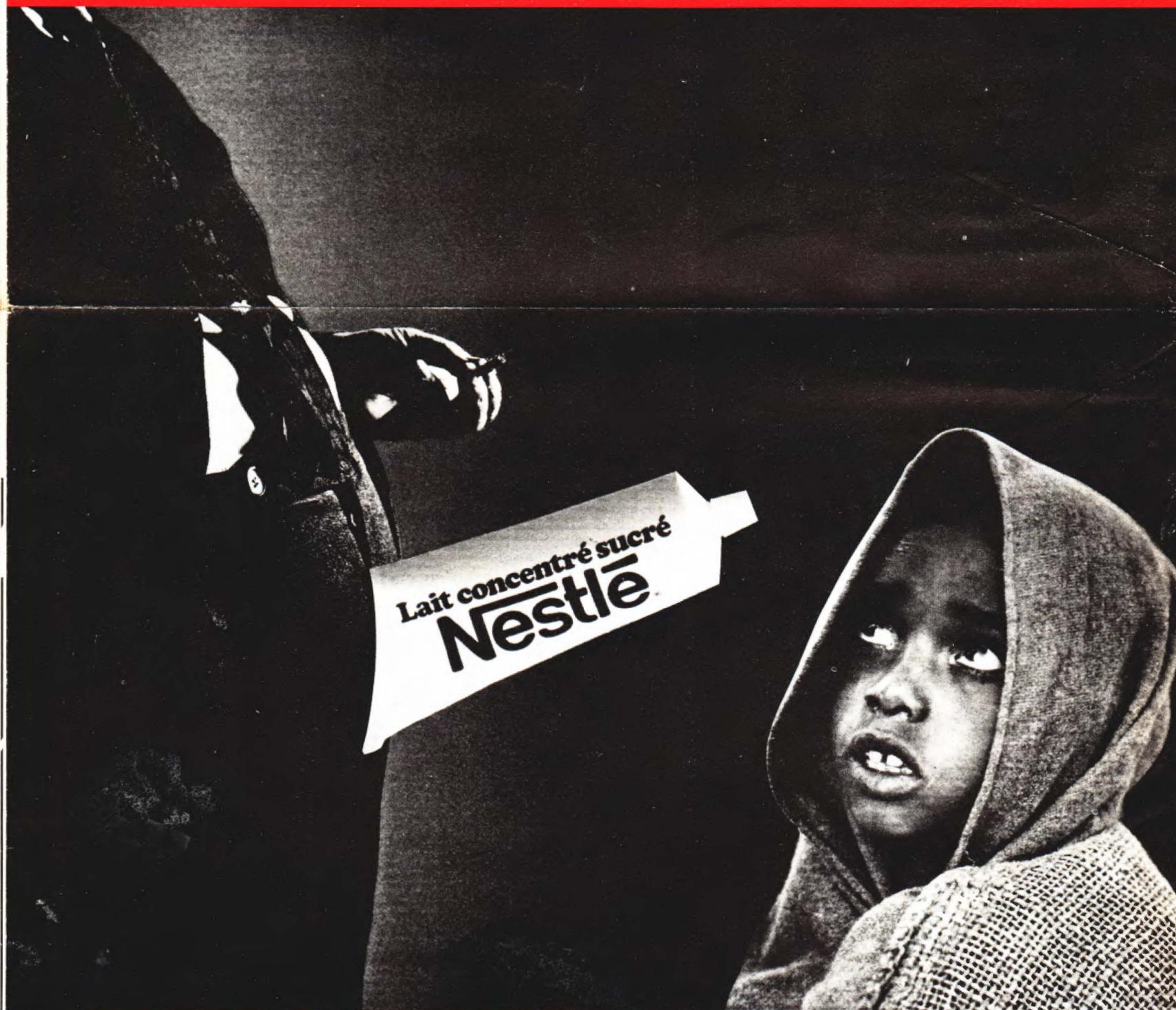
Quelques exemples précis : banderoles accrochées aux tours de Notre-Dame : « Oui à la capote », occupation du torchecul Le Meilleur suite à sa couverture « Faut-il tatouer les séropositifs ? », occupation et sabotage à Beaubourg de la conférence « les pouvoirs publics face au sida », manifestation devant le Sénat contre deux amendements visant à criminaliser les séropositifs et à rétablir le délit d'homosexualité...

Trois axes de lutte sont actuellement en plein développement : les questions médicales, le sida chez les femmes, le sida en prison.

Act Up Paris : BP 231, 75822 PARIS Cedex 17, tél : 42 63 44 78

PAUVRES,
VOUS ETES CE LAIT
DONT ON FAIT LES FROMAGES

Scaltenaire conseil



Serge Klavir

am ♦ ad nauseam ♦ ad nauseam ♦ ad nauseam ♦ ad nauseam ♦ ad
ad nauseam ♦ ad nauseam ♦ ad nauseam ♦ ad nauseam ♦ ad nauseam
am ♦ ad nauseam ♦ ad nauseam ♦ ad nauseam ♦ ad nauseam ♦ ad
ad nauseam ♦ ad nauseam ♦ ad nauseam ♦ ad nauseam ♦ ad nauseam